PIERRE BORDAGE
CEUX QUI
RÊVENT
L'HISTOIRE
REVISITÉE
ukronie Flammarion

PIERRE BORDAGE

CEUX QUI RÊVENT

Flammarion

Pierre Bordage

Ukronie - Tome 5

Ceux qui rêvent

Flammarion

Collection : Grands Formats Jeunesse
Maison d'édition : Flammarion Jeunesse

© Flammarion, 2010
Dépôt légal : avril 2010

ISBN numérique : 978-2-0812-5110-6
N° d'édition numérique : N.01EJEN000120.N001

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-0812-3031-6
N° d'édition : L.01EJEN000344.N001

78 777 mots

Ouvrage composé et converti par Nord Compo

diteur :

uer si près du but. Il ne chercha pas à contourner les fila droit devant lui, soulevant par instants de ı. Lorsqu’il atteignit enfin la rive opposée, il fut pris , se jeta sur le sol et reprit son souffle. La traversée vait pris en grande partie ses dernières forces. […] Il ’il prit conscience qu’il foulait désormais le même

ur être mariée de force à un riche industriel de la Nouvelle-France, l’un des cinq royaumes d’Amérique du Nord.

Illustration de Benjamin Carré

Jean se lance dans une folle recherche qui lui fera traverser l’Atlantique au fond de la cale du paquebot Henri-VII, puis effectuer un long et dangereux périple à travers une Amérique hostile. Arrivera-t-il à temps pour la délivrer ?

De son côté, Elan Gris, un jeune Lakota, s’enfuit de sa réserve pour tenter de gagner le pays fabuleux de ses visions...

Dans la même collection :

– *Ceux qui sauront*, Pierre Bordage
– *Divergences 001*, Nouvelles réunies et présentées par Alain Grousset
– *Les fils de l'air*, Johan Heliot
– *La reine des lumières*, Xavier Mauméjean

Connaissez-vous Ukronie ?

« Uchronie est un mot barbare qui effarouche tous ceux qui n’en possèdent pas la définition. On reconnaît bien la racine “chronos”, le temps, mais ce “U” ? Il signifie “non”, “ce qui n’existe pas”. Comme Utopie, lieu qui est nulle part, Ukronie est un temps imaginaire, une autre Histoire que celle que nous connaissons.

Le passé est une somme infinie de faits et de gestes, susceptibles de n’avoir jamais existé. La grande question qui régit la science-fiction prend alors toute son ampleur : ET SI ? **Les auteurs uchroniques deviennent les Maîtres du Temps, ceux qui réécrivent l’Histoire dans une nouvelle version, toute personnelle**. Mon désir est avant tout que le lecteur prenne plaisir à lire les textes de tous ces grands auteurs français qui ont répondu présent. J’ai senti à chaque fois un enthousiasme quasi pionnier pour cette branche de la SF qui ne demande qu’à grandir. L’uchronie rapprochera les amateurs de l’histoire passée de ceux de l’histoire future.

Bon voyage en Ukronie ! »

Alain Grousset, directeur de collection

CHAPITRE 1

« C'est demain l'anniversaire, mon gars. »

Le vieil homme leva sur Jean un regard triste. Les autres étaient partis quelques minutes plus tôt après avoir vérifié qu'aucun gendarme royal ne rôdait dans les ruelles ténébreuses du vieux Paris. La répression s'était accentuée au cours de l'année, les arrestations s'étaient multipliées, les prisons engorgées.

Jean hocha la tête. Un an déjà que la foule, poussée par la faim, avait marché sur Versailles. L'armée royale avait ouvert le feu, laissant plusieurs centaines de milliers de morts dans les rues de la capitale. Depuis le 25 décembre 2008, le Noël de Sang, les autorités maintenaient la population parisienne dans une terreur permanente. Les familles n'avaient pas pu enterrer leurs morts, ensevelis dans de gigantesques fosses communes creusées dans les campagnes environnantes. Pas de sépulture pour ceux qui avaient osé défier le pouvoir royal. Vidé d'une grande partie de sa population, Paris s'était replié sur lui-même et enveloppé dans une résignation morne.

« Y a plus personne qu'est capable de relever la tête, reprit le vieil homme. Encore heureux qu'il reste des gars comme toi. »

Jean contempla un instant la flamme vacillante de la bougie qui finissait de se consumer à l'intérieur d'un pot en verre ; les autres s'étaient éteintes, plongeant la pièce dans la pénombre. Des lettres tracées d'une main maladroite s'étalaient sur la planche peinte utilisée comme tableau. Jean essuya ses doigts blancs de craie sur le chiffon humide qui servait également d'éponge. Le cours avait duré plus longtemps que d'habitude. Les élèves, des hommes et des femmes âgés de seize à soixante-treize ans, avaient bravé la nuit, le froid et les patrouilles pour apprendre les rudiments de l'écriture et de la lecture. Joseph, un ancien cheminot devenu portefaix, se montrait le plus assidu, le plus curieux également.

Le vieil homme tira une montre gousset de la poche de sa veste et la présenta à Jean.

« Quelle heure ça dit ? Je l'ai ramassée un jour dans la rue, mais j'ai jamais appris à lire l'heure.

— Vingt-trois heures trente.

— Il serait temps de rentrer, tu crois pas ? »

Jean acquiesça d'un clignement de paupières. Il se sentait las, mal remis

de la mauvaise fièvre qui l'avait terrassé pendant cinq jours. En outre, deux bons kilomètres séparaient son logement de la salle où il donnait ses cours clandestins. Il avait intégré le réseau des Pères Noël du savoir en juin 2009, après avoir passé la plus grande partie de ses soirées à perfectionner, sous le contrôle de Clara, ses connaissances en français, en histoire, en géographie et en arithmétique. Ils étaient parvenus à entrer en relation avec l'organisation clandestine rendue méfiante par les récents événements. Après avoir franchi les différentes étapes et montré toute leur détermination, ils avaient rejoint les rangs des insurgés du savoir qui risquaient leur vie pour apprendre aux cous noirs à lire et à écrire. On leur avait confié chacun une classe, Clara dans le quartier de Montmartre, Jean dans le XIe arrondissement, tout près de la place que le peuple de Paris continuait d'appeler Bastille bien qu'elle fût rebaptisée Louis-XVI.

« Pourquoi tenez-vous tant à apprendre, Joseph ? » demanda Jean en essuyant la planche peinte.

Le sourire du vieil homme dévoila une dentition incomplète et creusa de quelques millimètres ses rides déjà profondes.

« À mon âge, tu veux dire ? » Il marqua un petit temps de silence en remuant les lèvres, comme s'il polissait les mots à l'intérieur de sa bouche. « Ça va sans doute te paraître stupide : j'ai vécu comme un ignorant, je ne voudrais pas mourir comme un idiot. »

Jean se retourna et le considéra avec un respect mêlé d'émotion

« Je ne trouve pas ça stupide du tout, Joseph.

— Y en a qui disent que je ferais mieux de laisser tomber et d'attendre tranquillement la mort. J'ai déjà dépassé la limite : soixante-treize ans, c'est bien vieux pour un cou noir. Je sais pas comment te dire ça, je ne maîtrise pas bien les mots, mais j'ai l'impression qu'apprendre me maintient en vie. »

Après avoir enfilé leurs manteaux, leurs gants et leurs bonnets de laine, ils sortirent de la salle chauffée par un antique poêle à charbon et longèrent le couloir incurvé qui donnait sur une ruelle arrière dont l'étroitesse interdisait le passage aux véhicules. Le bâtiment, une ancienne usine désaffectée, n'abritait qu'une poignée de sans-abri en quête d'un toit pour la nuit. Ils scrutèrent un long moment les ténèbres avant de s'aventurer dans le froid. Le vent glacial, soufflant par bourrasques, transperçait leurs vêtements. Jean remonta le col de son manteau et abaissa son bonnet sur ses oreilles et ses sourcils. La ruelle se jetait au bout d'une cinquantaine de mètres dans un boulevard. Ils restèrent immobiles le temps qu'une voiture blindée frappée de l'insigne doré de la gendarmerie royale s'éloigne dans la ville soumise au couvre-feu. Ils se séparaient à partir de là, le vieil homme prenant la direction de la Seine, Jean remontant vers la gare de l'Est.

« Qu'est-ce que tu vas faire pour Noël ? demanda Joseph.

— Je resterai chez moi, bien au chaud. Et vous ? »

Les yeux délavés du vieil homme s'emplirent de mélancolie.

« Je serai seul. Pour la première fois de ma vie. Ma femme est morte, et

mes deux fils ont été tués l'an dernier à Versailles. Tu m'as demandé pourquoi je voulais apprendre. La voilà, la vraie réponse : je ne tiens pas à finir ma vie comme un chien. Passe un bon Noël, Jean. Dommage que ce ne soit pas toi le roi de France !

— Les cours reprennent le 7 janvier. Vous serez là ?

— Et comment, que je viendrai !

— À bientôt, Joseph. »

Le vieil homme s'éloigna d'une démarche légèrement claudicante en direction de la Seine. Jean devait maintenant regagner à pied la gare de l'Est en évitant les patrouilles. Tout individu surpris à cette heure-ci dans les rues finissait sa nuit dans une cellule du poste de gendarmerie et n'était pas certain d'en ressortir libre. En six mois, il avait appris à déchiffrer la rumeur nocturne de la ville, se cachant sous une porte cochère ou dans un renfoncement dès qu'il percevait des bruits de pas, des murmures, des ronronnements de moteurs. Appris, également, à déjouer les caméras de surveillance installées par les forces de l'ordre à de nombreux croisements. Il connaissait désormais chaque venelle, chaque passage, chaque cour intérieure, chaque bouche d'égout entre la place Louis-XVI et la gare de l'Est. Paris fourmillait de recoins secrets.

La fatigue pesait sur sa nuque et ses épaules comme un joug. Demain il pourrait rester au lit une partie de la journée. L'organisation des Pères Noël du savoir lui octroyait, ainsi qu'à Clara, un dédommagement financier qui leur permettait de subvenir à leurs besoins fondamentaux. Ils complétaient leurs revenus en effectuant de petits boulots aux alentours des Halles.

Clara s'était habituée à la rude existence des cous noirs. Ni sa famille ni le luxe de l'hôtel particulier de Versailles ne lui manquaient. Elle était restée de longs jours choquée, prostrée, après avoir échappé au massacre de la place Jean-III. Puis elle avait éprouvé une colère sourde contre ceux de son ordre, le gouverneur militaire et les pairs du royaume capables de canonner sans états d'âme des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants dont le seul crime était d'être rongés par la faim. Elle se réjouissait d'avoir été bannie de son monde et dispensait ses cours clandestins avec une ferveur et une ardeur qui l'entraînaient parfois à commettre des imprudences.

Jean hâta le pas, taraudé par un pressentiment. Il arriva sans encombre en vue de la gare de l'Est. Aucune activité devant le bâtiment d'habitude pris d'assaut par les voyageurs. Les trains, tout comme les automobiles et les tramways à gaz, cessaient de rouler à vingt et une heures précises. Les travailleurs de nuit devaient se débrouiller pour être sur le lieu de travail avant le couvre-feu et ne pas en repartir avant le lendemain matin à six heures. Une dizaine de camions militaires traversèrent en brinquebalant l'avenue de Strasbourg. Leurs gros phares ronds éclairèrent furtivement les façades ensommeillées et les arbres frissonnants. Il régnait dans l'air une humidité annonciatrice de neige. Noël 2009 serait sans doute un Noël immaculé, vierge de sang. Il attendit que le convoi s'éloigne pour franchir les deux cents

derniers mètres jusqu'à son logement, l'ancien refuge d'Athanase le clochard, la cave qui, selon son ancien occupant, datait du temps des Romains. Clara et lui l'avaient aménagée de manière à la rendre à la fois agréable et pratique. Ils avaient fait chambre à part pendant les quatre premiers mois, puis, une nuit du mois de mai, Clara s'était glissée discrètement dans le lit de Jean. Il était resté interdit en la découvrant tout près de lui, enveloppé de sa chaleur. Ils s'étaient patiemment apprivoisés, explorés. Ils avaient découvert que l'amour avait la vertu particulière d'embellir l'existence, de mettre des couleurs sur des murs noirs, de compenser les privations et le froid, de changer la tristesse en joie.

L'anxiété de Jean augmentait au fur et à mesure qu'il se rapprochait de l'ancien logement d'Athanase. Il lui arrivait de s'inquiéter pour sa mère, ses sœurs et son oncle Michel, mais jamais avec cette intensité. Il franchit en courant la porte cochère usée, traversa la cour intérieure pavée, se faufila par le soupirail et parcourut en quelques secondes la galerie qui donnait accès à la cave voûtée.

« Clara ? »

Aucune réponse.

« Clara ? »

Il ne vit ni le manteau, ni le bonnet, ni les chaussures de Clara, d'habitude posés soigneusement dans l'entrée. Son cœur se serra. Il explora la pièce qui faisait office de cuisine et de salon, puis l'ancienne chambre de Clara, conçue désormais pour être salle de lecture, leur chambre commune, la salle de bains, une petite pièce isolée par un paravent où se dressaient les deux bassins en pierre datant du temps des Romains.

« Clara ? »

La voix de Jean résonna un long moment dans le silence de la cave. Pas dans les habitudes de Clara d'arriver après lui : elle avait beaucoup moins de chemin à parcourir. Il se dit que le cours s'était probablement prolongé, comme le sien, qu'elle allait bientôt apparaître, puis il pensa qu'elle avait peut-être été arrêtée par une patrouille sur le chemin du retour et conduite dans un poste de gendarmerie. Ou, pire, la police secrète du royaume, les cafards, était intervenue au beau milieu du cours et avait arrêté tout le monde. Les mineurs seraient alors expédiés dans des camps de redressement, les adultes tâteraient de la prison pendant quelques mois, l'institutrice, elle, serait fusillée ou, avec un peu de chance, condamnée au bagne.

Il attendit une demi-heure, rongé par l'inquiétude, puis, incapable de tenir en place, il quitta la cave, traversa de nouveau la cour intérieure pavée, parcourut la ruelle et descendit le boulevard en direction de Montmartre. Il ne croisa personne dans les rues livrées à la froidure et au silence nocturnes. Aucun véhicule ne circulait. Il ne savait pas exactement dans quel bâtiment ni dans quelle rue Clara dispensait ses cours. Le réseau leur avait demandé de ne révéler à personne l'adresse exacte des classes, pas même aux intimes. On ne doutait pas de leur courage ni de leur probité, mais on préférait s'entourer de toutes les garanties au cas où ils seraient arrêtés et interrogés par la police

secrète. Jean se dirigea vers Montmartre en rasant les murs et en s'immobilisant à chaque bruit suspect. Il gravit la butte par les escaliers de pierre, explora les ruelles environnantes, n'y remarqua aucune silhouette ni aucune trace d'activité. Le froid de plus en plus vif lui pinçait les joues, les oreilles et le nez. Il continua ses recherches pendant une bonne heure, tellement fébrile qu'il faillit se faire surprendre par deux gendarmes royaux en uniforme blanc qui s'étaient approchés silencieusement dans son dos. Alerté par l'éternuement de l'un deux, il ne les aperçut qu'au dernier moment et eut tout juste le temps de se dissimuler dans le renfoncement d'un mur. Après que les asticots se furent éloignés, il se résigna à rebrousser chemin. Il ne servait à rien de battre les rues sans savoir quel itinéraire empruntait Clara pour rentrer. Elle l'attendait peut-être chez eux, d'ailleurs. Il courut tout au long du trajet retour, oubliant toute prudence. Par chance, il ne croisa ni patrouille ni véhicule de surveillance.

Alors qu'il se faufilait dans le soupirail, quelque chose bougea dans un recoin de la cour pavée.

« Hé… »

Il demeura paralysé une poignée de secondes, craignant de voir surgir de l'obscurité un ou plusieurs policiers en civil.

« Eh, mon gars, c'est pas toi qui vis là-dedans avec la jolie petite blonde ? »

Il reconnut la voix du clochard qui passait une partie de ses nuits d'hiver sous un petit auvent de la cour. Jean s'avança d'un pas prudent vers le refuge du sans-abri. Le rugissement d'un avion volant très bas au-dessus de Paris emplit brutalement les ténèbres.

Le silence retomba sur la ville.

« Pourquoi me demandez-vous ça ? »

La face sillonnée de rides du clochard émergea de l'obscurité et flotta cinquante centimètres au-dessus du sol. Ses cheveux étaient blancs et ses joues blêmes, comme s'il s'était maquillé de givre. Ses vêtements empestaient la crasse et l'urine.

« Parce que des hommes sont venus ici il y a de ça deux heures. Des gars pas très fréquentables, si tu veux mon avis. Ils m'ont fichu la trouille, alors je suis resté bien sagement planqué dans mon coin. Heureusement qu'ils ne m'ont pas repéré…

— Quel rapport avec Clara ? »

Le clochard cracha par terre avant de répondre.

« Le rapport, mon gars, c'est qu'ils l'attendaient pour s'emparer d'elle et l'emmener avec eux.

— Quoi ?

— Elle avait pas l'air d'accord, si tu veux mon avis, mais elle a pas eu le temps de crier, vu qu'ils l'ont endormie avec un coton imbibé d'éther. Après, m'a semblé voir qu'ils la jetaient dans une voiture. »

Jean fixa le clochard dans les yeux pour y déceler d'éventuelles traces de

moquerie : son interlocuteur avait l'air très sérieux. De plus, quel intérêt aurait-il eu à inventer une telle histoire ?

« Est-ce que… c'étaient des cafards ? »

Le clochard pencha la tête sur le côté pour cracher une deuxième fois.

« Dame non ! Ceux-là, on les reconnaît tout de suite. Je dirais plutôt qu'elle a été enlevée par des affreux d'un clan.

— Pourquoi ? »

Le clochard haussa les épaules ; il y avait toute la fatalité du monde dans son geste.

« Est-ce que j'en sais quelque chose ? Le bruit court que les clans enlèvent les jolies filles pour les boucler dans des maisons closes. »

Les pensées déferlèrent en désordre dans le cerveau de Jean. De ce tourbillon émergèrent les dents pointues, les cheveux fous, les joues creuses et pâles de Jules, le garçon qui lui avait sauvé la vie et l'avait introduit dans le clan de l'Anguille, puis, en arrière-plan, un homme élégant d'une cinquantaine d'années aux cheveux blancs, M. Bernier, l'Anguille. Jules était mort sur l'île de la Marne, mais, si vraiment Clara avait été enlevée par un clan, M. Bernier et ses hommes seraient capables de la retrouver dans la fourmilière de Paris. Même si Jean n'avait pas donné de nouvelles après l'expédition ratée sur l'île aux Loups, l'Anguille accepterait peut-être de lui venir en aide. En échange, il devrait accomplir des missions délicates (racket auprès des commerçants, élimination de rivaux) pour le compte du clan, mais, si c'était le prix à payer pour la délivrance de Clara, il se chargerait des basses besognes sans état d'âme.

« Tu m'as l'air rudement pensif, mon gars, reprit le clochard.

— Vous ne le seriez pas, vous, si on vous annonçait qu'on vient d'enlever l'être que vous aimez le plus au monde ? rétorqua Jean avec une agressivité teintée de désespoir.

— Oh moi, j'ai jamais aimé personne et personne m'a jamais aimé. Voilà ce que c'est de vivre avec une blonde : on n'est jamais tranquille. »

Au bord des larmes, Jean se contint pour ne pas frapper son interlocuteur. Le carillon d'une église proche émit deux notes graves et prolongées ; deux heures du matin. À la fois trop tard et trop tôt pour commencer les recherches, sans compter le couvre-feu. Il lui fallait attendre le lever du jour. Et passer de longues heures dans l'insupportable attente, dans l'angoisse atroce qui lui obstruait la gorge et lui nouait les entrailles.

« Vous… vous m'avez dit la vérité, n'est-ce pas ? »

Le clochard le dévisagea avec une expression de colère et de défi.

« Pourquoi je t'aurais menti ? Je suis à la rue depuis une bonne trentaine d'années, mon gars, et je m'en fous pas mal de ce que les gens peuvent penser de moi, mais je suis pas un bonimenteur. Je t'ai dit ce que j'ai vu, libre à toi de me croire ou non. »

Ayant prononcé ces mots, le clochard se rallongea sous l'auvent et tira sur lui les trois ou quatre morceaux de tissu crasseux qui lui servaient de

couvertures.

« Désolé d'avoir douté de votre parole, murmura Jean en se dirigeant vers le soupirail.

— Pas grave, mon gars, répondit le clochard d'une voix déjà embrumée de sommeil. Quand on est malheureux, on n'est pas toujours aimable. Je te souhaite de la retrouver en tout cas, même si tu dois courir pour ça à l'autre bout du monde. Et un bon Noël, quand même, mon gars. »

Jean s'endormit vers cinq heures du matin, assis sur un fauteuil, emmitouflé dans une couverture. Une douleur lancinante au cou le réveilla deux heures plus tard. Il fouilla du regard la pénombre, embrasé par l'espoir soudain de découvrir la silhouette de Clara dans un coin ou l'autre du logement. L'angoisse, de nouveau, enfonça ses serres dans sa poitrine et son ventre. Il se leva, fit quelques mouvements pour se dégourdir les membres, mangea un bout de pain déjà rassis, se changea et se passa un peu d'eau froide sur le visage. Il se demanda si M. Bernier se souviendrait de lui. Il résidait avec ses hommes rue de Tanger, dans le cœur du Paris historique. À moins qu'ils n'aient été victimes d'une guerre et qu'un autre clan ait pris leur place. Jean n'avait pas d'autre piste, de toute façon. Il enfila son manteau, son bonnet, ses gants, et sortit.

Une fine dentelle de neige s'était tendue sur les pavés de la cour. Le clochard avait déserté son auvent, abandonnant les bouts de tissu entremêlés et les reliefs de son maigre repas, sans doute parti mendier ou récupérer les fruits, les légumes, les pains rassis et les restes de viande jetés dans les poubelles des Halles.

Jean franchit la porte cochère et demeura un temps indécis sur le trottoir enneigé du boulevard. Une voiture de luxe blanche et frappée d'un blason avança dans sa direction. Il ne lui prêta pas attention jusqu'à ce qu'elle s'arrête à sa hauteur, que la vitre arrière se baisse et que, dans la pénombre de l'habitacle, apparaisse un visage qui ressemblait étrangement à celui de Clara.

CHAPITRE 2

La chaleur qui s'échappait de la voiture par la fenêtre ouverte effleurait le visage de Jean. La jeune fille le fixait sans dire un mot. Ses traits étaient semblables à ceux de Clara, mais plus durs, comme déjà desséchés. Elle paraissait âgée de dix-sept ou dix-huit ans. Son maquillage la vieillissait ; elle avait sans doute moins, beaucoup moins. Elle était de la noblesse à en croire ses vêtements, sa coiffure et la façon dont elle se tenait assise sur la banquette de cuir blanc, une distinction empreinte de raideur. Le chauffeur gardait les yeux rivés sur le boulevard. La voiture, une Deudion-Bouton, ronronnait doucement.

Elle apostropha Jean juste avant qu'il ne se remette en marche.

« Vous êtes l'ami de Clara, n'est-ce pas ? »

Il attendit d'en savoir davantage pour réagir.

« Vous aimeriez sans doute savoir ce qu'elle est devenue ? » reprit-elle.

Il acquiesça d'un hochement de tête.

« Montez dans la voiture, je vous l'expliquerai. »

La portière s'ouvrit silencieusement. Il n'hésita qu'une poignée de secondes avant de se glisser aux côtés de la jeune fille sur la confortable banquette. Elle se poussa pour lui faire une place. Il régnait dans l'habitacle une chaleur douce imprégnée d'un parfum qui évoquait le lilas. Il retira ses gants et son bonnet.

« Roulez, Adolphe, dit la jeune fille au chauffeur.

— Où dois-je aller, madame ?

— Aucune importance, mon ami. Nous reviendrons ici une fois terminée ma conversation avec ce jeune homme.

— Bien, madame. »

La voiture démarra et remonta lentement le boulevard. Des flocons se remirent à tomber, éparpillés par un vent rageur. La jeune fille se tourna vers Jean avec une moue qu'il aurait pu interpréter comme un sourire.

« Je m'appelle Christa. Christa anciennement Barrot, actuelle épouse du comte de la Romagne. »

Jean l'invita à continuer d'un geste de la main.

« Vous êtes plutôt du genre méfiant à ce que je constate, reprit-elle. Sans doute savez-vous que Barrot est le nom de famille de Clara et que, par conséquent, je suis sa sœur. Sa cadette. Deux ans nous séparent. »

Jean se rappela que Clara lui avait révélé son nom de famille à deux ou trois reprises, mais il n'y avait pas prêté attention. Pour lui elle était simplement Clara, la jeune fille qu'il aimait. La voiture bifurqua vers la gauche et s'engagea dans une rue qui grimpait vers le sommet de la butte Montmartre, celle-là même qu'il avait parcourue à pied au milieu de la nuit. Bien qu'il fût encore très tôt, des enfants enfouis sous d'énormes bonnets et écharpes pourchassaient les flocons en poussant des hurlements. Il prit conscience qu'on était le 25 décembre, une date censée symboliser la joie, l'émerveillement et l'amour entre les êtres humains. Les nobles et les bourgeois se pavaneraient à l'église dans leurs vêtements d'apparat tandis que, pour les cous noirs, ce jour serait comme les autres, un jour où l'on essaierait de manger à sa faim, où l'on serrerait les uns contre les autres autour d'un brasero ou d'un poêle à charbon.

« J'ai pris la place de Clara. C'est elle qui aurait dû s'appeler Romagne, mais elle a été enlevée par un certain Barnabé, un fou, mes parents l'ont crue morte et m'ont présentée à Edmond et sa famille, des gens…

— Si vous me disiez ce qu'elle est devenue ? » coupa Jean.

La fatigue lui tirait les yeux et lui vrillait les nerfs. D'abord chiffonnée par sa remarque, son interlocutrice inclina légèrement la tête.

« Mon père, le chevalier Barrot, l'a d'abord chassée de la maison, puis il l'a fait rechercher et enlever par des gens… peu recommandables pour la marier à un très riche industriel du royaume de Nouvelle-France, Alfred Maxandeau, un roturier, un homme d'une cinquantaine d'années qui cherche à nouer une alliance avec une famille prestigieuse de France pour pouvoir être reçu à la cour de La Nouvelle-Orléans. Mon père, lui, a besoin de cette alliance pour faire de bonnes opérations avec la Nouvelle-France et les royaumes voisins et, ainsi, consolider sa fortune.

— Vous voulez dire que…

— Clara est en route pour les Amériques. Elle partira en avion demain matin. Elle a de la chance : je n'ai encore jamais pris l'avion.

— Pourquoi elle, puisque votre père l'avait chassée de la maison ?

— Parce qu'il n'avait pas d'autre fille en âge de se marier. Les dernières sont encore trop jeunes et Alfred Maxandeau n'a pas le temps d'attendre. Clara était la seule solution. Après tout, elle n'a que seize ans. »

Jean éprouva d'abord du soulagement : Clara ne serait donc pas jetée en pâture aux désirs des hommes dans une maison close. Puis il prit conscience qu'un océan et des milliers de kilomètres la sépareraient d'elle, qu'il ne la reverrait sans doute jamais, et ressentit une telle détresse qu'il faillit s'effondrer sur la banquette en cuir. Il détourna la tête vers la vitre et aperçut, là-haut, entre ses cils larmoyants, la façade éclairée du Sacré-Cœur.

« Pourquoi… m'avez-vous raconté tout ça ? »

La jeune femme eut un petit haussement d'épaules.

« Sans doute parce que, mariée selon les convenances de mon rang, j'envie ma sœur de la liberté qu'elle a connue avec vous. Et que, sachant ce

qui l'attend près de son mari, je ne lui souhaite pas la même existence que moi.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenus plus tôt ? »

L'éclat de voix de Jean entraîna le chauffeur à tourner la tête avec une moue réprobatrice.

« Parce que je l'ai su trop tard. Ma mère ne me l'a confié cette nuit qu'après la messe de minuit. Comme je savais que vous habitiez à cette adresse…

— Comment le saviez-vous ? »

Les flocons tombaient de plus en plus dru et les essuie-glaces peinaient à nettoyer le pare-brise.

« Nous nous étions quittées en si mauvais termes, Clara et moi, que je ne pouvais pas laisser les choses en l'état et que j'ai fait mener ma propre enquête. Mes informateurs ont fini par retrouver votre adresse. J'y suis venue à plusieurs reprises, mais je n'ai pas osé entrer dans votre logement. Je me suis contentée de vous observer de loin et j'ai constaté que le visage de Clara rayonnait. J'en ai déduit qu'elle était heureuse. » Elle consulta la pendule insérée dans le bois vernis de la portière. « Presque huit heures, déjà. Je vais devoir rentrer. Nous fêtons Noël en famille à Versailles et j'ai prétexté pour m'absenter des achats de dernière minute. Il ne s'agit pas d'être en retard pour la messe solennelle de onze heures.

— Pourquoi m'avez-vous prévenu ? »

Elle posa la main sur l'avant-bras de Jean.

« Parce que vous êtes le seul qui puisse la sortir de là. Personne d'autre que vous ne le fera. Pas même elle : ils la bourreront de drogues jusqu'à ce que le mariage soit officialisé. Et sans doute même après, jusqu'à ce qu'elle ait donné son premier héritier à Alfred Maxandeau.

— Comment pourrais-je me rendre aux Amériques ? En tant que cou noir, il m'est interdit de prendre l'avion…

— Il vous reste le bateau. Je me suis renseignée : le paquebot *Henri-VII* part du Havre dans une dizaine de jours. Faites-vous embaucher comme machiniste, on en recherche sans cesse.

— Les douaniers américains ne me laisseront pas débarquer. »

Elle évacua son irritation d'un soupir prolongé.

« Débrouillez-vous ! Si vous tenez à Clara, vous trouverez un moyen.

— Je risque d'arriver trop tard.

— À mon avis, le mariage ne sera pas célébré avant deux mois. Le vapeur a besoin de sept jours pour franchir l'Atlantique. Ensuite, il vous faut grimper un train à destination de la Nouvelle-France. Comptez une semaine de voyage. Il vous restera suffisamment de temps, un mois plein, pour récupérer Clara à Maxandeau.

— Comment le trouver, ce Maxandeau ? »

La tête légèrement penchée, elle émit un petit rire de gorge qui rappela à Jean les éclats de rire de Clara les premiers temps de leur vie commune.

« Facile : après le palais royal, sa maison doit être la plus imposante de La Nouvelle-Orléans. Il possède une grande partie des industries du fer et du bois. J'ai cru comprendre qu'il était protégé nuit et jour par des gardiens qui recourent à la sorcellerie, au vaudou. »

La voiture redescendait rapidement vers l'avenue de Strasbourg en évitant les enfants qui, surexcités par la neige, se pourchassaient dans les rues. Jean se secoua pour chasser le découragement. La tâche lui paraissait insurmontable : d'abord trouver un engagement à bord du vapeur qui traversait l'Atlantique, franchir ensuite les douanes impitoyables de New York, le port où accostaient tous les bateaux en provenance d'Europe, trouver un train ou un autre système de transport en direction de la Nouvelle-France, déjouer la vigilance des gardiens sorciers de Maxandeau, récupérer une Clara bourrée de drogues et, enfin, s'enfuir avec elle…

Il se rendit compte que la voiture était à l'arrêt. Il reconnut la porte cochère usée et la façade du bâtiment. Les rues disparaissaient maintenant sous une mince couche de neige. Quelques piétons s'aventuraient à pas prudents sur les trottoirs. Certains portaient des cadeaux ou des paniers de nourriture, d'autre marchaient la tête basse et les mains dans les poches. La ville ne s'était pas parée de vêtements de fête. Le souvenir du Noël de Sang hantait les esprits et les cœurs.

« Comment vous appelez-vous ?

— Jean.

— Comme notre souverain… Je ne peux pas vous aider davantage. Mon mari m'a ouvert des comptes dans les boutiques, mais il ne me donne pas d'argent. Eh bien, Jean, bonne chance.

— Comment vous remercier ?

— Si vous tirez Clara de griffes de ce Maxandeau, un homme qu'on m'a décrit comme brutal et cruel, faites-le-moi savoir au château de la Romagne. Je n'aurai pas besoin d'autre remerciement. »

Elle se pencha pour ouvrir la portière. Le froid se glissa dans l'habitacle avec la vivacité d'un fauve aux aguets. Des passants furent surpris de voir sortir Jean d'un véhicule frappé des armoiries d'une famille de la noblesse. Il n'avait rien d'un aristocrate avec ses vêtements, ses chaussures, son bonnet et ses gants de laine usagés. Il salua d'un geste la sœur cadette de Clara, qui lui répondit d'un sourire, puis la voiture démarra et s'évanouit rapidement sous l'averse de neige.

Jean passa en revue les raisons qui auraient pu l'empêcher de partir sur les traces de Clara. Il avait déjà pris sa décision, et chacune de ses réflexions ne faisait que renforcer sa détermination. Il avait prévu d'aller voir sa mère et ses sœurs à Châtillon entre Noël et le jour de l'An. Elles s'inquiéteraient s'il partait sans les prévenir, mais il n'avait pas le choix : il devait sauter dans le premier train à destination du Havre s'il voulait garder une petite chance de trouver de l'embauche à bord du paquebot qui levait l'ancre dans dix jours. Il

ouvrit la boîte où Clara et lui déposaient leurs économies et compta l'argent : deux cents francs royaux. Le trajet jusqu'au Havre lui en coûterait probablement une cinquantaine et, sur place, il lui faudrait se débrouiller pour s'assurer le gîte et le couvert. En outre, s'il ne trouvait pas d'engagement sur le vapeur, il devrait retourner à Paris, donc payer le train du retour, une perspective qu'il ne parvenait pas à concevoir. Il mit une seule tenue de rechange dans un sac de toile. Inutile de s'encombrer. Avant de sortir, il embrassa le logement du regard, cette cave jadis creusée par les Romains où il avait vécu des jours heureux avec Clara.

Il ferma soigneusement le soupirail derrière lui, avec l'impression tenace qu'il s'en allait définitivement. Le clochard de la cour n'était pas encore revenu de son expédition matinale. La neige avait continué de tomber et le manteau tendu sur les pavés était vierge de traces. Un vrai manteau de Noël. Il se demanda ce que faisaient sa mère et ses sœurs dans leur pavillon de Châtillon. Elles essaieraient sans doute de préparer un repas amélioré pour marquer le coup et inviteraient l'oncle Michel à manger. Ses sœurs avaient commencé à rapporter un peu d'argent à la maison : l'une était domestique dans une maison bourgeoise et l'autre, petite main dans un atelier de confection. Il avait songé à leur envoyer une lettre, mais chaque courrier était ouvert par les employés de la SSIR, les services de sécurité intérieure du royaume, et il ne tenait pas à éveiller les soupçons des cafards. Les royaumes européens et américains s'étaient entendus entre eux pour surveiller et réprimer très sévèrement l'immigration illégale. Les clandestins risquaient jusqu'à vingt ans de prison ou de bagne. Il gagna le premier arrêt de tramway, hésita encore à se rendre à Châtillon, estima qu'il perdrait une journée et réduirait ainsi ses chances d'arriver à temps. Ils étaient sans doute nombreux à chercher un engagement dans un grand port comme Le Havre, même si la phobie de l'eau refroidissait plus d'une candidature. Jean lui-même n'était guère à son aise avec l'élément liquide, mais il conjurerait sa peur pour atteindre le continent des Amériques et retrouver Clara.

Il monta dans le tramway à destination de la gare Saint-Lazare. Le compartiment était aux trois quarts vide. Noël était un jour de congé pour les ouvriers. Seuls les commerçants et certains employés des services publics continuaient de travailler. Assis sur une inconfortable banquette, il regarda distraitement les façades et les vitrines défiler par la vitre équipée de barreaux. La ville s'enveloppait d'un voile de blancheur qui masquait sa décrépitude. Un sentiment puissant de nostalgie envahit Jean. Capitale de la France pendant un peu plus d'un siècle, Paris l'orgueilleuse ployait sous le joug royal et se redressait de temps à autre, parcourue par des frissons de colère qui la transformaient en un gigantesque corps bouillonnant. Les répressions avaient décimé plus de la moitié de sa population. Cependant, malgré ses blessures béantes et son délabrement avancé, la ville avait gardé un ventre généreux et accueillant dans lequel Jean s'était senti en sécurité. Un jour sans doute, elle relèverait la tête et lancerait au pouvoir royal un défi semblable à celui de

1789. Il avait les larmes aux yeux lorsque le tramway le déposa devant l’entrée monumentale de la gare Saint-Lazare.

Le hall principal était quasiment désert. Il aurait pu consulter les grands panneaux indicateurs, mais, comme des gendarmes royaux et probablement des cafards se trouvaient parmi les rares voyageurs et qu’il ne voulait pas leur montrer qu’il savait lire, il s’adressa à l’un des guichets où il demanda l’horaire du prochain train pour Le Havre.

« Dans vingt-cinq minutes, répondit l’employé, un homme sans âge vêtu d’une blouse grise et visiblement de mauvaise humeur. Vous serez averti par une sirène.

— Combien pour le voyage ?

— Cinquante-deux francs royaux. »

Jean lui tendit un billet de cent francs, l’autre ne lui en rendit que trente, tablant visiblement sur le fait que son vis-à-vis était incapable de différencier les coupures. Jean prit le ticket et sa monnaie sans protester. Pas le moment d’attirer l’attention sur lui. Il se contenta de fixer avec intensité l’employé, qui, mal à l’aise, détourna les yeux. Si les gens du peuple s’exploitaient entre eux, quel avenir restait-il aux millions de cous noirs en attente de jours meilleurs ? Quel espoir restait-il à l’humanité ?

« Quai 19, marmonna l’employé sans relever la tête. Celui qui a les bandes vertes et rouges. »

Jean avait parcouru une dizaine de mètres en direction des quais quand la voix de l’employé retentit dans son dos.

« Hé, mon gars ! »

Il s’arrêta, se retourna. Personne ne leur prêtait attention.

« Je me suis gouré pour la monnaie, lança l’employé avec un sourire penaud. Je crois bien que je t’en dois encore. »

Jean revint près du guichet ; l’autre lui tendit deux billets de dix francs royaux.

« Il y aura même deux francs en trop pour toi. Bah, j’ai plus de petite monnaie de toute façon. Prends. »

Jean s’empara des billets et les fourra dans la poche de son manteau. Un vent glacial balayait le hall et déposait quelques flocons épars sur le carrelage gris.

« Merci pour votre honnêteté, dit-il avant de se diriger de nouveau vers les quais.

— Joyeux Noël à toi, mon gars. »

CHAPITRE 3

Le *Henri-VII* dominait le quai de toute sa hauteur. Ses trois cheminées monumentales de couleur rouge se dressaient vers le ciel avec arrogance. Sa contenance était de sept mille passagers en configuration croisière et de douze mille pour un éventuel transport de troupes. D'énormes bouches béaient sur ses flancs. Les débardeurs se relayaient sur les passerelles souples pour charger les marchandises et les malles. Les cris des mouettes transperçaient régulièrement le brouhaha. De nombreux badauds venaient contempler l'immense navire, fierté du royaume de France, qui rivalisait d'allure et de performances avec le *Queen Victoria*, le paquebot anglais réputé pour ses fêtes somptueuses. Le drapeau blanc à la fleur de lys flottait au-dessus de la sirène sculptée à la proue. Construit en 1920, juste après la défaite de la démocratie américaine contre les armées coalisées d'Europe et de Russie et le partage de l'Amérique du Nord en cinq royaumes – six, si on incluait le Canada –, il était équipé d'une chaudière à charbon, contrairement à son illustre rival anglais alimenté par le pétrole. Les relations compliquées du royaume avec le Moyen-Orient, le plus grand pourvoyeur de pétrole de la planète, avaient incité les concepteurs du navire à choisir le charbon, présent en abondance dans les sous-sols de France. Le *Henri-VII* nécessitait un grand nombre d'hommes dans les soutes pour maintenir une allure comparable à celle des bateaux à pétrole. Du moins, Jean l'avait entendu dire par un groupe de bourgeois qui effectuaient leur promenade digestive après un déjeuner sans doute trop copieux dans l'un des nombreux restaurants du port.

Il était arrivé la veille au soir à la gare du Havre. Le train était resté de longues heures immobilisé sur la voie enneigée. Jean avait loué une chambre dans une modeste auberge des environs du port : il lui en avait coûté vingt francs royaux, plus cinq pour le dîner (l'aubergiste lui avait servi une part de gâteau sans supplément pour célébrer Noël). Il ne tiendrait pas longtemps au train où fondaient ses économies. Il regrettait d'être parti sans avoir prévenu sa mère ni ses sœurs ni le réseau des Pères Noël du savoir. Le lendemain matin, à la première heure, il s'était rendu au port. Depuis l'aube, il errait à la recherche d'un bureau de recrutement ou d'un employé de la compagnie Royal Transatlantique. Il n'avait rencontré personne d'autre que les débardeurs en sueur malgré le froid humide et les bourgeois déambulant par petits groupes le long du quai. Un doute l'avait taraudé une bonne partie de la

matinée : et si Clara ne prenait pas l'avion aujourd'hui, si elle avait réussi à fausser compagnie à ses ravisseurs et à revenir à Paris… Comment savoir ? Pas question pour autant de rebrousser chemin : il perdrait toute chance de s'embarquer à bord du *Henri-VII*. Et puis l'espoir qu'elle eût échappé à ses ravisseurs était irréel, insensé. Ceux qui l'avaient enlevée l'avaient chloroformée, selon le clochard de la cour pavée, une affirmation étayée par les confidences de sa jeune sœur. Comment des parents pouvaient-ils se comporter de la sorte avec l'une de leurs filles ?

Jean erra une partie de la journée dans le froid, ne s'éloignant jamais de l'immense paquebot auprès duquel les autres navires faisaient figure de jouets. Il tenta de se renseigner dans plusieurs boutiques, où il reçut des réponses évasives dans les meilleurs cas. À vrai dire, tout le monde se fichait bien de connaître la démarche à suivre pour passer une semaine, deux en comptant le trajet retour, dans le ventre d'un monstre pareil. Les machinistes touchaient sans doute une paie légèrement supérieure à la moyenne, mais ils devaient supporter l'enfermement dans une soute qui baignait dans une chaleur d'étuve et trimer comme des damnés huit heures de suite pendant que les passagers se prélassaient là-haut sur les ponts.

« La chaudière de ce géant, c'est l'enfer sur mer, mon gars, affirma même un commerçant plus disert que les autres.

— Et vous savez comment on fait pour devenir machiniste ? »

Le commerçant haussa les épaules.

« Dame, si ça te dit, tu devrais sans doute te renseigner au bureau de la Royal Transatlantique.

— Il se trouve où, ce bureau ? J'ai cherché partout, je n'ai rien trouvé.

— Pas dans le coin, mais quelque part dans le centre de la ville. Et maintenant, fiche le camp si t'as pas l'intention d'acheter quelque chose. »

Jean s'éloigna du port et prit la direction du centre du Havre, distant d'environ cinq kilomètres. Il marcha au milieu d'un flot dense de piétons sur le bas-côté d'une route encombrée de camions et de voitures. La nuit était pratiquement tombée lorsqu'il s'engagea dans les ruelles pavées de la vieille ville. Le temps avait viré au maussade et la neige s'était transformée en une boue collante et jaunâtre.

Le bureau de la Royal Transatlantique se nichait à quelques pas de la cathédrale, un immeuble cossu aux colombages peints en bleu et blanc, les couleurs de la compagnie. Jean voulut y entrer mais se heurta à une porte close. Un écriteau accroché à la porte précisait que les bureaux étaient fermés jusqu'au 29 décembre pour le congé de Noël des employés. Trois jours à attendre. Trois jours en déboursant une quarantaine de francs royaux pour manger et se loger. À moins de dormir dehors comme les sans-abri et de se nourrir de restes. Il s'étonna que la compagnie ferme ses bureaux alors que l'un de ses fleurons s'apprêtait à appareiller dans huit ou neuf jours. Qui contrôlait les chargements ? Qui s'assurait que les cabines étaient prêtes ? Qui vérifiait qu'on avait prévu assez de charbon pour effectuer la traversée ? Il

tentait de s'introduire dans un monde dont il ne connaissait ni les usages ni les arcanes. Découragé, il retourna au port, déambula un moment le long du quai, observa les débardeurs au travail, puis, fatigué, tenaillé par la faim, il regagna l'auberge où il commanda un dîner avant de monter dans sa chambre chauffée par un poêle à bois, un grand luxe.

Il refit ses comptes le lendemain matin : il lui restait un peu moins de cent francs royaux. De quoi tenir deux jours s'il gardait la chambre de l'auberge, sept ou huit s'il dormait dehors. Il opta pour la deuxième solution bien que la perspective de coucher dans le froid l'effrayât un peu. Il boucla son sac, donna congé à l'aubergiste et fila au port en espérant rencontrer enfin des personnes susceptibles de l'informer, de l'aiguiller. La journée ne se révéla pas davantage fructueuse que la veille. Il se heurtait à des visages renfrognés lorsqu'il abordait les passants ou les débardeurs, et la plupart ne daignaient même pas lui répondre, comme si une chape de silence et de mauvaise humeur s'était abattue sur le paquebot et les environs. Le soir venu, il acheta du pain dans une boulangerie (un franc royal le morceau de pain presque rassis…) et, muni de ce maigre dîner, il chercha un endroit où passer la nuit.

Son errance le conduisit dans un petit parc où se dressaient des sortes de cabanes en bois qui servaient d'abris aux promeneurs en cas d'averses, fréquentes dans la région. Il s'introduisit dans la première et en fut aussitôt chassé par les trois hommes qui y avaient élu domicile. Une puanteur suffocante régnait entre les planches, un mélange de chien mouillé et de fosse à purin. Il tenta de se glisser dans une deuxième où il reçut le même accueil, cette fois par quatre hommes et une femme ivre à la voix de crécelle. Il se faufila dans une troisième sans que l'occupant, un homme allongé dont les ronflements ébranlaient la construction, ne tente de l'en empêcher. Il s'installa dans un coin en se servant de son manteau comme couverture et de son sac comme oreiller. Une odeur de moisissures montait du plancher vermoulu. Il mangea son pain rassis et se sentit un peu réchauffé jusqu'à ce que le froid le traque de nouveau. Il eut beau se tourner et se retourner dans tous les sens, se recroqueviller sous son manteau, il ne parvint pas à se réchauffer.

« Dormir dehors est tout un art… »

Il sursauta. L'homme allongé dans l'autre coin s'était réveillé et redressé à peine quelques secondes après qu'il eut cessé de ronfler.

« D'abord, il faut de vraies couvertures, deux en dessous, deux ou trois autres au-dessus, bien larges, qui ne laissent pas passer l'air quand tu bouges. »

Jean se releva à son tour, peinant à remuer ses jambes et ses bras glacés. Il devinait le visage de l'homme dans l'obscurité, sa longue barbe claire, son nez épaté, ses yeux renfoncés sous les sourcils broussailleux.

« Désolé, je ne voulais pas vous réveiller…

— Oh, c'est pas toi qui m'as réveillé, c'est comme ça tout le temps, je me réveille en plein milieu de la nuit, je tousse un bon coup et je me rendors

après. Je m'appelle Jacques.

— Moi, c'est Jean.

— T'es un petit roi alors. Tu m'as l'air bien jeune pour dormir dans la rue. T'as donc plus de famille ?

— J'ai encore ma mère et mes sœurs, mon père a été fusillé l'an dernier.

— Pourquoi que t'es pas avec elles en ces jours de fête ?

— Je suis venu ici pour m'embarquer à bord du *Henri-VII.*

— M'étonnerait que t'aies les sous pour te payer une croisière.

— Je cherche un engagement comme machiniste.

— Tu tiens absolument à traverser ? »

Jean hocha la tête.

« J'parie que tu fais partie de ceux qui veulent filer en douce aux Amériques. » Comme son vis-à-vis ne répondait pas, Jacques continua : « Ils croient tous que la vie sera meilleure par là-bas. Et toi, qu'est-ce que tu vas y chercher ?

— Une… une femme qu'on m'a enlevée, répondit Jean, les mâchoires serrées.

— Tu me parais bien jeune pour être déjà encombré d'une femme…

— Je ne suis pas marié, mais c'est elle que j'aime. »

Jacques éclata d'un rire rauque qui s'acheva en une toux caverneuse.

« Si tu l'aimes, évidemment, c'est différent. Alors comme ça, tu cherches de l'embauche comme machiniste ? Tu sais que l'air est pas très sain dans ces satanées salles des machines, et qu'on y meurt beaucoup.

— Je n'ai pas le choix. »

Une sirène retentit dans le lointain et les interrompit une dizaine de secondes. Jean esquissa quelques mouvements pour se dégourdir les jambes. La nuit paraissait hostile, le vent et le froid blessants. De temps à autre, des éclats de voix montaient des cabanes voisines.

« On te prendra pas comme machiniste, faut avoir des connaissances pour ça, mais éventuellement comme chauffeur. Tu trouveras pas d'autre boulot, pour sûr. On en réclame toujours, des dingues qui bourrent cette fichue chaudière de charbon.

— Je ne sais pas à qui m'adresser. »

Jacques se gratta les cheveux, puis lustra soigneusement sa barbe avant de déclarer :

« Pas au bureau de la compagnie en tout cas. Elle, elle est juste propriétaire du bateau.

— À qui, alors ?

— Aux véritables gestionnaires, à ceux qui s'occupent du personnel et des armements. » Jacques observa un temps de pause pour ménager son effet : « Aux clans. »

La surprise empêcha Jean de proférer le moindre son pendant une bonne minute.

« Les… clans ? finit-il par bredouiller.

— Les truands, si tu préfères, ceux qui gouvernent le port en sous-main. Rien se fait sans eux dans le coin. S'ils t'embauchent, ils te prendront trente pour cent de ta paie.

— Où est-ce que je dois aller ?

— À la Taverne normande, juste derrière le port. C'est là où s'installent leurs recruteurs.

— La gendarmerie n'intervient pas ?

— Penses-tu ! Le Havre est l'un des ports les plus importants d'Europe, et ça les arrange bien, là-haut, que les clans s'occupent du maintien de l'ordre. »

Comme à Paris, pensa Jean, où les clans tels que celui de l'Anguille se chargeaient d'une partie du travail normalement dévolu aux forces de l'ordre. Le royaume, appuyé par l'Église, prônait la morale, la probité, mais n'hésitait pas à s'allier à la racaille pour prévenir les soulèvements de la population.

« Comment savez-vous tout ça ?

— J'ai été chauffeur pendant dix ans sur le *Henri-VII*, mon gars et, crois-moi sur parole, tu ferais bien de changer d'avis pendant qu'il en est encore temps.

— Pourquoi vous êtes-vous retrouvé…

— À la rue ? J'suis atteint d'une maladie des poumons rapport à mes longs séjours dans les salles des chaudières. J'en ai plus pour longtemps à vivre. Pourquoi les gens iraient s'encombrer d'un moribond de mon espèce ? Il est temps maintenant de dormir, tu crois pas ?

— Merci de vos renseignements, et de vos conseils. Sans vous, je n'aurais jamais deviné comment m'y prendre pour embarquer.

— Ça aurait sans doute mieux valu pour toi, mais parler avec un jeune gars comme toi a été un vrai plaisir. Tout de même, partir aux Amériques simplement pour récupérer une fille… »

Jacques tira les couvertures sur lui et se rendormit presque aussitôt dans une salve de ronflements qui firent vibrer les cloisons de bois.

Jean entra dans la Taverne normande, une salle enfumée au plafond traversé de poutres noueuses et presque noires. Dehors, le vent balayait les dernières traces de la neige tombée la veille. Des nuages sombres et gorgés d'eau roulaient dans un ciel lourd. Une foule bruyante se pressait dans les rues adjacentes au port. Les cheminées du *Henri-VII* avaient craché deux panaches de fumée grise après deux puissants coups de sirène qui avaient déchiré le tumulte et soulevé une vague d'enthousiasme.

Jean se dirigea vers le bar de cuivre derrière lequel trônait un homme moustachu et vêtu d'un tablier bleu qui ne cachait rien de sa bedaine.

« Qu'est-ce que tu veux, toi ? Tu me parais un peu jeune pour entrer ici.

— Je cherche un engagement de chauffeur sur le *Henri-VII*… »

Les sourcils épais de l'homme se froncèrent, son front se plissa.

« Qu'est-ce qui te fait dire qu'on en cherche ?

— Il paraît qu'on en demande sans arrêt. »

Le serveur hocha la tête et désigna le fond de la salle d'un coup de menton.

« Va donc par là-bas et demande Gégène. Comme Eugène. »

L'odeur de tabac se mêlait à celle de la bière et du mauvais vin pour maintenir Jean, qui avait le ventre presque vide, au bord de la nausée. Dans le fond de la salle, des hommes jouaient aux cartes autour de deux grandes tables rondes, une chope de bière ou un verre de vin devant eux. À en juger par la tension qui régnait dans la salle et les liasses de billets entassées au milieu de la table, ils misaient de grosses sommes. Jean resta immobile jusqu'à ce que l'un d'eux, brun et sec, se tourne vers lui. Une balafre dégringolait de son cuir chevelu et sillonnait jusqu'en bas de sa joue.

« Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

— Je voudrais parler à Gégène.

— Qu'est-ce que tu lui veux, à Gégène ?

— On m'a dit de m'adresser à lui : je cherche à m'engager comme chauffeur à bord du *Henri-VII.* »

L'homme l'observa avec l'attention d'un maquignon évaluant une bête, puis se concentra sur le coup qu'il était en train de jouer. Il vérifia soigneusement ses cartes en les tenant serrées contre sa poitrine et posa une liasse épaisse de billets de cent francs sur le petit tas déjà conséquent au milieu de la table. Les autres s'étant couchés, il ne lui restait qu'un adversaire, un homme corpulent qui essuyait sans cesse d'un revers de main son front perlé de sueur.

« Je suis… »

L'homme corpulent misa à son tour. Les deux adversaires abattirent leurs cartes avec une solennité affectée, presque ridicule. Le petit homme sec et brun poussa aussitôt un rugissement de triomphe tandis que son adversaire, livide, contemplait les jeux étalés d'un air hébété.

« Tu te referas une autre fois, Milord ! » s'exclama le vainqueur en ramenant à lui les liasses.

Ils burent leurs verres avant de se lever. Le jeu se poursuivait à l'autre table. Le petit homme brun et sec fourra les billets dans les poches de sa veste avant de s'intéresser de nouveau à Jean.

« C'est moi Gégène. Désolé pour toi, mon vieux, toutes les places de chauffeur sont pourvues. Reviens me voir une autre fois. »

Jean se mordit les lèvres pour contenir ses larmes : il n'avait pas réussi à franchir le premier obstacle. Son espoir fou de retrouver Clara se brisait dans cette taverne enfumée du Havre.

« Ça a l'air de te rendre très triste. Tu y tenais tellement, à embarquer sur le *Henri-VII ?*

— Je tenais surtout à me rendre en Amérique. N'importe quel bateau aurait fait l'affaire. »

Gégène effleura sa balafre de la pulpe de l'index. L'un de ses yeux était

vitreux, comme mort.

« Je vois : tu es de ceux qui rêvent de s'installer de l'autre côté de l'Atlantique. Quel intérêt pour moi d'embaucher des gars qui n'ont pas l'intention de revenir ? Ce n'est pas pour le fric : l'avance qu'on leur donne correspond tout juste au voyage aller, moins les trente pour cent de commission. » Il renversa la tête en arrière pour vider son verre de vin. « C'est que, des fois, il nous manque des chauffeurs pour faire le voyage retour et que, rapport aux lois sur l'immigration, on n'a pas le droit d'en embaucher sur place. » Il observa de nouveau Jean. « Et puis, t'es pas bien épais. Il me faut des costauds dans les salles, des gars capables de bourrer la chaudière jusqu'à la gueule en un minimum de temps. »

Jean pivota sur lui-même et, les épaules basses, se dirigea vers la sortie de la taverne.

« Attends un peu. »

Gégène se leva à son tour et le rejoignit au milieu de la salle avec un sourire qui lui retroussait les lèvres et lui donnait l'air d'un chien galeux.

« C'est mon jour de chance, pas vrai ? Et je serais le dernier des ingrats de ne pas t'en faire profiter. »

CHAPITRE 4

Torse nu, Élan Gris contempla la plaine ondulée et hérissée de rochers gris. Le vent soufflant des régions froides du nord lui mordait la peau. Le grand frère soleil se couchait à l'ouest en teintant de sang le ciel et les pics lointains et torturés des Mauvaises Terres. À l'aube prochaine, Élan Gris partirait pour la quête de la vision : il affronterait seul pendant quatre jours la montagne sacrée où pas un arbre ne poussait, où le gibier se faisait rare, il souffrirait du froid, de la faim et de la soif. Il s'y était préparé depuis deux ans, se roulant entièrement nu dans la neige, plongeant dans les eaux glacées de la rivière Moscowa, passant des jours entiers sans manger ni boire, mais, face à la perspective de ces quatre jours d'absolue solitude, la peur, comme un faucon, plantait ses serres dans sa poitrine et son ventre. Aurait-il la force de résister aux privations ? Recevrait-il la visite de son animal guide ? Aurait-il la révélation, la vision de sa juste place dans ce monde désolé ?

À l'autre bout de la réserve, une colonne de fumée claire montait de la hutte de sudation. Le vent répandait une odeur de sauge rouge. Une cérémonie de purification à seize portes les attendait, lui et les trois autres adolescents dont l'âge était venu d'entreprendre la quête de la vision. Tonnerre Grondant, l'homme-médecine, les ferait entrer et sortir seize fois de la loge, ils passeraient alternativement de la chaleur insupportable de la vapeur s'échappant des pierres du foyer à la froidure glaciale de la nuit. Dans quatre jours, Élan Gris aurait cessé d'être un enfant et se serait transformé en homme, en guerrier. Mais à quoi bon être un guerrier dans un monde sans espoir ? À quoi pouvait bien servir la vision quand il était interdit de sortir du périmètre étriqué de la réserve ? Quand, pour ne pas mourir de faim, le peuple en était réduit à manger l'infecte pitance fournie par les Blancs ?

En dépit des promesses du grand-père blanc à la tête couronnée, le gibier avait été massacré, les plaines confisquées, les chefs humiliés, les insoumis traqués et pendus. Près d'un siècle plus tôt, les peuples des plaines avaient pourtant aidé les nouveaux grands-pères blancs à vaincre l'armée des tuniques brunes de Washington. Les anciens disaient que le conflit avait duré quatre ans et qu'innombrables étaient les braves partis rejoindre le Grand Esprit. Les nouveaux grands-pères blancs avaient divisé l'Amérique en cinq royaumes, l'un gouverné par le cousin du roi anglais, l'autre par le neveu du roi français, un troisième par le fils du tzar russe, un quatrième par le frère du roi espagnol,

le cinquième par une reine qui avait chassé du trône la fille de l'empereur allemand. De nouvelles dynasties s'étaient fondées, qui restaient très liées aux monarchies européennes. En échange de leur appui, on avait promis aux peuples des plaines de leur restituer leurs anciens territoires de chasse. Les anciens disaient que la parole du grand-père blanc du royaume de Nord, le Tzaram, n'avait pas davantage de valeur que celle des hommes qu'ils avaient remplacés. On avait parqué les peuples dans des réserves de plus en plus minuscules, on les avait désarmés, déplacés, acculés à la faim, à la misère, au désespoir et à la colère. Chaque révolte avait été réprimée à coups de canons ou de mitrailleuses. Des chefs s'étaient rendus en délégation à San Peter City, la capitale du royaume de Nord, et avaient été reçus par le Tzaram à la tête couronnée. Celui-ci leur avait ordonné de se soumettre, ou ils seraient massacrés jusqu'au dernier, hommes, femmes, enfants.

Élan Gris jugeait cette soumission insupportable. Les camions surgissaient une fois par semaine dans la réserve et les convoyeurs jetaient des sacs de nourriture aux familles en riant et en les insultant. Le peuple comptait de moins en moins de membres. Dans deux ou trois générations, il s'effacerait de la surface de cette terre devenue hostile, et les Blancs, plus nombreux que les brins d'herbe dans la prairie, auraient définitivement conquis le pays de ses ancêtres.

Des bruits de pas retentirent derrière Élan Gris, qui n'eut pas besoin de se retourner pour reconnaître la foulée légère d'Ours Brun, son père.

« À quoi peut bien penser mon fils à la veille d'entreprendre le grand voyage ? »

Élan Gris fixa du coin de l'œil le visage de son père, à la fois marqué et empreint de bonté.

« Je… je me demandais à quoi servait la quête de la vision puisqu'il n'y a plus d'espoir.

— Tant que le souffle habite l'être humain, son cœur garde l'espoir. »

D'un geste du bras, Élan Gris désigna les baraquements décrépits où vivaient ceux du peuple.

« Espoir ? Je ne vois ici que misère et souffrance. »

Ours Brun rajusta sur ses épaules la couverture bariolée dans laquelle il s'était emmitouflé.

« Ne sois pas impatient, mon fils : les Blancs prendront un jour conscience de leurs erreurs et nous traiteront avec justice.

— Les Blancs ? Ils sont arrogants, ils n'ont pas de parole, ils nous jettent les restes de leurs repas, ils nous maintiennent dans des réserves où ne poussent que des ronces, ils nous interdisent de parler notre langue et de célébrer nos coutumes, ils ne nous autorisent aucun autre moyen de transport que la marche, ils nous massacrent quand nous réclamons nos droits, ils nous laissent mourir de tristesse… il n'y a rien de bon à attendre des Blancs. »

Ours Brun contempla le soleil couchant, puis il se tourna vers Élan Gris, qu'il dominait encore d'une demi-tête.

« La colère est dans ton cœur, mon fils. Si tu ne lui permets pas de sortir, alors la vision ne viendra pas.

— Est-ce qu'elle t'est venue, à toi ? »

Ours Brun marqua un long temps de silence.

« Elle n'ouvrait aucun chemin, finit-il par répondre. Comme si le temps n'était pas encore venu.

— Et tu t'es résigné à cette existence sans espoir.

— Tu apprendras bientôt qu'on ne peut pas aller contre la vision. »

Élan Gris se tourna vers son père avec un air de défi.

« Si la vision ne m'ouvre aucun chemin, alors j'en ouvrirai un moi-même ! »

Des lueurs de tristesse traversèrent le regard sombre d'Ours Brun.

« D'autres ont ouvert des chemins sans tenir compte de la vision : leur aventure s'est achevée dans le sang et les larmes, ils ont attiré le malheur sur le peuple.

— Le malheur est déjà sur le peuple et, si on ne fait rien, le peuple finira par disparaître. Les Blancs disent que nous ne sommes que des ignorants superstitieux : tes réactions, père, leur donnent raison. »

Une telle détresse se déposa sur le visage de son père qu'Élan Gris regretta aussitôt de lui avoir parlé aussi durement.

« Est-ce que les Blancs sont heureux ? murmura Ours Brun. Ils le croient parce qu'ils se sont approprié les terres, mais je ne vois dans leurs yeux qu'avidité, rage, folie et tristesse. Il semble que les êtres humains ne soient pas encore décidés à être heureux. Et nous appartenons à l'humanité.

— Père, ne doit-on pas essayer de changer le destin ? N'est-ce pas le devoir d'un guerrier ? »

Un vol de corbeaux traversa en craillant le ciel écarlate.

« Le véritable devoir d'un guerrier, c'est d'écouter son cœur, répondit Ours Brun.

— As-tu écouté le tien ? »

Ours Brun hocha la tête.

« Il m'a dit d'oublier mes rêves de gloire et de veiller sur les miens. De subvenir aux besoins de mes enfants pour qu'ils deviennent des adultes grands et forts. Il m'a dit que je n'étais qu'un minuscule brin d'herbe, mais que, comme chaque brin d'herbe, j'étais unique et avais toute ma place dans la prairie. Je l'ai écouté et n'ai récolté que le mépris de mon fils. »

Élan Gris se rapprocha de son père et lui posa la main sur l'épaule.

« Pardon, père, mes paroles t'ont blessé.

— Si tes flèches ont atteint leur cible, c'est que la cible était découverte. Je me suis souvent interrogé et j'ai parfois regretté d'avoir écouté mon cœur, mais, si j'avais cédé à ma colère, les miens ne seraient plus de ce monde.

— Quelle importance ? La vie que nous menons n'est pas une vie. »

Ours Brun sortit le bras droit de la couverture et, à son tour, posa la main sur l'épaule de son fils.

« Chaque vie est importante comme chaque brin d'herbe est important, comme chaque goutte de pluie est importante. Nous avons tous notre rôle à jouer, et la vision t'enseignera le tien. »

Élan Gris détourna le regard.

« J'ai peur, père. Peur de ne pas trouver le courage. »

Un large sourire éclaira la face d'Ours Brun, rougie par les rayons du soleil couchant.

« Nous sommes tous passés par la peur. Aie confiance, mon fils, le Grand Esprit, dans son infinie sagesse, te soutiendra. »

Aucune étoile ne brillait. L'obscurité était tellement dense qu'Élan Gris ne voyait pas au-delà de son bras tendu. Il n'était vêtu en tout et pour tout que d'un pagne court. Ses pieds s'écorchaient sur les arêtes des roches. Il peinait à maintenir ses doigts serrés sur le manche de son poignard. Le froid était un fauve insatiable qui dévorait chaque partie de son corps. Il essayait de se rappeler la chaleur intolérable qui régnait dans la hutte de sudation, une chaleur qui brûlait les oreilles et transformait chaque inspiration en une traînée de feu. Dire que le froid lui était apparu comme une récompense suprême au sortir de chaque porte ! Les chants sacrés de Tonnerre Grondant semblaient interminables à quelqu'un qui ne rêvait que d'une chose : se rouler dans l'herbe glacée et sentir les gifles du vent du nord sur sa peau. Mais l'homme-médecine continuait imperturbablement à rajouter de l'eau sur les pierres incandescentes, générant chaque fois plus de vapeur et de chaleur, obligeant les quatre adolescents à baisser la tête presque au niveau du sol pour inhaler l'air légèrement plus frais montant de la terre, martelant à coups de tambour chacune de ses invocations au Grand Esprit. Élan Gris l'avait détesté de tout son être, cet ancien qui, pourtant, l'avait guéri l'hiver dernier d'une fièvre maligne. Puis il s'était dit qu'il commençait bien mal sa quête et il avait laissé fondre sa colère comme neige au soleil.

Il ne savait pas ce qu'il devait faire, trouver un abri pour le reste de la nuit ou continuer de marcher. Tonnerre Grondant leur avait seulement conseillé de suivre les chemins de l'esprit et du cœur. Et de ne pas revenir tant qu'ils n'auraient pas reçu leur vision.

« Adviendra ce qui doit advenir… »

Ni l'esprit ni le cœur d'Élan Gris ne lui parlaient. Ses pensées s'agitaient en lui comme des fauves en cage. À peine quelques heures s'étaient écoulées depuis son départ, et déjà il envisageait de piétiner son orgueil, de rentrer chez lui la tête basse. Les anciens étaient cruels d'envoyer des garçons de quinze ans équipés d'un seul et misérable poignard sur une montagne hérissée de ronces et de rochers aux arêtes tranchantes. Il se demandait pourquoi ce massif hostile était considéré comme sacré. Le peuple n'y exposait plus ses morts depuis que le grand-père blanc à la tête couronnée avait interdit cette coutume jugée barbare et contraire aux bonnes mœurs (les femmes blanches ne supportaient pas de voir les cadavres déchiquetés par les vautours et les

corbeaux). Les chefs prévenaient les surveillants de la réserve quand quelqu'un partait rejoindre le Grand Esprit, un camion arrivait quelques instants plus tard et emportait le corps qui était ensuite brûlé dans un four. Les Blancs avaient décidé que les cadavres du peuple n'étaient pas dignes d'être veillés par les leurs ni de nourrir les animaux.

Le vent sifflait entre les pics, la montagne craquait de toute part, comme si la nuit abritait une foule d'êtres maléfiques et bruyants. La sensation de présence se faisait parfois tellement forte qu'Élan Gris, persuadé qu'un animal ou un monstre se dressait derrière lui, se retournait avec vivacité, le poignard tendu devant lui. Il ne distinguait aucune forme, aucune silhouette, dans les ténèbres, seulement les ondulations des branches épineuses transformées par les rafales en lanières de fouet. Il finit par trouver un refuge au pied d'un grand rocher et se recroquevilla dans une anfractuosité pour tenter de repousser le froid. Il eut rapidement l'impression d'être changé en bloc de glace. La mort rôdait dans les parages, il ressentait sa présence, il entendait son souffle. Il lutta un temps contre le sommeil, pensant que, s'il s'endormait, il ne se réveillerait plus. Tout son être se révoltait à l'idée de partir pour les plaines du Grand Esprit sans avoir reçu la vision. Son père lui répétait souvent que chaque être humain naissait pour accomplir une tâche, de la plus humble à la plus glorieuse. La chaleur de ses bras croisés sur sa poitrine et de ses jambes repliées contre son ventre était un bouclier dérisoire contre les attaques incessantes du froid, qui le dépeçait jusqu'à l'os. Il perdit conscience à plusieurs reprises, se réveillant à chaque fois en sursaut, croyant qu'une main glacée venait de lui saisir le poignet. Terrassé par la fatigue, bercé par les sifflements et les ululements des chouettes, il finit par lâcher prise et sombrer dans un sommeil peuplé de monstres et de faces grimaçantes.

Une sensation de brûlure sur la paupière le réveilla. Le soleil se levait dans une débauche d'or et de rose, enflammant les nuages qui traversaient le ciel comme des voleurs en fuite. Il se glissa hors de l'anfractuosité, se redressa, eut toutes les peines du monde à tenir sur ses jambes engourdies. Étonnante, la puissance du grand frère soleil : sa lumière avait le pouvoir de chasser les êtres maléfiques qui hantaient l'obscurité et de dissoudre instantanément les terreurs nocturnes.

Élan Gris eut un regain de confiance, même si la faim lui tenaillait le ventre et la soif lui desséchait la gorge. Il se moqua de lui, de ces peurs qui n'avaient eu pas d'autre source que son imagination. Saisi par la splendeur des montagnes grises qui l'entouraient, il sautilla sur place pour rétablir sa circulation sanguine. Il supporterait mieux le froid sec promis par le jour naissant que l'humidité maussade et blessante de la veille. Il n'y aurait pas de neige aujourd'hui. Elle n'était tombée que de façon parcimonieuse alors qu'on était entré dans le cœur de l'hiver, et les anciens y voyaient un mauvais présage. La neige était indispensable aux plaines comme la pluie et la chaleur. Sous son manteau protecteur, la vie pouvait s'organiser et se renforcer pour

resurgir, pleine de vigueur, au printemps. Il se demanda pourquoi Tonnerre Grondant leur avait remis un poignard. La quête de la vision s'effectuait normalement sans arme, avec son seul esprit et son seul corps pour affronter les éléments. Était-ce le signe que les temps du changement étaient venus ?

Il explora les environs sans se soucier des bourrasques puissantes qui soulevaient son pagne et ses cheveux. Il avisa dans le lointain un pic nettement plus élevé que les autres et dont l'aiguille avait gardé des traces des rares averses neigeuses. Il grimpa sur un piton rocheux pour mieux l'observer. Un bon jour de marche était sans doute nécessaire pour l'atteindre. Élan Gris se dit d'abord qu'il n'aurait pas le temps de s'y rendre, mais, plus il le regardait, et plus montait en lui le désir profond de gravir ses pentes abruptes et de contempler les plaines de son sommet. Il hésita : cette longue randonnée n'allait-elle pas entraver la quête de la vision ? N'était-il pas censé se recueillir dans un coin jusqu'à ce que son animal guide lui rende visite ?

Tonnerre Grondant n'avait donné aucune consigne précise. Seulement suivre les chemins de l'esprit et du cœur.

Un chemin s'était ouvert devant Élan Gris.

Il remisa son poignard dans la ceinture de son pagne, dévala le piton rocheux et, empli d'une énergie nouvelle, oubliant le froid, la faim et la soif, il prit la direction du pic dont le sommet étincelait sous les feux montants du grand frère soleil.

CHAPITRE 5

La sonnerie retentit, stridente, dominant le vacarme des machines.

« La chaudière 23. C'est pour notre pomme, les gars ! »

Les chauffeurs de la 23 se levèrent et se dirigèrent d'une allure énergique vers l'entrée du compartiment six. Jean avait l'impression, chaque fois qu'il s'enfonçait dans la vapeur brûlante, de plonger sa gorge et ses poumons dans un four chauffé à blanc. La température dépassait parfois les soixante degrés. Il se munit de sa pelle et se plaça devant l'un des trois foyers de la chaudière en compagnie de Louis, dit Loulou, un homme d'une quarantaine d'années aux épaules et au cou massifs.

« Faut encore lui donner à manger, à cette foutue vorace ! »

Depuis qu'ils avaient atteint la vitesse de croisière, vingt et un nœuds, la sonnerie retentissait de plus en plus fréquemment, toutes les sept minutes environ. Jean planta sa pelle dans le charbon qui dégoulinait de la soute et commença à alimenter le foyer. Ses courbatures du début s'étaient un peu estompées. À la fin des premiers tours de quart, il s'était écroulé tout habillé sur sa couchette et s'était endormi en quelques secondes. Il avait fallu que Loulou le secoue comme un prunier pour qu'il réussisse à ouvrir les yeux et à se lever.

« Faut venir manger, mon gars, ou tu tiendras pas longtemps. »

Les quartiers de l'équipage étaient situés à l'avant du paquebot, au même niveau que les soutes et les machines. Les chauffeurs dormaient à six par cabine. Jean occupait le lit du milieu de la rangée de gauche. Les repas étaient servis dans une salle trop petite pour contenir l'ensemble des soutiers ; machinistes, chauffeurs, charbonniers avaient une demi-heure pour manger avant de céder la place au groupe suivant. Une coursive, appelée la coursive des chauffeurs, conduisait directement aux compartiments. Le travail se divisait en quarts de six heures (et non huit, comme l'avait affirmé Jacques). Six heures intenses pendant lesquelles on alimentait les foyers toutes les dix minutes, six ou sept en allure de croisière, dans une chaleur d'étuve qui prenait aux hommes des litres de sueur. Les vingt-quatre chaudières du géant des mers dévoraient le combustible à une vitesse effarante, émettant des ronronnements sourds qui évoquaient les grondements d'un estomac monstrueux. Jean entendait même pendant son sommeil le battement lourd et régulier en provenance des salles des machines, le cœur du *Henri-VII*.

« Traîne pas, petit ! »

Loulou avait déjà déversé trois pelletées dans le foyer tandis que Jean en était encore à sa première.

« Vingt ans de chauffe, disait-il souvent, ça vous forme son homme. »

La sueur ruisselait à grosses gouttes sur son visage rude, pâle, ombré d'une barbe de trois ou quatre jours. De temps à autre, sans cesser le mouvement, il pinçait sa chemise pour la décoller de son torse. Il était pris régulièrement de violentes quintes de toux, « à force de respirer ce satané charbon ». Il avait confié à Jean qu'il avait une femme et trois enfants dans une petite ville proche du Havre. Il ne les voyait pas souvent : le *Henri-VII* lui prenait trois semaines à chaque traversée et ensuite ne lui laissait qu'une quinzaine de jours avant l'appareillage suivant.

« Quinze jours pendant lesquels je suis pas payé, faut pas croire. Ça et les trente pour cent que me prend ce salopard de Gégène, j'ai du mal à joindre les deux bouts et ma femme est obligée de travailler comme bonniche chez des bourgeois… »

C'était Gégène qui avait présenté Jean à Loulou en recommandant au chauffeur d'en prendre bien soin, parce que le gosse lui avait porté chance et que, comme il avait le projet de filer en douce aux Amériques, on l'aiderait dans son entreprise. Gégène avait remis une liasse de billets à Jean représentant une somme de cinq cents francs royaux.

« Ta paie. Tâche de la mériter, ne me déçois pas.

— Le problème, avait objecté Loulou, c'est qu'on est complet.

— Ah, t'es donc pas au courant ? Un dénommé Tallut a eu un petit empêchement. Il nous faut d'urgence un remplaçant. »

Loulou avait hoché la tête d'un air entendu et conduit Jean, par l'une des passerelles, dans les quartiers des chauffeurs.

Du grand bateau, Jean ne visiterait rien d'autre que ses entrailles brûlantes. Après son quart et une rapide toilette dans les vestiaires, il dormait environ sept heures, puis il prenait son premier repas (il n'avait plus aucune notion du jour et de la nuit dans les quartiers qu'aucune lumière naturelle n'éclairait), retournait sur sa couchette où il restait un moment allongé, se demandant ce qu'était devenue Clara, pensant à sa mère, à ses sœurs, aux Pères Noël du savoir, réfléchissant sur la meilleure manière de franchir les douanes du royaume de Nouvelle-Angleterre. Loulou lui avait conseillé la nage, seule façon à son avis de déjouer la vigilance des douaniers, mais, d'une part, Jean ne savait pas vraiment nager et, d'autre part, l'eau était glacée en cette saison. De temps à autre, des vagues hautes ballottaient le *Henri-VII* et se fracassaient sur la coque avec des mugissements colériques. Jean avait eu le mal de mer le deuxième jour.

« T'inquiète pas, avait dit Loulou. Les nausées passeront vite et tu finiras par t'habituer. »

Jean pelletait le charbon avec ardeur. Il ne reverrait probablement jamais Gégène, mais, même si ce dernier était un truand, l'un de ceux qui

exploitaient sans vergogne la misère des cous noirs, il effectuait consciencieusement sa part de travail. Il se calait sur le rythme de son équipier. Les chauffeurs des autres foyers, pourtant expérimentés, ne parvenaient pas à égaler la régularité et l'efficacité de Loulou. Avec lui, le foyer semblait rougir et ronfler d'aise. Il ne s'accordait aucun temps de répit jusqu'au signal indiquant que la chaudière était suffisamment alimentée. Alors il contemplait la gueule incandescente du foyer avec la satisfaction du devoir accompli, buvait enfin une gorgée d'eau mêlée de vin au goulot d'une bouteille de verre, sortait du compartiment et allait s'asseoir à même le plancher dans la pièce où s'alignaient les compteurs et les pique-feu, les appareils qui émettaient une alarme dès que les chaudières avaient besoin d'être rechargées en charbon. Jean s'asseyait à ses côtés et reprenait son souffle.

L'air restait chaud, mais moins incendiaire que devant le foyer. Les chauffeurs ne se parlaient pas pendant les pauses. Les yeux dans le vague, ils épongeaient distraitement la sueur et les traces de charbon à l'aide de bouts de tissu, ils pensaient à leurs familles dont ils étaient séparés la majeure partie du temps, ils toussaient parfois à fendre l'âme et leurs yeux brillaient de fièvre, transformant la pénombre en un ciel criblé d'étoiles. Ils ne se plaignaient jamais, affirmant à voix basse que les jérémiades étaient réservées aux machinistes, ces prétentieux qui, parce qu'ils avaient des connaissances en mécanique, regardaient de haut les autres forçats des soutes.

« Pourquoi nous méprisent-ils ? avait demandé Jean à Loulou. Ils en bavent pourtant autant que nous.

— C'est comme ça, avait répondu son interlocuteur. Faut toujours que les gens se croient supérieurs à d'autres.

— Et nous, les chauffeurs, à qui nous croyons-nous supérieurs ?

— Aux charbonniers, ceux qu'on appelle les taupes. »

Jean croisait régulièrement dans les coursives des hommes aux vêtements, aux visages et aux mains noircis. De la même façon que les machinistes et les chauffeurs se regroupaient entre eux dans les quartiers, les charbonniers ne se mêlaient pas aux autres. Ils savaient que leur vie serait courte, que la poussière de charbon leur rongeait les poumons, et, sur leurs traits, dans leurs yeux, se lisait toute la résignation du monde. Ceux-là se tenaient tout en bas de l'échelle sociale, payés trois fois moins que les chauffeurs, à peine mieux considérés que les sans-abri.

« C'est le gros problème des cous noirs ! avait soupiré Jean. Ils sont incapables de s'entraider alors qu'ils sont tous embarqués dans la même galère. »

Loulou lui avait jeté un regard soupçonneux.

« Tu serais pas un terroriste ? »

Jean avait hésité avant de répondre.

« Ce n'est pas être un terroriste que de chercher à rendre plus confortable la vie des gens.

— Les gens ? Ils ne s'intéressent qu'à leur pomme, ils en ont rien à foutre, des autres, et encore moins des plus misérables qu'eux.

— Moi, je n'en ai pas rien à foutre, des autres… »

Le gros index de Loulou s'était pointé sur la tête de Jean.

« Toi, t'es jeune, tu te fais encore des idées là-dedans. Tu verras : la vie… » Il s'était interrompu, comme frappé par une évidence. « C'est pour ça que tu veux aller aux Amériques, pas vrai ? Je parie que t'es en partance pour l'Arcanecout.

— L'Arcanecout ? Je sais que c'est l'un des cinq royaumes américains, mais je ne vois pas pourquoi j'irais là-bas.

— Fais pas l'idiot, ça marche pas avec le gars Loulou. L'Arcanecout, c'est à l'autre bout des Amériques, à l'ouest, et c'est là que, soi-disant, les gens essaient de créer un pays où tout le monde serait heureux. Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire, moi, j'ai jamais eu l'occasion de vérifier.

— Qui vous a raconté cette histoire ?

— Un clandestin qu'on a ramené enchaîné au bateau. Je me suis débrouillé pour échanger quelques mots avec lui au travers des barreaux de sa cellule. C'étaient des gens de la Nouvelle-France qui lui en avaient parlé. Ils lui ont aussi affirmé que les autres royaumes se sont ligués pour entrer en guerre contre l'Arcanecout. Elle est pas encore déclarée, mais elle ne tardera guère. Alors, réfléchis avant de rôder par là-bas, ou t'auras vite fait de te prendre une balle perdue. »

Un fracas de tonnerre réveilla Jean en sursaut. Les autres chauffeurs de la cabine se redressèrent et demeurèrent quelques instants à l'écoute des bruits, visiblement inquiets. Le battement des machines s'était interrompu, un silence inhabituel était descendu dans les entrailles du navire.

« Qu'est-ce qui se passe ? murmura le chauffeur dont la couchette était située au-dessus de celle de Jean.

— Ça ressemble diablement à l'explosion d'une chaudière, fit Loulou.

— Pas possible : elles ont été révisées juste avant le départ.

— On sait jamais ce que ces foutues machines ont dans le ventre. Faut aller voir en tout cas. S'il y a le feu, là-bas, on aura besoin de tout le monde. »

Ils se levèrent et s'habillèrent en hâte, puis ils s'engouffrèrent dans la coursive éclairée dans le lointain par une lueur tremblante. D'autres chauffeurs se joignirent à eux. Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient des compartiments, la lumière devenait de plus en plus vive et chaude. Une odeur de bois brûlé et de métal fondu supplantait les relents habituels de charbon et de graisse. Des gémissements se glissaient parmi les grondements et les crépitements.

« Dans le compartiment trois ! » hurla une voix.

Guidés par les lueurs rougeoyantes, ils aperçurent, entre les compartiments deux et trois, un gigantesque trou aux bords léchés par les flammes. Jean repéra un premier corps calciné et projeté par le souffle de

l'explosion contre une cloison sur laquelle il avait laissé, avant de s'affaisser, un sillage noir et pourpre. Il reconnut une odeur caractéristique, la même qu'il avait humée deux ans plus tôt dans le campement terroriste assailli par l'armée : l'odeur de la chair carbonisée.

« La chaîne ! Faites la chaîne ! »

Des silhouettes affolées couraient dans tous les sens, se télescopant les unes les autres. L'incendie faisait rage à l'intérieur du compartiment trois, la chaleur grimpait rapidement.

« Il faut l'éteindre avant qu'il touche les autres compartiments, cria Loulou. Ou on risque des explosions en chaîne ! »

Il se rua avec un autre homme sur la vanne latérale dont le système d'ouverture, grippé, résista à leurs efforts.

« Bon Dieu, grogna Loulou, ces idiots n'ont même pas contrôlé les vannes ! Trouvez des seaux et commencez une chaîne, vous autres ! »

Jean aperçut d'autres corps étendus sur le plancher de la coursive. Les machinistes accouraient, leurs cris dominaient les crépitements de l'incendie et les ronronnements des autres chaudières. Une chaîne s'organisa, les seaux volèrent de main en main, mais ne suffirent pas à tenir en respect les flammes qui dévoraient le compartiment. Les hommes hésitaient à s'approcher du sinistre, redoutant une nouvelle explosion. Un tumulte indescriptible régnait désormais dans la coursive et les compartiments. Des hommes aux uniformes bleu et blanc ornés de barrettes dorées aboyaient des ordres qui se perdaient dans le brouhaha.

L'un d'eux, au visage encadré d'une barbe blanche soigneusement taillée, s'approcha de Loulou et de l'autre chauffeur arc-bouté sur la roue de la vanne.

« Il nous faut de l'eau, vite !

— Si vous croyez que c'est facile ! » haleta Loulou.

De grosses veines saillaient de son visage et de son cou, tendues à rompre. La température continuait de grimper, obligeant les hommes à se couvrir le bas du visage avec un bout de tissu ou un pan de leur chemise. Jean respirait de plus en plus mal. Saisi de panique, il voulut retourner dans les quartiers, mais il lui fut impossible de se frayer un passage dans la coursive obstruée. Il resta recroquevillé contre la cloison, la tête protégée par ses bras repliés. L'incendie se propageait rapidement en lançant ses éclats rougeoyants, obligeant les membres de l'équipage à reculer.

La vanne céda enfin dans un grincement. L'eau jaillit en force et emporta tout sur son passage, hommes, cadavres, bouts de cloisons rongées par le feu, comme si toute la puissance de la mer se déversait d'un seul coup dans le ventre du *Henri-VII.* Loulou lui-même fut arraché du plancher par le flot et violemment projeté contre un pilier métallique. Jean se releva. Il avait déjà de l'eau jusqu'aux genoux ; l'odeur de sel et la température glaciale lui indiquèrent que la vanne la tirait directement de l'océan.

« Réduisez la pression ! hurla quelqu'un.

— Impossible ! répondit le chauffeur qui, contrairement à Loulou, était resté solidement accroché au cercle métallique. Le système est cassé.

— Refermez-la, alors ! »

L'eau jaillissait avec une puissance phénoménale, frappait le plafond, s'engouffrait dans les soutes à une vitesse effarante, se répandait dans les compartiments, dans les salles des machines, emportait les corps, les débris, les morceaux de charbon. Jean s'agrippa à une excroissance métallique pour résister au courant. L'eau lui arrivait maintenant à mi-cuisses.

« Refermez cette maudite vanne ! L'incendie est pratiquement circonscrit ! » glapit l'officier à la barbe blanche.

Le chauffeur tentait de tourner le volant, mais le débit de l'eau rendait vains ses efforts.

« Que quelqu'un lui vienne en aide ! Vite ! »

Comme personne ne réagissait, chacun ne songeant en cet instant qu'à sauver sa peau, Jean lâcha sa prise et, appuyé sur la paroi pour lutter contre le courant, rejoignit le chauffeur. Un jet puissant lui cingla le visage lorsqu'il s'avança vers la vanne. Il se courba pour l'esquiver. Le sel lui irrita les yeux et abandonna un goût d'amertume dans sa gorge. Il parvint à poser les mains sur le volant crénelé, rendu glissant par l'eau et, les jambes calées contre le montant métallique de la vanne, unit ses efforts à ceux du chauffeur.

« Ça bouge un peu, mon gars, faut continuer ! » ahana son vis-à-vis.

Le volant pivota millimètre par millimètre, puis, comme la pression diminuait, il finit par tourner avec un peu plus de facilité autour de son axe. Lorsqu'ils eurent refermé la vanne, l'eau leur arrivait à la taille. La chaleur s'était brusquement abaissée, les flammes avaient cessé de crépiter, seules quelques langues vacillantes léchaient encore les moignons de bois des cloisons éventrées.

Le silence était maintenant total, à peine effleuré par des bruits d'écoulement et des gémissements lointains. L'officier à la barbe blanche s'essuya le visage d'un revers de main et déclara, d'un ton morne :

« Remettez-moi tout ça en état. Ou on sera en retard à New York. »

Loulou ne survécut pas à ses blessures. La colonne vertébrale brisée par le choc, il résista deux jours avant d'abdiquer et de se laisser mourir. Il ne parvenait plus à parler, mais ses yeux exprimaient une telle détresse que Jean en avait le cœur chaviré. Il s'en allait sans avoir revu sa femme et ses enfants, frappé par le grand navire auquel il avait voué son existence. Allongé sur l'un des lits de la salle transformée en infirmerie et en morgue, il serra longuement la main de Jean avant de rendre son dernier souffle. Il n'avait pas d'ami parmi les autres chauffeurs. Le travail était trop dur et dangereux pour autoriser les manifestations de sympathie. Les accidents étaient fréquents dans les soutes, et chacun était conscient qu'il pouvait perdre la vie à tout moment. Sans compter les maladies respiratoires qui guettaient les survivants. À quoi bon s'encombrer de sentiments lorsqu'on est un mort en sursis ? Avoir des amis,

c'était prendre le risque de les perdre et d'en souffrir. Aussi, personne ne vint à la brève cérémonie célébrée par l'aumônier de l'équipage, un prêtre corpulent qui expédiait ses prières comme d'autres les mauvais repas, rapidement et sans aucune application. On emporta ensuite le corps de Loulou pour le jeter dans l'océan, comme tous les hommes d'équipage morts au cours d'une traversée.

Une fois son protecteur parti, Jean se retrouva en butte à l'hostilité des autres chauffeurs. Ils ne s'étaient pas montrés très courageux lors de l'explosion de la chaudière et ils avaient un besoin urgent d'un bouc émissaire pour évacuer leurs rancœurs et leur honte. Ils le rudoyaient pour un oui pour un non, parce qu'il ne pelletait pas assez vite, parce qu'il prenait trop de temps pour manger, parce qu'il les gênait dans la coursive. Il supporta leur brutalité et continua de faire son travail le mieux possible en tournant ses pensées vers Clara, en renforçant sa détermination, en feignant d'ignorer leurs provocations et leurs sarcasmes. Dans deux jours, le *Henri-VII* toucherait le Nouveau Monde, et il lui fallait consacrer toute son énergie au moyen de franchir les douanes américaines.

CHAPITRE 6

Le *Henri-VII* entra à l'aube dans la rade de New York. Les chauffeurs qui n'étaient pas de quart avaient été exceptionnellement autorisés à monter sur le pont avant, tout près de la grue d'ancre. Des stries roses parcouraient le ciel bleu pâle. Un vent sec et pénétrant hérissait l'océan et soulevait des risées qui prolongeaient à l'infini les sillages écumants du paquebot.

Jean fixa jusqu'au vertige la muraille d'immeubles élancés qui se dressait au-dessus des brumes, dominée par la flèche du Royal State Building. Il n'aurait jamais imaginé que la chance lui serait un jour offerte de contempler le Nouveau Monde. La fin de la traversée s'était révélée à peu près tranquille, les autres chauffeurs ayant décidé de l'ignorer. Pour la millième fois, il se demanda s'il n'avait pas agi avec précipitation. Christa avait peut-être été chargée de l'éloigner de Clara, et il avait foncé sur la seule foi de ses dires. Il se raccrochait au témoignage du clochard ayant élu domicile dans la cour pavée. Clara avait bel et bien été enlevée et endormie, mais pour quelle destination ? Il balaya ses doutes d'une brève et puissante expiration. Il n'avait plus le choix désormais, il lui fallait poser le pied sur le Nouveau Monde et gagner le plus rapidement possible le royaume de Nouvelle-France. La solution suggérée par Loulou pour déjouer les douanes de Nouvelle-Angleterre n'était guère envisageable : même s'il se débrouillait pour rester à la surface de l'eau, le froid l'emporterait en quelques minutes. La panique montait en lui au fur et à mesure que le *Henri-VII* s'approchait de la terre. En vertu des lois contre l'immigration illégale, les chauffeurs seraient consignés dans leurs quartiers jusqu'au départ du paquebot. Il entendait, dominant les grondements des turbines, les exclamations des passagers rassemblés sur le pont supérieur. Les quatre énormes cheminées crachaient des panaches épais et blancs rapidement dispersés par les rafales. Les coups de sirène célébraient à intervalles réguliers l'arrivée du géant des mers dans les eaux territoriales de la Nouvelle-Angleterre.

« Paraît que tu veux rester dans le coin… »

Jean se retourna. Il eut besoin de quelques secondes pour reconnaître l'individu qui l'avait apostrophé, un chauffeur qui n'appartenait pas à la même équipe que lui, mais qu'il avait aperçu de temps en temps en compagnie de Loulou. Un homme maigre aux cheveux et aux sourcils blancs bien que son visage fût encore lisse.

« J'ai pas l'intention de cafarder, rassure-toi, c'est Loulou qui m'a parlé de ton projet. »

Jean contempla un instant les arabesques gracieuses des mouettes qui survolaient le navire.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la cérémonie avant qu'il soit jeté à la mer ? »

L'homme haussa les épaules.

« Ça m'intéresse pas, leurs foutues simagrées ! Loulou est mort, les poissons le boufferont, point final ! Je le connaissais depuis une douzaine d'années. C'était un rude gaillard, mais un bon gars, c'est tout ce que je peux en dire. »

Les brumes matinales s'estompaient, la ville de New York se dévoilait dans toute sa majesté, dans toute sa splendeur. Les immeubles étaient tellement serrés qu'il semblait impossible de se faufiler entre eux.

« Il y a deux façons de franchir la douane, reprit l'homme aux cheveux blancs. Par la mer, mais je ne pense pas que ce soit la bonne saison, ou par la terre, en se glissant dans le flot des voyageurs.

— Les douaniers contrôlent chaque passager… »

L'homme aux cheveux blancs s'approcha de Jean, agrippa la barre supérieure du bastingage et embrassa du regard l'immense cité.

« Dire que je m'étais moi aussi embarqué sur ce satané paquebot pour mettre le pied sur le Nouveau Monde. J'en ai jamais eu le courage. Les douaniers tirent à vue si tu te mets à courir.

— Vous voulez dire que je n'ai aucune chance ? »

L'interlocuteur de Jean plissa le front.

« Aucune chance si tu la tentes pas, en tout cas ! Faut d'abord te mêler aux passagers les moins fortunés et ensuite guetter une opportunité.

— Où puis-je les rejoindre, les passagers les moins fortunés ?

— Dans le fumoir troisième classe.

— On y accède comment ?

— Par le bas, par les salles des machines. Faut traverser une partie du bateau, puis, juste après la salle des machines, monter par les escaliers de service dans la salle à manger deuxième classe. Le fumoir est sur le pont arrière. Faut pas traîner, mon gars. On accoste dans moins d'une heure.

— Vous ne venez pas avec moi ? »

L'homme aux cheveux blancs secoua la tête d'un air résigné.

« Trop tard pour moi. J'ai pris femme il y a trois ans et j'ai… Tiens, dis bonjour à la dame ! »

Jean aperçut sur la gauche du paquebot l'immense statue de femme drapée dans une toge qui dominait la baie. Elle tenait au bout de son bras droit levé un drapeau blanc orné d'une double croix rouge et, sous son bras gauche replié, des tablettes de lois.

« Quand la France l'a offerte à l'Amérique, elle s'appelait statue de la Liberté et elle brandissait un flambeau, reprit l'homme aux cheveux blancs.

On la nomme aujourd'hui la Mère des rois. Le drapeau blanc et rouge, c'est celui du royaume de Nouvelle-Angleterre. »

Jean observa l'étrange coiffe nantie de sept rayons qui ceignait la tête de la gigantesque statue. Il l'avait entrevue sur le réseau R2I, le réseau informatique clandestin des Pères Noël du savoir, mais jamais il n'avait pensé qu'elle atteignait de telles dimensions.

« Sur les tables qu'elle tient, y avait au début marqué 4 juillet 1776, une date qui célébrait l'indépendance américaine par rapport aux Anglais. Maintenant, c'est le 29 juin 1924, date de la création des cinq royaumes. Enfin, c'est ce qu'on m'a raconté, je suis pas allé vérifier. »

L'homme aux cheveux blancs fixa avec attention la statue, les yeux plissés, puis se retourna vers Jean.

« Tu devrais foncer si tu veux avoir une toute petite chance. N'oublie pas : tu descends dans les quartiers, tu files par la coursive des chauffeurs, tu passes par la salle des machines alternatives, puis tu traverses celle de la turbine, là, tu prends l'escalier qui monte à la salle à manger de deuxième classe, ensuite, t'as plus qu'à rejoindre le pont arrière, là où se rassemblent les passagers les moins riches. Tu jureras pas trop avec eux. Bonne chance, mon gars. »

Jean serra la main de l'homme aux cheveux blancs et se dirigea vers la bouche de l'escalier métallique étroit et tournant qui s'enfonçait dans les entrailles du paquebot.

Il croisa des silhouettes dans les coursives, chauffeurs, machinistes, charbonniers, mais il feignit d'être affairé et personne ne lui demanda ce qu'il fabriquait dans le secteur. Il plongea de nouveau dans la chaleur intense qui régnait au fond du navire et offrait un contraste saisissant avec la froidure extérieure. Des chauffeurs nourrissaient à vigoureux coups de pelles les gueules grandes ouvertes et grondantes des foyers, d'autres étaient assis contre les cloisons, silencieux, les yeux dans le vague. Les traces de l'explosion étaient encore visibles sur les cloisons du compartiment trois. Comme les chaudières touchées par le souffle nécessitaient des interventions importantes, le commandant avait décidé qu'on les ferait réparer à New York. Le *Henri-VII* ne fonctionnait donc plus qu'avec vingt chaudières, ce qui avait ralenti son allure et retardé son arrivée de deux jours. Le battement de plus en plus fort indiqua à Jean qu'il approchait des salles des machines. Il s'engagea dans une coursive éclairée par les rougeoiements des foyers et les lampes alimentées par l'électricité. Il vit, par l'entrebâillement d'une porte, des silhouettes s'agiter devant d'énormes pistons rutilants se soulevant alternativement à intervalles réguliers. Il se demanda comment les machinistes réussissaient à supporter un tel vacarme. La chaleur, en revanche, était un peu moins intense. Une puissante odeur d'huile bouillante masquait les relents de charbon. Il faillit percuter un homme coiffé de la casquette de machiniste qui parcourait la coursive à grands pas.

« D'où tu sors, toi ?

— Je… j'ai affaire par là », bredouilla Jean en tendant le bras devant lui.

L'autre portait une torche électrique dont il braqua le faisceau sur le visage de Jean.

« Il me semble que t'es chauffeur, non ? »

Le vacarme des machines le contraignait à hurler.

« On m'a envoyé faire une commission de l'autre côté, répondit Jean.

— Tu sais pas que c'est interdit de changer de quartier ? C'est pas parce qu'on vous a laissés monter sur le pont avant qu'il faut te croire obligé… Bon d'là ! »

Jean s'engouffra dans l'étroit espace entre le machiniste et la cloison avec une telle vivacité que son vis-à-vis n'eut pas le temps de l'en empêcher et il s'enfuit à toutes jambes vers l'extrémité de la coursive.

« Sale morveux ! Gare à toi si tu retombes dans mes pattes… »

Le vacarme absorba la voix du machiniste. Évitant de se retourner, Jean longea la salle des turbines et parcourut une cinquantaine de mètres avant d'aviser les marches basses d'un escalier tournant, probablement l'escalier de service dont avait parlé le chauffeur aux cheveux blancs. Il le gravit quatre à quatre, arriva sur un palier où le bruit s'estompait et où les odeurs de cuisine l'informèrent qu'il s'approchait de la salle à manger deuxième classe. Des hommes en tenue et toque blanche fumaient une cigarette devant la porte entrouverte de la cuisine. Lorsqu'il passa devant le petit groupe, l'un d'eux tendit le bras vers une porte située cinq mètres plus loin.

« Si vous cherchez le pont arrière, monsieur, c'est par là. Traversez la salle à manger et, après, vous n'aurez plus qu'à filer tout droit.

— Merci, murmura Jean.

— À votre service. »

Le ton déférent du cuisinier indiquait qu'il le prenait pour un passager. Il avait pris soin de bien se laver après son quart, puis il avait défroissé ses vêtements à l'aide d'une plaque de fer légèrement chauffée et, enfin, il avait nettoyé ses chaussures avec un chiffon imbibé de graisse. Il donnait le change dans la pénombre du bateau, mais qu'en serait-il à l'extérieur, sous la lumière impitoyable du soleil ? Il s'introduisit dans la salle à manger deuxième classe, dont le luxe l'étonna et l'écrasa, emprunta l'allée centrale sans prêter attention aux quelques femmes qui jouaient aux cartes ou buvaient un thé d'un air ennuyé, longea ensuite un couloir large et recouvert d'une moquette épaisse où s'alignaient de chaque côté des portes numérotées. La lumière du jour l'aveugla lorsqu'il sortit. La fraîcheur de l'air lui piqua le visage. Au-dessus de lui se dressait le mât en haut duquel flottait le pavillon bleu et blanc de la Marine royale. Il se dirigea vers la poupe du navire. Des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants s'étaient regroupées sur le pont arrière. Bon nombre d'hommes fumaient et parlaient en hochant la tête d'un air grave tandis que les femmes surveillaient les enfants et parsemaient leurs conversations de petits éclats de rire. Des bourgeois, des gens relativement aisés qui avaient

puisé dans leurs économies pour visiter le Nouveau Monde. Ils seraient encadrés pendant tout leur séjour par les cerbères de la Nouvelle-Angleterre, puis par d'autres organisations de surveillance s'ils souhaitaient découvrir les royaumes voisins de Nouvelle-France, du Nord ou du Centre. Depuis les vagues massives d'immigration qui avaient suivi les répressions féroces en Europe, les royaumes américains avaient fermé leurs frontières, et les visiteurs n'étaient admis qu'à la condition de déclarer leur itinéraire et de signer chaque soir le registre touristique.

Le vent violent obligeait les femmes et les hommes à garder une main posée sur leurs chapeaux. Les écharpes colorées dansaient et claquaient au-dessus des têtes. La statue de la Mère des rois s'évanouissait dans la lumière rasante du soleil levant. La sirène et les cris d'excitation des enfants déchiraient régulièrement le brouhaha et le grondement sourd des machines.

Jean vit avec inquiétude se rapprocher le port. Le nuage blanc et changeant des mouettes criardes survolait l'armée de débardeurs déployée sur les quais, derrière les bâtiments de la douane et devant une flotte de véhicules aux gueules béantes. Au fur et à mesure que le navire pénétrait dans la rade, les immeubles s'étiraient démesurément, comme s'ils voulaient crever le ciel. Il n'en existait pas d'aussi vertigineux à Paris. Les premiers, bâtis à l'extrémité de la presqu'île, donnaient l'impression d'être plantés directement dans l'eau. Fasciné, Jean les contempla quelques instants en oubliant sa tension intérieure. Puis un coup de sirène grave et prolongé le ramena à la réalité. Tiré par deux remorqueurs, le géant des mers amorça les manœuvres d'accostage. Il lui fallut une heure pour amener son gigantesque flanc contre le quai. Les pieux et les pneus amortirent le choc dans une succession de grincements. Une fois qu'on eut amarré le *Henri-VII,* les passerelles furent jetées entre les différentes issues et les quais. L'une d'elles partait directement du pont arrière et rejoignait le sol avec une déclivité prononcée.

Les passagers se bousculèrent pour être les premiers à descendre. Quelques-uns, emportés par leur élan, trébuchèrent et s'affalèrent de tout leur long sur les lattes de bois. Jean avisa une famille nombreuse qui attendait sagement son tour près du bastingage. Les parents avaient une quarantaine d'années, le père arborait une épaisse moustache et portait un chapeau de feutre noir, la mère avait rassemblé ses cheveux blonds en un chignon serré et posé un châle de laine sur ses épaules. L'aînée des sept enfants, aussi blonde que sa mère, avait quinze ou seize ans, le plus jeune, aussi brun que son père, à peine deux ans. Le regard de Jean croisa celui de l'aînée. Elle lui sourit timidement avant de détourner la tête et de s'intéresser au débarquement des autres passagers. La précipitation ne servait pas à grand-chose : sur la terre ferme se formaient d'imposantes files d'attente devant les bâtiments des douanes, une vingtaine alignés sur toute la largeur du quai, reliés entre eux par de hautes grilles et surveillés par des gardes armés vêtus d'uniformes blanc et doré. Jean avisa également les navettes ultrarapides qui sillonnaient la baie pour traquer sans doute les éventuels téméraires qui auraient eu l'idée

saugrenue de finir la traversée à la nage. Il ne serait pas facile de passer au travers des mailles du filet. Il pensa à Clara pour se donner du courage. La vie n'aurait pas grand intérêt sans elle. Ils puisaient dans leur amour la volonté de changer les choses, l'envie de se battre. Il sentit sur son visage la pression caractéristique d'un regard insistant. La fille aînée de la famille voisine le fixait à nouveau. Il lut dans ses yeux noisette une grande curiosité à son égard. Elle se demandait visiblement ce qu'il faisait tout seul sur ce bateau. Il lui sourit à son tour. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre le long du bastingage. En contrebas, une dispute éclata entre deux hommes.

« Vous avez de la famille en Amérique ? » demanda la jeune fille à Jean après avoir jeté un coup d'œil à ses parents.

Penchés au-dessus de la barre supérieure du bastingage, ils ne s'intéressaient pas à elle, mais au tumulte sur le quai.

« On peut dire ça comme ça, répondit Jean. Et vous, vous êtes en visite ?

— Nous partons nous installer en Nouvelle-France. Mon père y a obtenu un poste de comptable. Je m'appelle Émilie, et vous ?

— Jean… Je sais, comme le roi de France. »

Elle émit un petit rire espiègle.

« Vous avez voyagé seul ? »

Il acquiesça d'un hochement de tête.

« Comment se fait-il que je ne vous aie encore jamais vu ?

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, ce bateau est grand ! »

Elle rit pour la deuxième fois. Son nez déjà retroussé se fronça.

« J'ai trouvé la traversée interminable.

— Vous ne reviendrez plus en France ? » demanda Jean.

Elle marqua un temps avant de répondre, le visage empreint de tristesse.

« Mon père dit que non. Mais quand j'en aurai les moyens, je reviendrai, au moins pour revoir mes amies. Et vous ?

— Je ne sais pas encore. »

Il la dévisagea soudain avec une telle intensité qu'elle recula d'un pas.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Est-ce que je peux vous faire confiance, Émilie ? »

Elle demeura quelques secondes interloquée avant de répondre d'une brève inclinaison.

« J'étais chauffeur sur ce bateau, ceux qui sont chargés d'alimenter les chaudières en charbon. » Elle voulut parler, il l'interrompit d'un geste de la main. « Je dois absolument me rendre en Nouvelle-France moi aussi. Mais je n'ai pas de laissez-passer touristique et, seul, je n'ai aucune chance de franchir les douanes.

— Vous êtes donc un… cou noir ? »

Elle avait prononcé ces mots avec un dédain dont elle ne prenait sans doute pas conscience. Il sourit, puis il se pencha vers l'avant et remonta ses cheveux pour bien dégager sa nuque.

« Regardez vous-même : mon cou n'est pas aussi noir que vous ne le

pensez. Mais j'appartiens effectivement à la classe des travailleurs.

— Vous ne vous exprimez pas comme un cou noir.

— J'ai appris à lire et à écrire. Je donnais même des cours clandestins avant de m'embarquer.

— Vous auriez pu être fusillé.

— J'ai accepté le risque. »

Elle lança un nouveau regard à ses parents ; ils ne lui prêtaient toujours pas attention, ni ses frères et sœurs d'ailleurs, toujours accaparés par l'altercation, qui dégénérait en bagarre, devant les bâtiments des douanes.

« Que puis-je faire pour vous ? »

Il mit tout le poids de sa conviction dans sa voix.

« M'aider à passer sur le sol américain. »

CHAPITRE 7

L'entrée du bâtiment n'était plus distante que d'une vingtaine de pas. Jean suivait de près la famille d'Émilie, qui tenait son petit frère par la main. L'arme au poing, les gardes postés derrière les grilles surveillaient les opérations de débarquement. Jean se dit que leur plan, conçu à la hâte, n'avait pratiquement aucune chance d'aboutir. Il reposait en grande partie sur le pari que les parents d'Émilie seraient absorbés par les formalités et ne prêteraient pas attention à leur progéniture, et sur le fait que les douaniers compteraient les enfants sans tenir compte de leur âge.

Cinq mètres avant la porte, la jeune fille se pencha et murmura quelques mots à l'oreille de son petit frère. Il éclata de rire et se glissa agilement sous la jupe longue et évasée de sa sœur. Personne ne remarqua l'escamotage, ni les parents qui avançaient en tête, ni les gardes dont la vue était en partie masquée par le coin du mur. Ils pénétrèrent à leur tour dans le bâtiment. Ainsi qu'Émilie et Jean l'avaient escompté, les parents se dirigèrent vers le bureau où trônait un homme en uniforme blanc à l'air hautain et rogue. Hormis Émilie, qui resta debout, les enfants s'assirent sur les bancs de bois. Jean se tint non loin d'eux, appuyé contre le mur. À deux ou trois reprises, Émilie dut rassurer d'une pression de la main son petit frère qui s'impatientait sous ses jupes. Jean craignit que les formalités ne s'éternisent et que le garçon ne manifeste bruyamment son envie de retrouver l'air libre. Le douanier examina avec attention les documents fournis par le père, puis releva la tête, observa les enfants et eut un rictus qui se voulait probablement un sourire. Il prononça quelques paroles en anglais où Jean crut deviner le mot *welcome*. Le père récupéra les documents et les fourra dans la poche intérieure de son manteau avant de saluer le douanier d'un geste emprunté.

« Suivez-nous, les enfants, dit-il en se dirigeant d'un pas décidé vers l'entrée du couloir qui débouchait une vingtaine de mètres plus loin sur les quais.

— Et nos bagages ? demanda la femme.

— Ils seront directement livrés à La Nouvelle-Orléans.

— Mais nous aurons besoin d'un minimum pour nous rendre là-bas…

— Nous récupérons les valises nécessaires de l'autre côté. Suivez-moi donc au lieu de vous inquiéter. »

Le petit frère cingla soudain les jambes de sa sœur pour la contraindre à

le libérer. Elle le calma d'un geste énergique et marcha à petits pas de manière à se caler sur les foulées plus courtes du garçon et montrer le moins possible les déformations de sa jupe. Elle transpirait à grosses gouttes malgré le froid qui régnait dans les bâtiments. Probablement regrettait-elle d'avoir consenti à aider un jeune cou noir inconnu, mais elle n'avait plus le choix. Si le stratagème était éventé, elle risquait de passer quelques années en prison et d'entraîner l'expulsion immédiate de sa famille du territoire de Nouvelle-Angleterre. Elle s'engagea la dernière dans le couloir, suivie de près par Jean, craignant à tout moment d'être interpellée. La mère se retourna une fois et laissa errer ses yeux délavés sur les enfants. Elle interrogea du regard Émilie, qui lui fit signe que tout allait bien. Le garçon poussa un cri et entreprit de soulever les jupes de sa sœur. Elle le maintint de force contre ses jambes. Au bout du couloir, deux autres douaniers en uniforme blanc comptaient les nouveaux arrivants. Les parents franchirent l'étape sans encombre, puis les frères et sœurs d'Émilie. Elle faillit s'évanouir lorsque le regard soupçonneux de l'un des deux hommes se posa sur elle avec insistance. Elle baissa le bras pour empêcher son petit frère de s'échapper et, feignant de remettre de l'ordre dans sa tenue, elle se pencha pour lui chuchoter quelques mots. Il se calma, elle se redressa et passa avec un large sourire entre les douaniers. L'un d'eux, visiblement sensible à son charme, lui rendit son sourire. Jean la suivit et affecta un air détaché malgré l'emballement de son cœur et le serrement de sa gorge. Il ne fallait surtout pas que les parents se retournent à cet instant. Ni que le petit frère n'échappe au contrôle de sa sœur.

Sa respiration se suspendit quand retentit le hurlement strident d'un enfant. Il fut soulagé de voir les douaniers tourner ensemble la tête vers la sortie du bâtiment voisin.

« Ne traîne donc pas, Émilie ! »

Le père s'était retourné et, tout en lustrant sa moustache, considérait sa fille aînée d'un air courroucé.

« J'arrive, dit-elle d'une voix dans laquelle Jean décela une immense frayeur.

— Où est ton frère ?

— Tout près de moi. »

Jean croisa le regard soupçonneux de la mère, qui se posait alternativement sur Émilie et lui. Il traversa d'un pas tranquille l'espace qui séparait la douane de la zone de chalandise. Émilie retroussa discrètement sa jupe et libéra enfin son petit frère qui courut à toutes jambes en direction de ses parents. Jean crut que ses piaillements allaient donner l'alerte, mais les deux gardes se concentraient sur un autre groupe qui débouchait à son tour du couloir. Il allongea la foulée jusqu'à ce qu'il arrive à hauteur de la famille d'Émilie et fila sur la droite sans marquer la moindre hésitation. Les cheveux ébouriffés, le petit dernier se tenait plaqué contre les jambes de sa mère. Jean se retourna une vingtaine de mètres plus loin et crut entrevoir du soulagement et de la fierté dans les yeux d'Émilie. Il la remercia d'un sourire chaleureux

avant de s'avancer entre les véhicules en attente de chargement et de fendre la multitude des débardeurs qui attendaient la fin des formalités douanières pour s'occuper des immenses palettes de marchandises et de bagages amenées au sol par les grues. Il contempla une dernière fois la masse imposante du *Henri-VII* et eut une pensée émue pour Loulou le chauffeur.

La largeur des rues ne cessait d'étonner Jean, lui qui, de loin, avait eu l'impression que les immeubles se touchaient les uns les autres. Les véhicules, nettement plus nombreux qu'à Paris, circulaient en un flot incessant qui ne laissait que peu de temps aux piétons pour traverser les voies. Il avait tenté de convertir ses six cents francs royaux en livres néo-anglaises, mais le bureau de change auquel il s'était présenté avait exigé un laissez-passer en bonne et due forme. Il avait battu en retraite en bredouillant qu'il ne l'avait pas sur lui et qu'il courait le chercher dans sa chambre d'hôtel.

Changer l'argent ne serait donc pas possible par la voie officielle. Cependant, comme à Paris, il existait probablement des officines clandestines qui proposaient de racheter les devises étrangères. Le taux serait prohibitif, mais il lui faudrait en passer par là s'il voulait se payer le voyage en train jusqu'à la Nouvelle-France. Il devait commencer par se renseigner sur le coût du trajet dans l'une des gares d'où partaient les trains et les autobus à destination des autres villes de Nouvelle-Angleterre et des autres royaumes. Les passants auprès desquels il s'était informé ne comprenaient pas le français ni les quelques mots d'anglais qu'il baragouinait. La ville semblait interminable avec ses avenues rectilignes qui traversaient d'est en ouest la presqu'île de Manhattan. La lumière du jour peinait à descendre jusqu'au sol, comme accrochée aux pics des immeubles dont la hauteur donnait le vertige. Son ventre se nouait dès qu'il apercevait les silhouettes blanc et or des gendarmes néo-anglais. Les patrouilles n'étaient pas aussi fréquentes ni aussi agressives qu'en France. Leur présence et leur surveillance se faisaient discrètes. L'ordre et le calme régnaient dans la ville, contrairement à Paris, à ses ruelles tortueuses, à sa population braillarde capable de s'embraser à tout moment.

Une enseigne dans une avenue attira son attention : *Librairie française de Manhattan*. Il s'y rendit, poussa la porte et s'introduisit dans un lieu sombre où régnait un silence oppressant. Un homme voûté, âgé, se tenait derrière un comptoir jonché de dossiers poussiéreux. Il replaça ses cheveux blancs et filasse sur le haut de son crâne avant de s'adresser à Jean dans un anglais encore moins compréhensible que celui des Américains.

« Parlez-vous français, monsieur ? »

Le vieil homme se redressa. La longueur de ses ongles et la profondeur de ses rides interloquèrent Jean. Sa blouse grise avait été tellement portée que la trame du tissu apparaissait par endroits. Chacun de ses mouvements soulevait une volute de poussière qui traversait en s'étirant les rares rayons de lumière.

« Bien sûr que oui, mon jeune ami, c'est la moindre des choses pour quelqu'un qui tient une librairie française ! » Sa voix éraillée fit l'effet sur Jean d'une lame ébréchée. « Que veux-tu ?

— Je cherche un train pour la Nouvelle-France, et je ne sais pas à quelle gare je dois me rendre.

— Qu'est-ce que tu vas faire en Nouvelle-France ?

— On m'y attend.

— Pour un travail ?

— Pour un mariage plutôt.

— Tu voyages seul ? »

Jean hésita à répondre ; les questions et le ton de son interlocuteur lui rappelaient les interrogatoires des cafards du royaume de France.

« Vous savez où je dois aller, monsieur ?

— À Penn Station. Penn comme Pennsylvanie. Tu devrais trouver ton bonheur.

— Et c'est où ? »

Le vieil homme tendit le bras derrière lui.

« Tu suis cette direction jusqu'à ce que tu arrives à la 32e Rue. Les villes américaines ne sont pas belles, mais elles ont un avantage : on s'y repère très facilement. » Le libraire s'interrompit, comme frappé par une soudaine évidence. « Mais, dis-moi, mon jeune ami, tu n'es pas entré dans cette boutique par hasard. C'est donc que tu sais lire.

— Qu'y a-t-il d'étonnant ? »

Le vieil homme se pencha par-dessus le comptoir et dévisagea le visiteur avec une intensité qui le mit mal à l'aise.

« Je sais reconnaître les cous noirs, mon garçon, et j'ai su que tu en étais un dès que tu as mis les pieds dans cette boutique. En apprenant à lire, tu as enfreint la loi.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? »

Le visage du libraire s'anima, s'empourpra.

« Ce que ça peut bien me faire ? C'est à cause de gens comme toi, mon jeune ami, que, chaque année, en France, on compte les morts par milliers ! Ici, en Nouvelle-Angleterre, les gens respectent l'ordre. Tu es un immigrant clandestin, n'est-ce pas ? Oui, bien sûr, un jeune homme en règle n'aurait pas ce regard ni cette attitude de bête traquée.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? Me dénoncer aux autorités ? »

Le vieil homme se recula et, avec un sourire malicieux, essuya son immense front d'un revers de main.

« Avoue que tu as eu peur, mon jeune ami. »

Jean mit un peu de temps à se détendre.

« Vous me faisiez… une blague ? »

Le libraire longea le comptoir, poussa une porte battante et basse et s'avança au milieu de la pièce d'une démarche branlante.

« Une blague ? Pas vraiment. Tu es clandestin, et le moindre regard, la

moindre hésitation peut te trahir. Les gendarmes d'ici, les *cops*, sont moins démonstratifs qu'en France, mais ils sont d'une efficacité redoutable, crois-moi sur parole.

— Vous savez vraiment reconnaître les cous noirs au premier regard ? »

— La raison en est que je suis moi-même un cou noir. »

La surprise empêcha Jean de réagir pendant une bonne quinzaine de secondes.

« Vous, mais… comment…

— … Je suis arrivé ici ? Il y a bien longtemps, dans les années 1950, avant la fermeture des frontières, à l'époque où les royaumes avaient besoin de se repeupler après les guerres de reconquête. J'avais seize ans. Eh oui, si tu as également appris à calculer, tu sais que ça m'en fait aujourd'hui soixante-quinze. Une fois installé à New York, j'ai appris à lire et à écrire. Les cours sont clandestins, tout comme en France, mais la répression est moins sévère, les peines moins lourdes. Les autorités de Nouvelle-Angleterre se sont vite rendu compte qu'elles avaient besoin de gens instruits pour administrer le royaume. J'ai pu obtenir la nationalité néo-anglaise et j'ai décidé d'ouvrir une librairie dans Manhattan.

— Il n'y a pas beaucoup de Français à New York.

— Détrompe-toi. Entre les clandestins et les réguliers, ceux qui font du commerce avec le vieux continent, la communauté française ou francophone doit bien se monter à cinquante mille personnes. Mais, si le livre est devenu mon métier, c'était avant tout une façon pour moi de continuer à m'instruire. Les affaires ne sont pas florissantes, elles ne l'ont jamais été, elles m'ont simplement permis de survivre. Je suppose que tu as de l'argent français…

— Je n'ai pas réussi à le changer.

— Il vaut mieux éviter les bureaux officiels. Mais je connais un endroit où tu pourras tranquillement faire tes petites affaires. »

Le sourire du vieil homme avait en cet instant quelque chose de déplaisant.

« Je dois d'abord savoir combien coûte le voyage jusqu'à La Nouvelle-Orléans.

— En troisième classe, tu en as pour deux cents livres, peut-être un peu plus. Avec le taux de change, ça te fera environ cent trente francs royaux. Tu as assez ? »

Jean hésita avant d'acquiescer d'un mouvement de tête.

« Je t'y emmène tout de suite, si tu veux.

— Je ne voudrais pas vous obliger à fermer boutique. »

Le vieil homme écarta les bras.

« Ne t'inquiète pas pour ça : il n'y aura personne aujourd'hui. »

Ils sortirent de la libraire. Dehors, les nuages noirs avaient éclipsé le soleil, le vent répandait une humidité pénétrante, la nuit semblait s'être réinvitée subrepticement au beau milieu du jour.

« Il va neiger », marmonna le vieil homme en refermant à clef la porte

de sa boutique.

Ils se mirent en marche sur le trottoir de l'avenue plongée dans la pénombre. Les voitures et les grands bus roulaient désormais tous phares allumés. Quelques vitrines avaient gardé leurs décorations de Noël alors qu'on atteignait la mi-février. Ils remontèrent vers le haut de Manhattan. Le vieil homme marchait d'une allure étonnamment vive. Jean avait pourtant cru qu'il tenait à peine sur ses jambes lorsqu'il était sorti du comptoir et s'était avancé vers lui dans la librairie.

Ils traversèrent un quartier peuplé principalement d'hommes et de femmes noirs.

« Harlem, précisa le vieil homme d'une voix essoufflée sans ralentir le train. C'est là que sont rassemblés la plupart des nègres de New York. Le roi Édouard IX a bien essayé de s'en débarrasser, de les déporter en Nouvelle-France, où ils sont très nombreux, mais les Néo-Français n'en ont pas voulu, ils ont suffisamment à faire avec les leurs.

— D'où viennent-ils ?

— Ceux-là sont nés ici, mais leurs ancêtres venaient d'Afrique, vendus comme esclaves aux riches propriétaires des Amériques ou des Caraïbes. »

Jean observa les hommes et les femmes qui déambulaient sur les trottoirs, emmitouflés dans des vêtements ravaudés. Leurs yeux exprimaient une grande résignation, la même qu'on observait, en un peu moins profonde, chez les cous noirs de France. Certains lui jetaient des regards mornes ou empreints d'une colère sourde. Le quartier était nettement plus délabré qu'à l'autre extrémité de Manhattan, les façades décrépites, les rues défoncées, les vitrines poussiéreuses et sombres.

« De quoi vivent-ils ? demanda-t-il au vieil homme.

— De tout et de rien, de petites combines, des différents boulots qu'on veut bien leur proposer. La plupart croupissent dans la misère. Ils n'ont pas le droit de prendre les mêmes bus ni de se tenir dans les mêmes endroits que les Blancs. Ils ne sont plus esclaves, mais leur sort ne reste guère enviable. Quelques-uns se sont révoltés : ils ont fini pendus en place publique et leurs corps sont restés des semaines accrochés à leurs cordes pour bien rappeler aux autres ce qu'il en coûte de perturber l'ordre public de Nouvelle-Angleterre. Il paraît que les répressions ont été encore plus terribles en Nouvelle-France. »

Ils s'engagèrent dans une rue transversale plus étroite et plongée dans l'obscurité. Les premiers flocons, de la grosseur d'un poing, tombèrent au moment où le vieil homme poussait une lourde porte de bois en bas d'un immeuble de briques jaunes ceint d'escaliers rouillés. Ils traversèrent un porche, une cour jonchée de tas d'immondices, entrèrent dans un deuxième bâtiment moins haut et délabré.

« On arrive, dit le vieil homme en lançant à Jean un regard de biais. Ici, il y a tout ce qu'il faut pour toi. »

Au bout d'un couloir empesté d'une âcre odeur d'urine, le libraire donna cinq coups sur une porte en apparence vermoulue, mais protégée par un

blindage. Elle s’entrouvrit à l’issue d’une série de crissements. Un homme apparut dans l’entrebâillement. Costume à rayures, chaussures bicolores lustrées, chevelure brune plaquée sur son crâne par une substance brillante, moustache fine, regard méfiant, le parfait pendant américain des truands des clans de Paris. Le vieil homme et lui échangèrent une brève conversation en anglais dont Jean ne comprit pas un mot.

« Bernie accepte de changer ton argent. Il ne te prendra que quinze pour cent. Un prix d’ami. »

Le dénommé Bernie s’effaça pour les inviter à entrer. Une envie brutale, presque suffocante, de détaler saisit Jean, qui pivota sur lui-même. Il remarqua alors les deux hommes aux mines patibulaires qui s’étaient discrètement avancés dans leur dos et lui interdisaient toute fuite.

CHAPITRE 8

Du sommet de la montagne, Élan Gris contemplait les plaines qui, par-delà le massif, s'étiraient à l'infini, ondulantes, frissonnantes. La neige qui s'était mise à tomber les occultait rapidement. Elles se recouvraient d'un manteau blanc qui se confondait à l'horizon avec le ciel.

Les flocons cinglaient le visage, le torse et les jambes d'Élan Gris. Il avait mis plus d'une journée à gagner le pied de la montagne, plus éloignée qu'il ne l'avait estimé. Il n'avait pas souffert du froid, réchauffé par sa marche, et il avait pu se désaltérer à l'eau pure et glacée d'une source. Il n'avait rien trouvé en revanche pour assouvir sa faim, de plus en plus dévorante. Il avait déterré des racines avec son coutelas, mais leur dureté et leur saveur amère l'avaient poussé à cracher les quelques fibres qu'il s'efforçait de mâcher. Malgré sa faiblesse et sa fatigue, il était parvenu à gravir les flancs abrupts de la montagne, s'accrochant aux rochers et aux buissons pour ne pas être avalé par la pente. De chaque côté de lui béaient des précipices insondables, des bouches avides qui guettaient le moindre de ses faux pas pour l'aspirer. Des branches épineuses semaient des écorchures sur sa peau encore tendre. Il était maintenant vidé de toute énergie. Un vieillard parvenu au bout de sa vie. Autrefois, les anciens qui ne s'estimaient plus assez vigoureux pour suivre le peuple se retiraient d'eux-mêmes pour mourir. L'acceptation de leur fin était une déclaration magnifique de leur amour de la vie. Les Blancs craignaient tellement la mort qu'ils cachaient leurs défunts dans des boîtes qu'ils mettaient ensuite en terre. Élan Gris allait sans doute mourir sur cette montagne. Une partie de lui l'acceptait avec une joie sincère, presque extatique, une autre se révoltait et ruait comme un animal pris au piège. Il se trouvait à la fois infiniment vieux et bien trop jeune pour rejoindre les plaines célestes. Mais son destin ne lui appartenait pas. Depuis toujours les siens avaient eu de l'existence une vision cyclique, conscients que cette terre qui les portait était rythmée par les saisons, par les rondes. Le début n'allait pas sans la fin, la vie n'allait pas sans la mort. Autrefois, le peuple suivait les migrations du grand gibier, ne prélevant des hardes que le strict nécessaire, utilisant chaque partie de l'animal, viande, peau, tendons, organes, os, laissant aux animaux de temps de croître et se multiplier. Que restait-il désormais au peuple à part la perspective d'une vie sans espoir à l'intérieur d'une réserve où rien d'autre ne poussait que les mauvaises herbes et les idées noires ? Il

avait l'impression que les extrémités de ses membres étaient enchâssées dans des blocs de glace.

Une sensation de présence derrière lui l'entraîna à se retourner. D'abord il ne vit rien, aveuglé par les flocons ; il distingua ensuite une masse sombre quelques mètres plus loin. Il tira son coutelas de la ceinture de son pagne. La masse remua, s'avança dans sa direction. Il eut besoin encore de quelques instants pour se rendre compte qu'il s'agissait d'un ours, un énorme grizzly au pelage brun et aux yeux luisants qui grattait le sol enneigé de ses griffes puissantes en poussant des grondements sourds. La peur s'associa au froid pour figer Élan Gris. L'ours semblait agressif, proche de l'attaque. On n'en voyait presque plus dans les Mauvaises Terres, où il n'y avait pas suffisamment de nourriture pour eux. Ils s'aventuraient parfois la nuit près des baraquements de la réserve et fouillaient les poubelles à la recherche d'un reste de repas. Puis ils migraient vers les forêts du Grand Nord, près des rivières où frayaient les saumons. Leur nombre avait considérablement diminué : les Blancs du royaume du Nord les exterminaient pour le plaisir, parce que leur puissance et leur rapidité en faisaient des proies excitantes et que tout chasseur digne de ce nom se devait de poser devant l'objectif du photographe, le pied sur la dépouille de l'animal abattu et le fusil négligemment calé contre la hanche.

Élan Gris resserra sa prise sur le manche de son coutelas. Si le jour était venu de mourir, autant mener l'ultime combat, comme le guerrier qu'il aurait aimé devenir. Et puis il lui fallait bouger, chasser le gel qui emprisonnait peu à peu ses veines. Il leva le bras et fit les gestes de défi qu'il avait appris au cours des cérémonies d'initiation. L'ours se dressa à son tour et se dandina sur ses pattes postérieures. Il mesurait plus de deux mètres cinquante. La peur d'Élan Gris s'évanouit tout à coup, le froid déserta son corps. L'animal et lui exécutèrent une sorte de danse pendant un temps qu'il aurait été incapable d'évaluer. Il se sentait bien sur le tapis de neige qu'il foulait de ses pieds nus, en parfaite harmonie. Il ne regardait plus l'ours comme un adversaire, mais comme un compagnon d'ivresse et de jeu. Les rochers tourbillonnaient autour de lui, soulevés par les rafales de vent. Il dansa jusqu'à ce que la tête lui tourne. Ses hurlements de joie se mêlaient aux grondements du grizzly. La faim ne le tourmentait plus. Il eut l'impression à plusieurs reprises d'être arraché du sol et projeté dans les airs. Il volait au milieu des flocons, aussi léger qu'eux, se laissant porter par les rafales. Seule la montagne, aiguille minuscule en contrebas, émergeait de l'infinie blancheur. L'ours volait à ses côtés, des traînées de neige se détachaient de son pelage brun parcouru d'ondulations. Élan Gris continua de monter. La neige s'estompa ainsi que le vent. Il pénétra dans un monde uniquement formé de points lumineux qui émettaient des sons ravissants. Comme s'il se glissait dans le cœur aimant du grand frère soleil. Sans doute était-ce cela, la mort, cette sensation de légèreté infinie, ce plaisir indicible, absolu, qui se coulait par chaque pore de la peau ? Il flotta un long moment en apesanteur. L'ours avait disparu. Il ne voyait plus

qu'une ligne étincelante qui s'étirait devant lui comme une route et dont il ne distinguait pas la fin. Elle traversait une zone obscure qui semblait abriter des créatures maléfiques. Il savait que, s'il s'éloignait de la ligne lumineuse, les créatures se jetteraient sur lui pour le dévorer et ne laisseraient rien de son corps. Il ne les distinguait pas, il ressentait leur présence, leurs mouvements dans les ténèbres. Un aigle aux ailes dorées vola au-dessus de lui comme pour lui indiquer la voie à suivre. Cette ligne, il en prit conscience tout à coup, était celle de son destin. Chaque fois qu'il s'en écarterait, des créatures jailliraient des ténèbres et tenteraient de le mettre en pièces. Elle se dirigeait vers le sud, franchissait une gigantesque chaîne montagneuse et se jetait au loin dans une immense étendue scintillante. Il survola une tache claire qui n'était pas de la neige, une étendue désertique, puis, plus loin, une cité bâtie sur des collines sur les rives d'une eau turquoise dont la splendeur l'émerveilla. Tout se brouilla tout à coup, il tomba à une vitesse vertigineuse, son hurlement se perdit dans le silence, il crut qu'il allait se rompre les os, ferma les yeux et perdit connaissance avant de reprendre contact avec la mère terre.

Il était étendu près d'un rocher. La neige atteignait une hauteur de cinquante centimètres. Elle ne l'avait pas recouvert parce qu'une masse chaude et palpitante le protégeait. Il reconnut l'odeur et le pelage du grizzly. Il reposait entre les pattes de l'énorme animal, qui respirait doucement. Il se demanda pourquoi l'ours n'était pas encore entré en hibernation. La douceur maladive de l'hiver sans doute. Les mouvements d'Élan Gris réveillèrent le grizzly, qui grogna, se releva en veillant à ne pas écraser son protégé, s'ébroua pour chasser la neige accumulée sur son échine et son flanc, et s'éloigna de sa démarche chaloupée entre les rochers. Il émit un ultime grondement avant de disparaître.

Élan Gris resta un moment immobile, engourdi par le froid, aveuglé par la blancheur, incapable de remettre de l'ordre dans ses pensées. Des nuages noirs et lourds filaient au-dessus de lui, le ventre plein des flocons qu'ils s'apprêtaient à déverser sur les plaines. Il prit conscience qu'il avait reçu la visite de son animal guide. Qu'il avait accompli la quête. Il n'était pas le guerrier rempli de certitudes et d'orgueil qu'il s'était plu à imaginer, mais un être humain en face de son destin, un brin d'herbe à la fois humble, unique et indispensable. Il éprouvait un respect infini pour les anciens et tous ceux qui avaient tracé la voie, les guerriers morts sur les champs de bataille, les hommes-médecine explorant les mondes ténébreux des entités maléfiques, les femmes ayant mis au monde les enfants… Chaque brin d'herbe, humble, unique, indispensable. Il comprit qu'il devait partir, quitter la réserve et suivre la ligne qui lui indiquait le sud, le pays de l'immensité blanche, du désert brûlant, de la cité bâtie près de l'eau turquoise. Il se releva, se frotta énergiquement pour rétablir sa circulation sanguine, puis, après avoir adressé un remerciement silencieux au grand frère ours, il commença à dévaler les pentes enneigées de la montagne.

« Que t'a montré la vision, mon fils ? »

Élan Gris s'arrêta de manger et releva la tête. Sa mère, Petite Louve, le fixait avec un mélange de fierté et d'anxiété. Elle se réjouissait de le revoir vivant après une épreuve d'où bon nombre de jeunes hommes n'étaient jamais revenus ; elle s'inquiétait de son air farouche, déterminé, comme s'il avait pris une décision qui allait désoler son cœur.

« Ma voie, père », répondit Élan Gris.

Il mangea une bouchée de haricots rouges mélangés avec un peu de viande hachée. Ours Brun le regarda sans dire un mot, les yeux brillants. La petite sœur d'Élan Gris, Loutre Vive, jouait un peu plus loin avec la vieille poupée de tissu que lui avait offerte sa tante.

Élan Gris avait effectué le trajet retour sans souffrir des privations, porté par sa vision, empli de la vigueur du grizzly, réchauffé par les rayons du soleil, poussé par le vent. Sa marche était légère, fluide, comme s'il ne pesait plus d'aucun poids sur cette terre parfois blessante. Il avait perdu toute notion du temps. Il avait été surpris, lorsqu'il avait poussé la porte du baraquement familial, d'entendre son père dire que sa quête avait duré plus de dix jours.

« Ma voie m'emmène loin d'ici, sur une autre terre. C'est là-bas qu'est ma place. »

Ours Brun fronça les sourcils ; Petite Louve étouffa un sanglot.

« Tu connais le sort réservé aux gens du peuple surpris en dehors de leur réserve ? »

Élan Gris acquiesça d'un hochement de tête.

« Emprisonnés. Ou traqués et tués par les Blancs qui aiment chasser l'être humain.

— Nous perdons notre protection hors de la réserve, approuva Ours Brun.

— Père, pour notre protection, l'homme blanc exige un prix trop exorbitant. Et si je m'éloigne de ma voie, j'en mourrai. Je dois franchir la grande montagne, puis traverser un immense désert pour atteindre la ville au bord de l'eau turquoise. Je ne sais pas encore pourquoi, mais ma place est là-bas.

— Tu partiras, mon fils, puisque ton animal guide t'a parlé. Et qu'on ne peut aller contre sa volonté. »

Petite Louve se détourna pour dissimuler ses larmes. Ours Brun se leva, la prit dans ses bras et la serra un long moment contre lui. Loutre Vive observa d'un air intrigué ses parents et son grand frère. Élan Gris acheva son repas, le cœur lourd et l'esprit en feu.

Il partit deux jours plus tard, après avoir rendu une visite à Tonnerre Grondant. Sur les trois compagnons de quête d'Élan Gris, deux étaient rentrés le premier jour et le troisième avait disparu.

« La vision ne vient qu'aux cœurs sincères, murmura l'homme-médecine

avec tristesse. Ils sont de moins en moins nombreux. Le peuple est corrompu.

— C'est parce qu'il est misérable, dit Élan Gris.

— Nous ne pouvons accuser l'homme blanc de toutes nos misères. Nous sommes des êtres humains et nous ne savons plus défricher nos chemins.

— Mon père Ours Brun dit que chaque brin d'herbe de la prairie est unique et indispensable.

— Ton père est un homme bon et sage. Il a raison : ce que chacun d'entre nous fait, Blancs et gens du peuple, influe sur l'ensemble des êtres vivants. Mais si chacun suivait son chemin véritable, alors les êtres vivants seraient en parfaite harmonie. Sois déterminé et prudent, mon fils. »

Élan Gris s'inclina respectueusement devant l'homme-médecine et posa le front sur ses mains. Il alla ensuite saluer ses parents et sa petite sœur. Son père lui offrit un poignard dont il avait lui-même sculpté le manche et sa mère, refoulant ses larmes, lui donna un sac de peau empli de galettes de maïs et de viande de bœuf séchée. Il étreignit un long moment Loutre Vive. Une voix lui souffla qu'il la reverrait un jour ; elle serait alors une belle jeune femme qui attirerait les regards des guerriers. La fillette lui sourit. Elle ne prenait pas conscience que le départ de son grand frère était définitif. Lorsqu'il relâcha son étreinte, elle retourna tranquillement jouer avec sa poupée. Il embrassa sa mère, dont les larmes mouillèrent son cou, il mit le sac en bandoulière, puis, contenant son envie de pleurer, il sortit du baraquement, suivi de son père.

Ours Brun l'accompagna jusqu'aux grilles électrifiées dressées tout autour de la réserve et soutenues par des poteaux de béton répartis tous les vingt mètres. D'une hauteur de quinze mètres, elles émettaient un grésillement menaçant et permanent. Un simple contact avec les pointes métalliques suffisait à électrocuter un homme. Les guerriers avaient creusé des tunnels qui permettaient de sortir sans dommage de la réserve et d'aller chasser sur des terres plus giboyeuses. C'est devant l'entrée d'un de ces passages souterrains qu'Élan Gris prit congé de son père.

« Quoi qu'il se passe, mon fils, je te soutiens par la pensée et je suis fier de toi.

— Je suis aussi fier de toi, père. Pourras-tu un jour me pardonner les paroles qui t'ont blessé ?

— Elles sont déjà pardonnées. Que le Grand Esprit soit avec toi. »

Ours Brun posa sa main sur l'épaule de son fils. Élan Gris n'oublierait jamais la chaleur intense qui se dégageait de la paume de son père ; il pourrait puiser à loisir dans cette chaleur, dans cette énergie, lorsqu'il serait assailli par les doutes ou cerné par le découragement.

Il peinait par endroits à s'arracher de la neige molle. Les rayons du grand frère soleil donnaient de l'éclat au bleu du ciel. Les plaines s'étendaient à l'infini devant lui, hérissées de bosquets d'arbres décharnés. Pour s'orienter, il suivait les conseils de Tonnerre Grondant : le matin, le soleil était sur sa gauche puis, après son zénith, il basculait sur sa droite. Le chemin s'ouvrait au

milieu, perpendiculaire à la ligne tracée par le lever et le coucher de l'astre flamboyant. Si le ciel se couvrait, il lui faudrait évidemment se fier à d'autres repères. Il ne savait pas déchiffrer les signes inscrits sur les panneaux posés par les Blancs. Le vent lui donnerait peut-être des indications : froid et sec, il descendait du nord, doux et humide, il provenait de l'ouest, doux et sec, il montait du sud. Il s'appliquait à manger le plus lentement possible les galettes de maïs et la viande séchée fournies par sa mère. Pour étancher sa soif, il s'abreuvait aux sources qui dégringolaient des rochers ou il glissait dans sa bouche des poignées de neige qui fondaient lentement dans sa gorge. Nulle trace de vie aux alentours, ni humaine ni animale. Les terres étaient ici trop arides pour que les Blancs y installent leurs fermes, leur bétail et leurs clôtures. De temps à autre, il grimpait sur une éminence et scrutait l'horizon : pas un panache de fumée ne montait au-dessus des ondulations blanches. Seuls des tourbillons soulevés par le vent brisaient par instants l'uniformité immaculée et figée.

Il marcha jusqu'à ce que le jour décline et que la fatigue le contraigne à se reposer. Il se mit en quête d'un endroit relativement protégé où dormir. Le vent de plus en plus violent semblait annoncer l'arrivée prochaine d'un blizzard. Il trouva ce qu'il cherchait dans le cœur d'un petit massif rocheux : un refuge formé par deux rochers plats appuyés l'un sur l'autre. Il s'y glissa et, en dépit de l'étroitesse de l'abri, parvint à étaler sur lui la couverture de laine ajoutée dans le sac par sa mère. Son estomac réclamait encore de la nourriture, mais il estima qu'il n'avait pas besoin d'énergie pour dormir, qu'il valait mieux attendre le matin pour manger. Il s'endormit assez rapidement malgré la dureté du sol. Le grizzly vint lui rendre visite pendant son sommeil, grondant désespérément, comme s'il tentait de le prévenir d'un danger.

Une pression soutenue sur son pied le réveilla. La lumière de l'aube caressait les flancs grenus des rochers.

« Sors de là ou je te colle une balle dans la jambe ! »

Il hésita, puis, comprenant qu'il n'avait pas le choix, il rampa hors de l'abri. Ébloui par la clarté, il discerna deux silhouettes devant lui, celle d'un homme et celle d'un chien.

« Qu'est-ce que tu fous là, le Peau-Rouge ? Y a pas de réserve ici. »

L'homme braquait un fusil sur lui. Grand, large d'épaules, vêtu d'un manteau de peau, il portait une toque de fourrure d'où s'échappaient des mèches de ses cheveux clairs, presque blancs. De minuscules cristaux de glace criblaient sa moustache clairsemée. Ses yeux avaient la couleur du ciel matinal, d'un bleu très pâle tirant sur l'argenté. Dressé sur ses quatre pattes, le poil hérissé, le chien grondait en sourdine.

« Je me suis perdu », bredouilla Élan Gris.

L'homme eut un sourire qui découvrit ses dents longues et bombées.

« C'est ça ! Et moi je suis le Tzaram du royaume du Nord ! »

De l'extrémité du canon de son fusil, l'homme frappa sèchement le tibia d'Élan Gris.

« Moi, je dis que t'es seulement un salopard d'Indien qui a foutu le camp de sa réserve et qui veut aller voir ailleurs si la neige est plus blanche ! C'est mon brave Kirio qui a flairé ta piste. J'ai d'abord cru que c'était du gros gibier. C'est devenu tellement rare, maintenant, le gibier… »

Le chien ponctua les paroles de son maître d'une série d'aboiements stridents.

« La paix, mon tout beau. J'ai le choix, l'Indien : soit je te ramène aux autorités, et tu finiras sans doute pendu, soit… » – des braises vives embrasèrent les yeux de l'homme – « … je te donne une petite chance : comme y a plus de gibier et que j'ai une énorme envie de chasser, je te laisse partir et je lance mon chien à tes trousses dans, disons, une petite heure… »

Sans quitter Élan Gris des yeux, l'homme s'accroupit pour caresser son chien.

« Et toi, le Peau-Rouge, qu'est-ce que tu choisis ? »

CHAPITRE 9

Depuis combien de temps Jean croupissait-il dans cette pièce sombre ? L'air était imprégné d'une forte odeur de moisi. Son mal de crâne, souvenir du coup qu'il avait reçu sur la nuque, s'était un peu apaisé. Il avait tenté de s'enfuir lorsqu'il avait pris conscience d'être tombé dans un traquenard, mais il n'avait pas réussi à tromper la vigilance des deux hommes surgis derrière lui. Il avait eu le temps d'entrevoir le visage impassible du libraire avant d'être frappé à la tête et de perdre connaissance. On lui avait volé son argent, sa veste et ses chaussures. La température descendait par moments très bas et le faisait grelotter. Ses ravisseurs ne lui avaient encore rien donné à manger ni à boire. Il se demanda s'ils avaient l'intention de le laisser mourir de froid, de soif et de faim dans cette pièce, ou s'ils avaient pour lui d'autres projets. Il supposa qu'il n'était pas la première victime du libraire et de ses complices. Si vraiment le vieil homme était un cou noir, comme il l'avait lui-même affirmé, pourquoi se comportait-il de la sorte envers ceux de sa classe ?

Il pensa à Clara pour se redonner du courage. Elle aussi vivait des heures sombres, enfermée comme lui dans une geôle et rendue docile par des drogues. Se rendait-elle compte de son état ? Était-elle révoltée, résignée ou inconsciente ? Se souvenait-elle de lui ? L'attendait-elle ? Il avait tenté de se relever, mais le plafond de la pièce était tellement bas qu'il ne pouvait pas tenir debout. Il n'avait pas encore recouvré ses forces. Il lui fallait absolument s'échapper, mais comment ? Chaque jour perdu amenuisait ses chances d'empêcher le mariage de Clara avec l'homme qui l'avait achetée à ses parents. Christa avait affirmé que la cérémonie ne serait pas célébrée avant deux mois, mais ne s'était-elle pas trompée ? Saisi d'une rage soudaine, Jean s'assit devant la porte et tenta de la briser à coups de pied ; elle ne bougea pas d'un millimètre. Il lui sembla entendre des voix de l'autre côté. Il hurla à s'en blesser la gorge, personne ne lui répondit. Désespéré, il finit par se recroqueviller sur lui-même pour tenter de récupérer et conserver un peu de chaleur.

Un crissement prolongé le tira de son assoupissement. Il reconnut immédiatement l'homme qui s'introduisit dans la pièce, Bernie, le truand au costume rayé et aux cheveux gominés. Il fumait une cigarette à filtre doré qu'il tenait avec affectation entre le pouce et l'index. Jean essaya d'entrevoir

la pièce adjacente par l'entrebâillement de la porte ; il ne distingua rien d'autre qu'un bout de tapis et une moitié de fauteuil.

« Désolé, mon gars, mais tu ne nous as pas laissé le choix.

— Vous… vous parlez français ?

— Évidemment, puisque je suis français ! »

Jean frotta de la paume de la main son crâne endolori.

« Mais l'autre fois, vous parliez anglais avec le libraire.

— Ben oui, on voulait pas que tu comprennes.

— Pourquoi…

— … on t'a dépouillé ? Pour récupérer ton fric, tiens ! Moitié moitié avec ce vieux rat de libraire.

— Je ne suis pas le premier, je suppose.

— Oh que non ! Pas mal d'immigrés clandestins ont fini dans cette pièce.

— Que sont-ils devenus ? »

Le sourire du truand accentua son air cruel.

« Ça dépend d'eux. »

Au bord de la nausée, Jean attendit qu'il poursuive. La colère continuait de frémir dans ses veines.

« Ceux qui marchent avec moi peuvent s'en sortir ; ceux qui refusent finissent dans l'Hudson River.

— Marcher avec vous ? »

Bernie jeta sa cigarette et l'écrasa d'un coup de talon.

« La vie est dure à New York, la concurrence féroce. J'ai besoin de soldats pour étendre et défendre mon territoire.

— C'est que… je n'ai pas l'intention de rester à New York. »

Jean regretta d'avoir prononcé ces paroles sitôt qu'elles se furent échappées de sa bouche. Le visage de son interlocuteur se rembrunit.

« Tu y resteras de toute façon. Reste à savoir si c'est au fond de l'eau ou sur cette bonne vieille terre.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour devenir votre soldat ? »

Le truand écarta les bras.

« À la bonne heure, tu comprends vite où est ton intérêt, toi ! Le contrat est le suivant : tu bosses pour moi pour une durée de cinq ans. Au bout des cinq ans, tu retrouves ta liberté et tu vas te faire pendre où bon te semble.

— En quoi consiste le travail ?

— Faire le ménage où c'est nécessaire. Mettre la pression sur mes concurrents. Et n'imagine surtout pas que tu vas pouvoir te tirer à la première occasion. Je te retrouverais où que tu ailles. Les petits malins qui ont trahi la confiance de Bernie ont tous fini dans l'Hudson avec des fers aux pieds. »

Jean acquiesça d'un hochement de tête. S'enfuir le plus rapidement possible était pourtant ce qu'il avait l'intention de faire. Il lui fallait apprendre à dissimuler pour rester en vie. Feindre la soumission, endormir la méfiance de son interlocuteur, exploiter les moindres opportunités pour lui fausser

compagnie.

« Qu'est-ce qui me dit que vous me rendrez ma liberté dans cinq ans ? »

Les lèvres du truand se crispèrent.

« Moi, je te le dis. Et personne ne met en doute ma parole. Personne. » Il marqua un temps de silence. « Autre chose : si tu travailles pour moi, pas question de chercher à te venger sur le libraire de la 6e Avenue. J'ai encore besoin de ce vieux grigou. On va te refiler de nouvelles fringues et un flingue. En échange, tu nous confieras un de tes cheveux.

— Un… cheveu ? Pourquoi ?

— La signature de ton pacte. La spécialité locale, c'est d'utiliser des pisteurs pour retrouver les fuyards ou les traîtres. Une fois qu'ils disposent des cheveux de quelqu'un, ils le retrouvent où qu'il soit. Ils viennent de Nouvelle-France et utilisent la magie du bayou, un mélange de vaudou et de vieilles superstitions chrétiennes. J'en fais travailler quelques-uns. C'est pour ça, mon gars, que t'as vraiment pas intérêt à jouer les filles de l'air. Ils te ramèneront ici par la peau du cou et je me ferai un plaisir de te mettre moi-même les fers aux pieds avant de te balancer dans l'Hudson ! »

La voiture roulait au ralenti dans une rue étroite en soulevant des gerbes de neige. Jean était assis sur la banquette entre deux autres membres du gang de Bernie l'Orléanais, l'un, grand et maigre surnommé Flandrin, l'autre, petit et rond baptisé Sancho. À l'avant, le conducteur répondait au nom de Rubicond en référence sans doute à la tache pourpre qui s'étalait sur sa tempe et sa joue droite. À ses côtés se tenait une femme aux cheveux courts et au visage dur que les autres appelaient la Veuve. Jean s'était étonné de découvrir une femme dans une équipe chargée de semer la terreur parmi les autres gangs. Mais il lui avait suffi de croiser son regard pour se rendre compte de sa détermination et de sa férocité. De son désespoir aussi. Elle lui faisait penser à une louve blessée. Vêtue d'un long manteau de cuir noir, elle fixait la route sans dire un mot, les mâchoires serrées, les mains croisées sur ses genoux. En échange de ses vêtements et de son pistolet automatique, il avait donné quelques-uns de ses cheveux à l'Orléanais, qui les avait aussitôt glissés dans un petit sac en papier avec un sourire satisfait. On lui avait ensuite servi à manger et à boire. Bien qu'insipide, la nourriture néo-anglaise, jambon et fromage entre deux tranches de pain vaguement sucré, avait eu le mérite de calmer sa faim. Bernie ne lui avait pas laissé le temps de se reposer : il avait appris, par ses informateurs, que le gang des Italiens de la 36e Rue s'apprêtait à recevoir une cargaison en provenance d'Amérique du Sud et il avait intégré Jean dans l'équipe chargée de perturber la transaction, ou, mieux, de récupérer la marchandise à son profit. L'échange se faisait quelque part dans le quartier du Bronx, dans des bâtiments désaffectés en attente de démolition.

Jean espérait qu'il aurait le temps de fuir avant le déclenchement des hostilités. Il n'avait pas envie de se servir d'une arme contre d'autres êtres humains ; il aurait eu l'impression de trahir l'humanité tout entière. Il estimait

qu'il y avait une grande part d'esbroufe dans l'histoire des pisteurs : Bernie avait orchestré cette mise en scène pour dissuader ses hommes de déserter. De toute façon, il n'était pas question pour lui de rester à New York.

« Faudra faire gaffe aux Ritals, grommela Sancho. Ces maudits bouffeurs de pâtes sont plus teigneux que des blaireaux !

— T'inquiète, Sancho : ils ont nettement plus peur de nous qu'on a peur d'eux », ricana Flandrin.

La neige, déblayée de chaque côté de la route, avait pris une vilaine teinte brunâtre. Le ciel était gris, l'air humide et froid. Ils croisèrent un imposant cortège de voitures luxueuses frappées de motifs dorés sur les portières et de drapeaux blancs ornés d'une double croix rouge. Deux véhicules blindés ouvraient la voie et une dizaine de camions bourrés de soldats escortaient le convoi. Les sirènes obligèrent Rubicond à rouler au ralenti sur le bas-côté.

« On dirait que notre foutu roi est en déplacement dans le coin, marmonna le chauffeur.

— Il n'habite pas New York ? demanda Jean.

— Dame non ! intervint Flandrin. La cour est à Boston. New York n'est pas assez chic pour Sa Majesté !

— Ça tombe bien ! s'exclama Rubicond. On n'aime pas trop les culs poudrés par ici !

— Les culs poudrés ?

— C'est comme ça qu'on appelle ces crétins de courtisans dans le coin. »

Ils roulèrent une bonne demi-heure avant d'arriver en vue de bâtiments délabrés auxquels on accédait par des chemins pavés criblés de nids-de-poule. Près de wagons rouillés, des silhouettes emmitouflées dans des couvertures se réchauffaient aux braseros qu'elles alimentaient avec des planches et des bouts de madriers. Jean se souvint de discussions entendues dans la cuisine de la maison familiale. Les amis de ses parents affirmaient qu'ils gagneraient un jour l'Amérique, le continent de tous les possibles. Le père de Jean leur rétorquait qu'ils se berçaient d'illusions et qu'ils feraient mieux d'œuvrer au changement dans leur propre pays. Le spectacle des rues de New York lui donnait raison : la misère n'était pas une spécificité française ou européenne, elle se répandait comme une lèpre de chaque côté de l'Atlantique. Les monarchies européennes avaient reconquis l'Amérique dans les années 1920 pour, selon l'histoire officielle, rétablir l'ordre et la prospérité sur ces terres pleines de promesses ; elles avaient importé l'injustice et la pauvreté qui gangrenaient les vieux royaumes européens.

« C'est là, dit la Veuve en désignant un bâtiment au toit de tôle un peu plus haut que les autres.

— C'est parti ! » gloussa Sancho.

Ils s'approchèrent au ralenti et se garèrent à une cinquantaine de mètres du portail principal légèrement entrouvert. Les voyant sortir de la voiture,

comprenant que deux gangs étaient sur le point de s'affronter, une dizaine de sans-abri déguerpirent sans demander leur reste. Sancho et Flandrin s'équipèrent de pistolets mitrailleurs, la Veuve et Rubicond s'armèrent de leurs pistolets. Ils se dirigèrent à pas de loup vers l'entrée du bâtiment après avoir fait signe à Jean de les suivre. Les Italiens n'avaient pas disposé de sentinelles à l'extérieur pour éviter d'attirer l'attention des *cops* et des autres gangs. Il ne leur fut pas difficile de pénétrer à l'intérieur de la construction. Jean guetta la moindre opportunité pour leur fausser compagnie, mais il y avait toujours un regard posé sur lui, celui de la Veuve, en particulier, qui le surveillait sans cesse du coin de l'œil, comme si elle avait deviné ses intentions. Des congères parsemaient la première salle, immense et déserte. Des flocons dansaient dans les colonnes de lumière tombant des béances de la toiture. Ils se dirigèrent vers le fond du bâtiment en se tenant le plus possible dans les zones d'ombre. Des éclats de voix étouffés égratignaient le silence glacial. D'un geste, Flandrin montra aux autres une porte métallique. À la crispation soudaine de ses compagnons, Jean comprit que la partie allait se jouer en très peu de temps. Les assaillants bénéficieraient de l'effet de surprise pendant deux ou trois secondes, tout dépendrait ensuite de la réaction des Italiens, dont on ignorait le nombre et la disposition. Ils se placèrent de chaque côté de la porte, Sancho et Rubicond à gauche, Flandrin, la Veuve et Jean à droite. On entendait distinctement les voix qui s'exprimaient dans un italien chantant ponctué d'exclamations et de rires. Flandrin leva le bras. Jean frissonna et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. S'il filait maintenant, les autres n'auraient aucune difficulté à l'abattre : la salle n'offrait pas le moindre abri. Il lui fallait passer de l'autre côté et, ensuite, exploiter la confusion engendrée par la fusillade pour battre en retraite. Il n'aurait lui non plus pas beaucoup de temps. Il ressentit une telle tension que, malgré le froid, sa peau se couvrit de sueur.

Sancho tourna avec lenteur la grosse poignée métallique, dont le grincement pourtant léger résonna dans le silence comme un fracas d'orage. Flandrin baissa le bras. Rubicond ouvrit la porte d'un puissant coup d'épaule et se rua dans la deuxième salle en pressant la détente de son pistolet mitrailleur. Les autres s'engouffrèrent à leur tour dans l'ouverture. Jean voulut rebrousser chemin, mais un regard appuyé de la Veuve l'en dissuada. Assourdi par le fracas des armes, il aperçut, entre les volutes de poudre, deux camions face à face, un entassement de sacs entre les deux, des hommes qui, surpris par l'attaque, se jetaient sous les véhicules ou derrière d'autres abris. Flandrin et ses compagnons se déployèrent sur toute la largeur de la salle en continuant de tirer, empêchant leurs adversaires de riposter.

« Qu'est-ce que tu attends pour les canarder ? » hurla la Veuve.

L'index de Jean se crispa sur la détente de son pistolet. Des balles sifflèrent autour de lui. Les Italiens s'étaient réorganisés avant que les assaillants n'aient eu le temps d'atteindre les camions. La Veuve continua d'avancer en louvoyant. Elle parut soudain frappée par une invisible faux.

Tituba sur une dizaine de mètres avant de s'effondrer sur le sol. Lâcha son pistolet au moment du choc. Flandrin, Sancho et Rubicond couraient maintenant à toutes jambes en direction du premier des deux camions, l'abri le plus proche. Un projectile percuta le sol tout près de Jean dans un miaulement. Il lança un regard derrière lui, vit qu'il se trouvait à environ vingt mètres de la porte d'entrée, prit aussitôt sa décision. La distance pourtant courte qui le séparait du premier bâtiment lui parut interminable. Des balles sifflèrent autour de lui, parfois si proches qu'il percevait la chaleur abandonnée par leur sillage. Des hurlements dominaient le staccato des armes. Une forte odeur de poudre imprégnait l'air glacé. Il ne prit pas le temps de se retourner avant de franchir la porte restée entrouverte. Un tintement retentit à quelques centimètres de sa tête. Une balle s'écrasant sur le montant métallique. Il passa dans l'autre salle et fila vers la sortie du bâtiment. En se neutralisant pour l'instant, les deux gangs lui offraient du temps et favorisaient sa fuite. Le fracas de la bataille s'éloigna, bientôt couvert par les claquements de ses semelles sur le sol de béton.

La luminosité, dehors, l'éblouit. Les rafales de vent transpercèrent ses vêtements. La neige tombait de nouveau à gros flocons et recouvrait toutes les formes de son voile de virginité. Il ne distingua aucune silhouette autour des braseros qui continuaient de fumer. Les sans-abri resteraient planqués tant que le calme ne serait pas retombé sur les lieux. Il remisa son pistolet dans la poche intérieure de sa veste, traversa la cour et s'engagea dans la rue pavée bordée de façades ondulées. Il lui fallait maintenant gagner d'urgence Penn Station et sauter dans le premier train à destination du royaume de Nouvelle-France.

CHAPITRE 10

L'immense bâtiment se dressait à l'intersection de la 32e Rue et de la 7e Avenue. Les gares parisiennes, qui avaient semblé immenses à Jean, lui parurent soudain minuscules à côté de Penn Station. Il se dirigea vers l'entrée principale. Il avait marché près de deux heures, demandant à plusieurs reprises son chemin aux passants, se retournant sans cesse pour savoir s'il n'était pas suivi. Il ne comprenait qu'un mot sur quatre ou cinq de ce qu'ils lui répondaient, mais, en prenant la direction indiquée par leur bras ou leur mouvement de tête, il avait réussi à retrouver Manhattan puis à rejoindre la gare d'où, selon le libraire, partaient les trains à destination du royaume de Nouvelle-France.

La neige qui n'avait cessé de tomber n'empêchait pas une foule nombreuse de se presser devant l'entrée monumentale de Penn Station. Des files de véhicules stationnaient, moteurs ronronnant, dans l'avenue qui longeait la façade bordée de colonnes roses. Son cœur se mit à battre plus fort lorsqu'il passa devant un groupe de *cops* aux tenues blanc et doré. Il avait l'impression que tout le monde remarquait la déformation de sa veste à l'endroit où il avait glissé le pistolet. Il lui semblait également que ses vêtements empestaient la poudre. Ils ne s'intéressèrent pas à lui, absorbés par leur conversation ponctuée de rires tonitruants. Il entra parmi les voyageurs dans un hall monumental dont les colonnes sculptées et la voûte ouvragée évoquaient une cathédrale. Il n'avait pas d'argent sur lui, pas la moindre pièce de monnaie. Il espéra qu'il pourrait accéder aux quais sans titre de transport. Une fois dans le train, il se débrouillerait pour esquiver les contrôleurs. Il consulta le grand panneau des trains au départ. La pendule indiquait 3 heures PM. Le *Crescent,* le prochain convoi à destination de La Nouvelle-Orléans, partait à 18 heures 45. Son arrivée dans la capitale de la Nouvelle-France était prévue trente-sept heures plus tard. Presque deux jours entiers à jouer à cache-cache avec les contrôleurs, à déployer une vigilance de tous les instants. Deux jours, dans les circonstances, équivalaient à une éternité. Il avait fait la plus grande partie du chemin vers Clara, mais il ne pouvait se défaire de l'impression que l'espoir de la revoir s'amenuisait au fur et à mesure qu'il se rapprochait d'elle.

Il s'installa dans un coin discret de l'une des salles d'attente où personne ne vint le déranger jusqu'à 6 heures 15 PM. Quand une voix annonça, en

anglais puis en français, le départ imminent du *Crescent*, il se rendit par une galerie souterraine au quai numéro 23, encombré de familles et de malles. La nuit était tombée. La neige accumulée sur la verrière occultait les premières étoiles. Les appliques dispensaient un éclairage diffus. Jean capta des bribes de conversation en français. Il s'éloigna des hommes en uniforme bleu et rouge qui renseignaient les voyageurs. Certains d'entre eux portaient des casquettes, les contrôleurs sans doute.

Le train arriva en gare cinq minutes plus tard, précédé d'un long sifflement. Comme en France, la compagnie, l'Amtrak, utilisait des trains à vapeur. Hormis celui du Centre, qui regorgeait de gisements et les réservait à son usage exclusif, les autres royaumes rencontraient de grandes difficultés à s'approvisionner en pétrole – Jean l'avait lu dans le livre de géographie que lui avait offert Clara. Le charbon était donc la principale source d'énergie de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-France, du royaume du Nord et, du moins le supposait-on, de l'Arcanecout.

Le train s'immobilisa le long du quai dans un tintamarre de grincements et de halètements. Jean n'avait jamais vu de locomotives de cette dimension. Il supposa qu'il fallait une armée de chauffeurs pour en alimenter la chaudière. Il aperçut d'ailleurs, sur la plate-forme du premier wagon débordant de charbon, cinq ou six hommes dont les visages, les casquettes, les gants et les bleus de travail n'avaient pas encore commencé à noircir.

Personne ne lui réclama quoi que ce soit lorsqu'il gravit le marchepied d'un wagon de troisième classe. L'activité incessante des porteurs montant les malles et les valises dans les compartiments rendait de toute façon les contrôles difficiles, voire impossibles. Le quai bruissait désormais de mille cris, de mille sanglots, de mille rumeurs. Jean s'assit sur une banquette de bois près de la fenêtre et observa une famille qui se séparait. L'homme embrassait une femme éplorée qui était sans doute son épouse, puis étreignait deux enfants en bas âge. Son émotion se traduisait par la pâleur de son teint et le léger tremblement de ses lèvres mal dissimulées par une moustache blonde et clairsemée.

Le compartiment se remplit rapidement. Jean se retrouva au côté d'un homme d'une quarantaine d'années dont les vêtements ravaudés empestaient le tabac, la sueur et la crasse. Le coup d'œil insistant qu'il lui jeta lui fit craindre le pire, mais l'homme se contenta d'un sourire qui dévoila une dentition noire et incomplète. Il glissa sous ses fesses une couverture repliée aussi crasseuse que son pantalon et sa veste. Jean prit conscience qu'un voyage de quarante heures n'était sans doute guère confortable sur une banquette aussi dure. En face de lui s'assirent un homme et une femme d'une soixantaine d'années, elle rouge, essoufflée, ébouriffée comme si elle avait fourni un effort considérable pour grimper dans le train, lui, sec et sombre, crâne dégarni, joues ombrées d'une barbe de plusieurs jours. De pauvres gens, comme son voisin. Leurs tenues étaient usées et une tristesse insondable imprégnait chacun de leurs regards, chacun de leurs gestes. Ils échangèrent

quelques mots entre eux. Même s'ils parlaient à voix basse, Jean se rendit compte qu'ils s'exprimaient en français.

« … on sera tranquille quand on sera en Nouvelle-France…

— Mais on a un billet seulement pour Washington…

— T'inquiète, on se débrouillera pour aller jusqu'au terminus… »

Ils avaient une façon d'accentuer les *a* et de rouler les *r* que Jean n'avait encore jamais entendue. Ils lançaient entre chaque phrase des regards soupçonneux autour d'eux, comme s'ils craignaient d'être surpris.

Le train s'ébranla après un coup de sifflet strident, sortit au ralenti de la gare de Penn Station et prit de la vitesse dans la nuit hantée par les flocons. Jean commença à avoir froid aux pieds et comprit qu'il n'y avait pas de chauffage dans les compartiments de troisième classe.

Le train roula sans arrêt jusqu'à l'aube. Lorsque le soleil se leva dans un ciel d'un bleu pâle, il traversait une campagne vallonnée blanchie par les chutes de neige.

« On va pas tarder à arriver à Philadelphie, murmura l'homme assis en face de Jean. Donne-moi donc du pain, j'ai faim. »

Les yeux encore bouffis de sommeil, la femme grommela et tira du panier déposé à ses pieds un tissu blanc replié qui contenait une boule de pain. Elle en rompit un morceau qu'elle tendit à son voisin. L'homme s'en empara et commença à manger avec une invraisemblable gloutonnerie. La faim se rappela au bon souvenir de Jean. Le sandwich qu'il avait avalé avant de partir pour le Bronx était oublié depuis longtemps. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, anxieux, aux aguets. Les contrôleurs ne s'étaient pas encore manifestés, sans doute parce qu'il n'y avait pas d'arrêt entre New York et Philadelphie et que, comme ils avaient le temps, ils profitaient de la nuit pour dormir. Mais l'inquiétude avait empêché Jean de sombrer dans un sommeil réparateur. Il avait l'impression, devant l'homme qui dévorait son bout de pain en faisant les mêmes bruits qu'un porc bâfrant le groin dans son auge, d'émerger d'un cauchemar. Il se secoua : il lui fallait reprendre pied dans la réalité. Les contrôleurs n'allaient pas tarder à se manifester et il aurait besoin de toute sa lucidité, de toute sa vivacité, pour les esquiver. La femme s'était déjà rendormie, la tête posée sur le haut de la banquette et bercée par le mouvement régulier du train. Le soleil levant scintillait sur le paysage immaculé. Le voisin de Jean bâilla et s'étira en répandant une odeur pestilentielle. Il attendit un petit moment avant de frotter ses joues hérissées de barbe, de reboutonner soigneusement sa veste épaisse et de nouer son écharpe de laine autour de son cou. Puis il récupéra la couverture posée sous ses fesses et se tourna vers Jean avec l'un de ces amples sourires qui transformaient son visage en masque hideux. Dans ses yeux délavés brillaient des lueurs vives, inquisitrices. Il baragouina quelques phrases en anglais d'où émergèrent les mots *no ticket* et *upstairs*, et pointa l'index vers le haut du wagon.

« Il dit qu'il n'a pas de billet et qu'il va grimper sur le toit du wagon avant que ces foutus contrôleurs débarquent, intervint l'homme qui finissait de manger son bout de pain.

— Vous savez… vous savez que je parle français ? bredouilla Jean.

— Dame, pas difficile ! J'ai bien vu que tu nous écoutais quand on causait, ma femme et moi. Et j'vois bien que tu comprends rien à ce qu'il te dit.

— Pourquoi me raconte-il ça à moi ? »

L'homme enfourna le reste de son pain dans sa bouche et répondit, tout en crachant autant de miettes de pain que de mots :

« Pas difficile non plus ! Il a repéré tout de suite que tu étais comme lui, un clandestin, un *hobbo,* un voyageur sans billet. Il te propose de grimper avec lui sur le toit du wagon. Là-haut personne ne viendra vous chercher. Cette façon de voyager est courante en Amérique. Faut juste pas se faire remarquer dans les gares. » L'homme ajouta, avec un petit rire : « Et te couvrir chaudement si tu veux pas être transformé en bloc de glace avant d'arriver en Nouvelle-France. »

Le vagabond hocha la tête, se leva et se dirigea vers la sortie du wagon.

« Tu devrais le suivre, mon gars, ou ton voyage risque de se terminer plus rapidement que prévu, reprit l'homme, qui continuait de mastiquer bruyamment son bout de pain. Y a pas plus féroces que les contrôleurs de l'Amtrak ! Enfin, à part peut-être les pisteurs du bayou.

— Vous venez de quelle région ? demanda Jean en se levant à son tour.

— De là-haut, du Grand Nord, du Canada.

— Vous allez en Nouvelle-France ?

— Dame, oui. Paraît qu'il y fait plus chaud !

— Merci pour votre aide.

— Pas de quoi. On se reverra peut-être à La Nouvelle-Orléans. Ou en enfer ! »

Jean se lança sur les traces du vagabond qui avait déjà parcouru une bonne partie du couloir. Il arriva à sa hauteur juste avant d'atteindre le passage à soufflets entre les deux wagons. Tout en s'appuyant à la cloison métallique pour conserver son équilibre sur les plaques mouvantes et trépidantes, le vagabond désigna la trappe d'environ cinquante centimètres de côté et fermée par un volant dont les linéaments se devinaient sur le toit légèrement convexe. Par gestes, il expliqua qu'ils devaient être deux pour ouvrir la trappe. Il s'accroupit, indiqua à Jean de se jucher à califourchon sur ses épaules, se redressa soudain, aux abois, se rendit près de la porte vitrée et lança un coup d'œil sur le couloir du wagon.

« Ticket-collectors ! » marmonna-t-il.

Il se dirigea vers la porte des toilettes, l'ouvrit et fit signe à Jean de le suivre. Ils s'enfermèrent dans le minuscule espace où régnait une âpre odeur d'urine à laquelle s'associa la puanteur du vagabond.

Au bout de quelques minutes d'attente, la poignée de laiton pivota sur

elle-même.

« Bloody hell, murmura le vagabond. *Someone needs toilets. »*

Comme ils ne sortaient pas, on tambourina à la porte et une voix de femme retentit, agressive.

Le vagabond grimaça, tira le verrou et sortit, suivi de Jean. La femme, d'une soixantaine d'années, les regarda passer avec une moue de réprobation, voire d'horreur. Ils feignirent de regagner le wagon et attendirent qu'elle se fût à son tour enfermée dans les toilettes pour reprendre là où ils en étaient restés. Jean grimpa sur les épaules du hobbo qui lui agrippa les pieds pour l'aider à garder l'équilibre, empoigna le volant et commença à le tourner. Il n'offrit pas de résistance. La trappe s'ouvrit centimètre après centimètres. L'air glacé gifla le visage de Jean, ébloui par la luminosité du ciel. Des éclats de givre et de glace lui piquetèrent le front et les joues.

« Go now ! And then, help me to go upstairs ! »

Jean se cramponna aux bords de l'ouverture pour se hisser sur le toit du wagon. Une bourrasque lui projeta de la poudre glacée dans les yeux. Luttant contre le vent, il s'allongea au bord de la trappe, cala les jambes sous un arceau de fer, plongea le torse dans l'ouverture et tendit les bras pour agripper en contrebas les poignets du vagabond. La femme sortit des toilettes, les toisa un petit moment avant de s'éloigner en abandonnant dans son sillage son parfum et son mépris. Jean tenta de se redresser, mais le vagabond était lourd et leurs mains glissantes.

« Don't move ! »

Le vagabond s'accrocha aux vêtements de son porteur et, se servant de ses bras comme de prises, il grimpa jusqu'à ce qu'il puisse saisir à son tour les bords de l'ouverture et s'y glisser après que Jean eut libéré le passage.

Une fois sur le toit, le vagabond referma la trappe et déploya la couverture qu'il avait glissée dans l'échancrure de sa veste. Le vent soulevait d'incessants tourbillons du toit couvert d'une neige dure.

« *Very cold, huh…* »

Le vagabond sourit, tapa à plusieurs reprises sur l'épaule de Jean, dont le froid transperçait les vêtements, puis il s'emmitoufla dans sa couverture.

Ils n'étaient pas seuls sur le toit du wagon. Une dizaine de silhouettes s'y tenaient assises, la plupart recouvertes de grosses couvertures et coiffées de bonnets, trognes sculptées par les privations, nez rougis par l'air glacial, sourcils et cils perlés de givre. Des écharpes de buée s'échappaient de leurs bouches et de leurs narines.

Lorsque le train entra en garde de Philadelphie, les voyageurs clandestins s'allongèrent sur le toit. Engourdi par le froid, Jean mit du temps à réagir. Ses os s'étaient transformés en glace. Le vagabond le saisit par le poignet et le contraignit à se coucher près de lui. Il faillit renoncer, sauter du haut du train et se rendre aux autorités de Nouvelle-Angleterre. Au moins il mangerait à sa faim et dormirait sous une couverture. Il ne se pensait pas

capable d'endurer des conditions aussi dures. Il s'était tenu le plus possible derrière le vagabond afin de se protéger du vent, mais le froid s'était déployé dans son corps jusqu'aux extrémités de ses membres. Le soleil radieux qui avait éclaboussé le ciel de ses ors n'était pas parvenu à le réchauffer. Il s'était assoupi un petit moment et s'était réveillé transi, incapable de remuer les doigts des mains et des pieds. Les autres restaient parfaitement immobiles, comme s'ils ne voulaient pas offrir au froid l'opportunité de se faufiler sous leurs vêtements. Même pour manger les bouts de pain rassis ou des tranches de viande séchée de bœuf, leurs mouvements étaient précautionneux, très lents. Le vagabond avait eu besoin de lui pour accéder au toit du wagon, mais ne lui avait pas proposé de partager sa maigre pitance. C'était le règne du chacun pour soi, comme en Europe où les intérêts individuels prenaient le pas sur l'intérêt collectif. La misère ne soude pas les gens entre eux, elle les divise pour mieux instaurer son règne.

Les sifflements du vent s'étaient interrompus, supplantés par les éclats de voix, les rumeurs et les bourdonnements de la gare de Philadelphie, nettement moins grande que Penn Station. Jean s'assoupit de nouveau, terrassé par la fatigue, la tempe collée sur la tôle glacée du toit. Clara lui apparut en rêve, les joues couvertes de larmes. Elle ouvrait la bouche comme pour pousser un cri, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Jamais il n'avait entrevu un tel désespoir dans ses yeux limpides. Elle tendait les mains vers lui, mais il ne pouvait pas les saisir, séparé d'elle par un infranchissable abîme. Il décelait des reproches dans le regard de la jeune femme qu'il aimait et sombrait dans une tristesse infinie.

Un son strident retentit, une obscurité soudaine escamota le visage de Clara. Des griffes en jaillirent pour lui agripper l'épaule.

« Don't move ! »

Il reprit conscience. Le vagabond lui secouait l'épaule. Des glapissements et des claquements de bottes retentissaient en contrebas.

« Cops ! Don't move ! »

CHAPITRE 11

Je peux enfin écrire sur le cahier que m'a procuré Elmana, la jeune Noire délurée dévolue à mon service. Sans elle, je crois que je serais devenue définitivement folle. Pas seulement à cause des drogues qu'on me faisait boire, mais parce que l'enfermement dans cette pièce humide et sombre sapait peu à peu ma raison ; il me rappelle les jours interminables passés dans la cave nauséabonde de la maison de Barnabé. Depuis qu'on m'a enlevée à Paris, je ne me souviens pas avoir revu la lumière du jour. Écrire me permettra de remettre de l'ordre dans mes pensées, de me raccrocher à la vie. Et à l'espoir un peu fou de revoir Jean.

Bavarde, Elmana m'a confié que son maître Alfred Maxandeau avait le projet de m'épouser le plus rapidement possible, le temps d'organiser une grande cérémonie avec tout ce que La Nouvelle-Orléans compte de courtisans et de personnalités. Elle m'a même précisé en riant qu'il prévoyait d'inviter le roi en personne : c'est que, m'dame, c'est un homme important, monsieur Maxandeau, le plus riche du royaume de Nouvelle-France, peut-être même de toutes les Amériques ! Elle a ajouté qu'il était bien vieux et pas beau, mais que je ne pourrais pas trouver de meilleur parti. Je lui ai répondu que je n'en voulais pas, de son parti, que j'aimais déjà un homme et que je me fichais pas mal de ses richesses. Elle m'a regardée comme si j'étais vraiment folle. Elle a paru regretter d'avoir désobéi à ses maîtres en cessant de verser des poudres dans mes repas : vous aviez très mauvaise mine, m'dame, j'avais peur que les herbes du docteur Tibaudaux finissent par vous tuer. Son initiative aurait pu lui valoir de graves ennuis. Elle m'avait en tout cas tirée de la torpeur dans laquelle je croupissais depuis des jours et permis de recouvrer en grande partie ma lucidité. Elmana m'a suppliée de ne rien montrer de mon amélioration. Alfred Maxandeau avait prévu de me rendre à la vie normale après m'avoir épousée, quand il serait trop tard pour revenir en arrière. S'il apprenait ce que la servante avait fait pour moi, sûr qu'il la battrait jusqu'au sang, puis qu'il la jetterait aux cochons ou aux crocodiles. Je lui ai promis de continuer de jouer les inconscientes, mais, en mon for intérieur, je me suis fait le serment de ne jamais épouser Alfred Maxandeau. Plutôt la mort que de me laisser toucher par cet homme.

J'espère toujours que Jean viendra me délivrer comme il est apparu dans la maison de Barnabé. Mais les difficultés sont tellement grandes pour lui que

je m'interdis de me bercer d'illusions. Même s'il connaissait l'endroit où l'on me tient enfermée, ce qui est très improbable, comment pourrait-il se rendre en Amérique, lui qui devrait franchir l'océan puis les douanes de Nouvelle-Angleterre sans argent ni passeport ? L'espoir est bien mince et, souvent, lorsque Elmana sort de ma chambre, je m'autorise enfin à verser mes larmes. Je me demande pourquoi mes parents m'ont vendue à Maxandeau. Ils m'avaient pourtant reniée. Comment m'ont-ils retrouvée ? Je suppose qu'il y allait de l'intérêt de mon père : le chevalier Barrot n'agit que pour consolider sa fortune ou élever son rang. Mais le fait qu'il m'ait promise à un homme tout en sachant que je partageais la vie d'un cou noir montre toute l'étendue de sa cupidité. Il sait sans doute que je ne suis plus l'une de ces jeunes filles pures qui se gardent pour le mari qu'on leur destine. Il a certainement menti sur mon état et je me demande comment réagirait mon futur époux s'il s'en rendait compte : estimerait-il qu'il y a tricherie sur la marchandise et me renverrait-il aussitôt en France ? Ou bien s'en ficherait-il comme de sa première chemise ? Je ne le saurai jamais. Ma résolution est prise : je tenterai tout ce qui est en mon possible pour m'évader et, si je n'y parviens pas, je choisirai une solution radicale, définitive.

La pièce dans laquelle je suis cloîtrée est entièrement tapissée d'un bois précieux qui diffuse un agréable parfum. Il y règne la plupart du temps une chaleur moite qui, malgré les trois ventilateurs du plafond, me fait transpirer en permanence. Les fenêtres sont occultées par des persiennes dont les lattes serrées m'interdisent toute vue de l'extérieur. Elmana m'a expliqué qu'il s'agit d'une superstition du royaume de Nouvelle-France : aucun regard d'homme ne doit se poser sur la future mariée trois mois avant la cérémonie, ou bien l'union serait frappée d'un mauvais sort qui la rendrait stérile ou malheureuse. Toutes les femmes sont renfermées trois mois avant le mariage, comme vous, m'dame, enfin, chez les Blancs, ce n'est pas pareil chez les Noirs et les Indiens.

J'essaie de reconnaître les bruits qui échouent dans le silence de ma chambre. La rumeur de la vie. Éclats de voix, vrombissements de moteurs, hennissements de chevaux, aboiements de chiens, sonneries de cors de chasse, sifflements de trains, rugissements d'avions qui se posent ou décollent tout près. J'ai demandé à Elmana si le réseau R2I desservait la Nouvelle-France. Elle m'a répondu que, si je voulais parler de ces écrans magiques avec lesquels on pouvait communiquer dans le monde entier, seuls les Blancs riches avaient l'autorisation de sen servir, pas les Blancs pauvres, ni les Noirs, ni les Indiens. J'ai compris que la Nouvelle-France avait reproduit, peut-être en pire, les déséquilibres du vieux royaume de France.

Elmana m'a appris que les Noirs et les Indiens avaient un statut à part. Nous, les Noirs, on vient juste après les Blancs pauvres et juste avant les Indiens. Autrefois il y avait eu de l'esclavage, puis, après la guerre de Sécession et l'abolition, on avait rendu leur liberté aux Noirs. Quelle liberté,

m'dame ? La liberté de crever de faim, oui ! Les Indiens, au moins, on les nourrit dans leurs réserves. Nous, on travaille dur, on se tue à la tâche, on gagne à peine de quoi payer la nourriture et le logement. La guerre de Reconquête et l'arrivée du neveu du roi de France sur le trône de Nouvelle-France n'ont rien changé à l'affaire : on continue de trimer dur, on est traité comme des moins que rien, on nous pend haut et court si on ose rouspéter… Le seul avantage qu'on ait sur les Indiens, c'est qu'on peut aller et venir à notre guise dans tout le royaume. Eux, ils sont exécutés sitôt qu'ils mettent le pied en dehors de leurs réserves.

Elmana m'a semblé tendue, inquiète, lorsqu'elle m'a apporté le repas du jour : elle jetait d'incessants coups d'œil derrière elle. Je crois bien qu'ils soupçonnent quelque chose, a-t-elle soufflé en déposant le plateau sur la table basse. Par « ils », il fallait entendre les majordomes du domaine, les chefs des domestiques, des Blancs venus de France, d'anciens serviteurs de grandes familles intransigeants sur l'étiquette. Le cuisinier avait exigé d'Elmana qu'elle verse devant lui la poudre du docteur Tibaudaux dans l'assiette de la future mariée. C'est pourtant qu'un nègre comme moi, mais il a reçu des ordres. Vous feriez mieux de pas toucher à votre assiette, m'dame, si vous ne voulez pas revenir dans l'état d'avant. Mais, comme il faut que vous repreniez des formes, j'essaierai de voler quelque chose pour vous dans les cuisines.

J'ai perdu toute notion du temps. Je ne sais pas quand aura lieu la cérémonie. Monsieur Maxandeau, m'a dit Elmana, a reçu toutes les réponses qu'il attendait. Vu la quantité de nourriture livrée ces jours-ci, vu les travaux entrepris dans le parc de la propriété, vu le nombre de gens qui viennent lui rendre visite, je crois bien que votre mariage approche à grands pas, m'dame. J'ai dissimulé de mon mieux la panique qui s'emparait de moi. Bah, a ajouté Elmana, c'est juste un mauvais moment à passer… Les hommes, une fois qu'ils ont fait leur petite affaire, s'endorment comme des bébés. Surtout les vieux comme votre futur ! Vous aurez juste à fermer les yeux et à penser à autre chose en attendant que ça passe. Son rire éclatant a empli toute la pièce et dominé un instant le ronronnement des pales des ventilateurs. Je me suis rendu compte, à ma grande confusion, que je ne savais pas grand-chose de cette femme qui avait été ma seule alliée, ma seule confidente, durant ma claustration. Je l'ai interrogée sur sa vie. Elle m'a semblé au début gênée de répondre, comme si elle trouvait inconvenant de parler d'elle. Puis elle s'est livrée, et ses mots sont devenus un torrent sonore qui jaillissait hors de sa bouche et éclaboussait toute la pièce. Âgée de seulement dix-sept ans, elle était mariée depuis trois ans à un homme qui buvait et la battait comme plâtre lorsqu'il rentrait à la maison. Elle n'avait pas eu d'enfant de lui, Dieu merci, quel genre d'enfants engendrerait un tel père ? Elle habitait une petite maison dans un quartier de La Nouvelle-Orléans qu'on appelait Cases-Nègres. Elle a marqué une petite hésitation avant de poursuivre… elle avait dû… enfin…

faire des choses avec monsieur Maxandeau, comme toutes les jeunes servantes de la maison. Elle a marmonné une suite de mots dans lesquels j'ai deviné l'expression : vieux bouc. C'est pour ça, m'dame, que j'dis que c'est juste un mauvais moment à passer, ça dure pas longtemps, Dieu soit loué, et puis après il suffit de penser à autre chose. Le seul problème, c'est qu'il ronfle comme un cochon ! Je lui ai demandé si son mari le savait. Il sait bien comment se passent les choses entre les Blancs et leurs servantes, a-t-elle répondu, il sait qu'autrement on n'aura pas de travail ni d'argent, il ne dit rien, comme tous les hommes de sa condition, mais c'est sûrement pour ça qu'il boit, quoi faire d'autre quand on ne peut pas montrer sa colère ? De grosses larmes ont roulé sur ses joues. Je l'ai prise par les épaules et attirée contre moi. Elle a résisté un peu au début, comme si les effusions étaient déplacées entre une servante et sa maîtresse, puis elle s'est laissée aller et nous sommes restées enlacées jusqu'à ce que le cri strident d'une femme ne la pousse à se dégager de mes bras et à sortir précipitamment de ma chambre.

Dans sept jours, m'dame, m'a dit Elmana avec une moue désolée.

Sept jours ? Une nuée de pensées affolées s'est levée sous mon crâne.

Sept jours.

J'étais prise de court. Je n'avais pas échafaudé le moindre plan d'évasion. Je n'avais d'ailleurs pas une seule chance de m'enfuir d'un domaine surveillé jour et nuit par une meute de chiens féroces et une cohorte de gardes armés jusqu'aux dents.

Les couturières vont bientôt venir dans votre chambre pour prendre vos mesures, a poursuivi Elmana, les yeux brillants. On m'a dit que votre robe serait somptueuse, la plus belle qu'on ait jamais vue en Nouvelle-France, plus belle même que celle de la reine. Vous avez maigri. Si vous voulez être digne de votre robe, vous devez reprendre des joues et des fesses. Je vous apporterai deux fois plus à manger. Je lui ai dit que je n'avais pas faim, elle a balayé mon argument d'un revers de bras.

À quoi ça vous servirait d'être laide, m'dame ? Vous avez de beaux cheveux d'or, de grands yeux couleur de ciel, une jolie peau de neige, ce serait pitié que de dédaigner les cadeaux offerts par le Seigneur ! Je n'ai pas envie de me sentir belle pour cet homme, ai-je répliqué. Elmana a secoué la tête : non, non, m'dame, c'est pour vous que vous vous sentirez belle, pour montrer au monde entier que le vieux… monsieur Maxandeau n'a pas réussi à ternir l'éclat de votre jeunesse.

Je me demande où est Jean. Que fait-il en ce moment ? Je le sens parfois très proche de moi et parfois lointain, inaccessible. Il me reste sept jours pour me préparer à quitter cette vie, à mettre fin à tout espoir de le revoir un jour. Si je me laissais approcher par le sieur Alfred Maxandeau, je n'aurais plus le courage de le regarder en face. Les jours que nous avons vécus dans notre cave de Paris étaient si beaux, si doux et forts à la fois, que rien ne pourra

jamais les remplacer, encore moins les richesses et les honneurs d'un parvenu de Nouvelle-France. J'ai admis que toute évasion était impossible. Il me faut donc mourir. Mon corps tout entier se révolte à cette idée. Je perçois soudain la vie comme un merveilleux cadeau. L'air que je respire, le parfum que je hume, la nourriture épicée et savoureuse qu'Elmana m'apporte en cachette, la caresse des ventilateurs sur mon visage, l'eau de la douche tiède sur mon corps, et même, même la pénombre dans laquelle je suis confinée depuis des semaines, tout me paraît magnifique, somptueux.

Et puis surtout, le souvenir de Jean. Il vit en moi et je le perdrai une seconde fois en renonçant à la vie. J'espère de nouveau qu'il est en chemin vers moi, qu'il vient me délivrer, puis je reprends pied dans la réalité, l'implacable réalité. Alors me vient une idée : qu'il puisse au moins lire un jour ce journal, qu'il puisse savoir que mes dernières pensées ont été pour lui, qu'il puisse comprendre mon geste. La veille de mon grand départ, je demanderai à Elmana de récupérer le cahier et de l'envoyer en France à l'adresse que j'aurai inscrite sur un bout de papier.

Puisque la vie nous a séparés, qu'au moins les mots nous relient à jamais.

Mon cœur s'arrêtera ici-bas, mais il continuera de battre pour toi dans l'au-delà.

Maintenant, il me faut songer à la façon la plus sûre de mourir.

CHAPITRE 12

L'homme blanc faisait durer le plaisir. Élan Gris percevait régulièrement les halètements du chien à quelques mètres de lui, mais le chasseur ne semblait pas pressé, comme ces félins qui jouent un long moment avec leur proie avant de les déchiqueter. La traque se déroulait dans un terrain montagneux totalement désert. Pas une ferme, pas une cabane de trappeur, pas une réserve, pas un bivouac à l'horizon, seulement des sommets escarpés et blancs, des rochers torturés, des arbres figés par le gel, des aiguilles de glace, une neige épaisse, dense, collante. Élan Gris avait beau essayer de brouiller sa piste en utilisant des branchages ou en passant d'arbre en arbre afin de ne pas laisser de trace au sol, le chien le retrouvait sans cesse. La voix grave de son maître trouait régulièrement le silence de la forêt.

Élan Gris avait perdu toute notion d'espace et de temps. Il lui semblait seulement s'être éloigné du chemin de sa vision. L'obscurité se déployait autour de lui, même en plein jour. S'il ne retrouvait pas rapidement la piste qui menait au pays de la cité bâtie au bord de l'eau turquoise, les créatures maléfiques se jetteraient sur lui pour le dévorer. D'ailleurs, l'homme blanc et son chien semblaient eux-mêmes avoir été crachés par les ténèbres pour l'empêcher d'accomplir son destin. Par chance, le chasseur lui avait laissé le sac contenant les galettes de maïs et la viande de bœuf séchée. Il pouvait donc manger, sinon à sa faim, au moins en quantité suffisante pour conserver un minimum de forces. Il aurait pu cesser de fuir et affronter son poursuivant avec le poignard confié par son père, mais il n'avait que très peu de chances face à un fusil et à un molosse et, au moins pour l'instant, il préférait tenter de leur échapper.

Trois nuits s'étaient écoulées depuis le début de la chasse. Il dormait dans des endroits escarpés où le chien ne pouvait pas grimper et où il lui était facile de défendre sa position. Il se demandait pourquoi les hommes blancs enfermaient le peuple dans une réserve étouffante alors que d'immenses territoires demeuraient inhabités. Les siens auraient été plus heureux dans le cœur de cette montagne qu'à l'intérieur d'un espace clôturé et surveillé. Le gibier y était sans doute rare et les ressources maigres, mais la liberté aurait donné au peuple le goût de se battre, la force de survivre. Élan Gris ne comprenait pas le grand-père blanc à la tête couronnée : il se proclamait père de tous ses sujets et laissait une grande partie de son royaume abandonnée

plutôt que de la confier à ceux qui en avaient besoin. Depuis qu'il s'était assis sur le trône du royaume du Nord, le peuple avait perdu les dernières libertés que l'ancien gouvernement de Washington lui avait concédées.

Les aboiements du chien le tirèrent de sa rêverie. Exténué, il s'était assis sur un tronc d'arbre couché pour manger une galette de maïs presque aussi dure que la glace. Il perçut la voix du chasseur qui exhortait l'animal. L'homme et le chien étaient de redoutables pisteurs. Élan Gris avait entendu parler de ces Blancs d'un royaume lointain qui retrouvaient n'importe quel homme dans n'importe quel endroit en se servant de l'un de ses cheveux ou de l'une de ses dents.

Il se releva, ajusta le sac sur son épaule et se dirigea aussi rapidement que possible vers la forêt où, du moins l'espérait-il, il lui serait plus facile de les semer.

« Cours, cours, l'Indien ! » ricana l'homme blanc.

Au rire du maître s'associa le jappement joyeux du chien. Le chasseur accordait moins de considération à Élan Gris qu'à son molosse. Dans sa tête, les Indiens avaient moins de valeur que les animaux, comme s'ils n'appartenaient pas à la grande famille des êtres humains. La majorité des Blancs pensaient comme lui. Leur religion affirmait pourtant que tous les hommes étaient frères. Ils adoraient un Dieu dont ils ne respectaient pas les commandements. Un pope était passé dans la réserve pour tenter d'enseigner la religion orthodoxe au peuple. Il était reparti découragé, grommelant que les sauvages se complaisaient dans leurs superstitions, incapables d'appréhender les mystères de la foi chrétienne. Le peuple vénérait pourtant le Grand Esprit, qui n'était que l'autre nom de son dieu.

Élan Gris s'enfonça dans la forêt. Les branches des arbres ployaient jusqu'au sol. Des pics de glace se détachèrent et se plantèrent de chaque côté de lui. Un vent violent soufflait par rafales, chargé d'humidité, annonçant de nouvelles chutes de neige. Il s'aperçut que le chasseur et le chien avaient accéléré l'allure. Il en comprit la raison lorsque les premiers flocons tombèrent, si serrés qu'il ne voyait plus à trois mètres devant lui. Le blizzard qui s'apprêtait à déferler sur la montagne serait le meilleur allié d'Élan Gris, et ses poursuivants voulaient en finir avant d'être immobilisés par les éléments. Il retira son gant pour se saisir de son poignard. Le froid s'enroula autour de sa main comme une plante aux épines blessantes. Le vent gonflait son manteau de peau, l'empêchait d'avancer, le vidait de ses dernières forces. Il peinait à resserrer ses doigts sur le manche sculpté du poignard. L'homme et le chien haletaient quelques mètres derrière lui.

« Ça t'sert à rien de courir, le Peau-Rouge ! »

Les flocons lui cinglaient les yeux. Des tourbillons de neige se levaient devant lui et l'enveloppaient de leurs souffles glacés.

Le chien jaillit dans son dos et le percuta de ses deux pattes avant pour le déséquilibrer.

« Vas-y, mon Kirio ! T'as bien mérité de boire le sang de cette satanée

face de Rouge ! »

Élan Gris tomba de tout son long sur la neige. Lourd et puissant, le chien gronda et glissa son museau sous le col de son manteau, cherchant la gorge. La vie parut soudain un fardeau douloureux à Élan Gris, qui fut sur le point de renoncer. Le souffle chaud du molosse lui effleurait le cou.

« Vas-y, mon doux Kirio, saigne-le ! »

Il songea soudain aux fiers guerriers du peuple vaincus et humiliés par les conquérants. Ils s'étaient battus en braves avant de céder devant la puissance et le nombre. Ils avaient affronté les canons armés de leurs seuls fusils et de leur indomptable courage. Comment l'accueilleraient-ils de l'autre côté s'il se présentait à eux sans avoir résisté, sans avoir combattu ? Il raffermit sa détermination et resserra sa prise sur le manche du poignard. Il laissa le chien, qui grognait déjà de satisfaction, s'approcher de sa gorge, puis il détendit brusquement le bras et frappa l'animal au flanc. La lame se ficha sous les côtes du molosse et s'enfonça jusqu'à la garde.

« Petit salopard ! » rugit le chasseur.

Le chien releva la tête, vacilla un moment sur ses pattes avant de s'affaisser sur le côté sans un gémissement. Son sang rougit la neige. Le chasseur se pencha sur lui et l'enlaça avec une grande douceur jusqu'à ce qu'il cesse d'être agité par les spasmes.

« Kirio… »

L'homme se releva. Toute la haine du monde semblait s'être concentrée dans ses yeux clairs. Il pointa son fusil sur Élan Gris.

« Tu vas crever, l'Indien ! Je veux que tu aies tout le temps de regretter ce que tu viens de faire à Kirio. C'était le meilleur chien que j'aie jamais eu. Je vais te coller une balle dans le ventre. Ton agonie sera longue. »

Élan Gris crut discerner des larmes sur les joues du chasseur en partie escamoté par les flocons. L'orifice sombre du fusil se perchait au-dessus de lui comme un œil maléfique.

« Toi et les tiens, vous êtes une engeance maudite ! Je trouve notre Tzaram bien trop faible avec vous ! Si ça ne tenait qu'à moi, il y a bien longtemps que vous auriez disparu de la surface de la terre. Si tu as un dieu, c'est le moment de lui faire une dernière prière. »

La prière, encore une idée de Blanc ! Comme s'il fallait supplier le Grand Esprit de dispenser ses faveurs alors que la vie tout entière était un présent, une grâce… Élan Gris eut une pensée pour sa mère Petite Louve, pour sa sœur Loutre Vive et pour son père, Ours Brun, un homme bon et vertueux dont il n'avait pas su apprécier la sagesse. Il ferma les yeux dans l'attente du coup de feu.

Un bruit retentit, mais pas une détonation, un grondement sourd suivi d'un cri étouffé et du froissement caractéristique d'un corps s'affalant dans la neige. Il rouvrit les yeux. Le chasseur était allongé quelques mètres plus loin. Il lui sembla également distinguer une masse sombre et mouvante derrière les rideaux serrés des flocons. Il attendit quelques secondes avant de se relever. Il

était dans un état de faiblesse tel que ses jambes flageolèrent. La masse sombre avait disparu. Il s'approcha avec prudence du corps du chasseur et vit qu'il avait été égorgé avec une telle violence que sa tête s'était presque détachée de son tronc. Le sang était déjà gelé sur la neige et les vêtements du cadavre. Élan Gris se pencha sur lui pour examiner l'entaille. Un seul animal pouvait provoquer une telle blessure : l'ours. Il se redressa, fouilla le blizzard du regard, ne remarqua aucune forme, aucune ombre entre les flocons si épais et denses qu'ils semblaient agglutinés. Il comprit que le grizzly, son animal guide, était venu à son secours. Il demeura quelques instants abasourdi avant de se ressaisir et de le remercier intérieurement, puis il ramassa le fusil de l'homme blanc, récupéra les cartouches, les glissa dans son sac et se remit en chemin. Il lui fallait maintenant sortir de la tempête et retrouver la piste qui menait au pays de la cité radieuse au bord de l'étendue bleue.

Le blizzard dura deux jours. Élan Gris se réfugia dans une grotte peu profonde en attendant qu'il s'apaise. Impossible de s'orienter dans une telle tourmente. Au moins il était à l'abri du vent qui répandait un froid terrible, suffocant. Il se réchauffa en se recroquevillant sur lui-même et, malgré une sensation de faim jamais assouvie, mangea en s'obligeant à économiser ses provisions. Il plongea dans ses souvenirs pour tenter de briser un sentiment de solitude écrasant. Pourquoi sa vision l'envoyait-elle dans le pays du désert immaculé et de l'étendue bleue ? Est-ce que sa quête apporterait quelque chose à son peuple ? S'il avait simplement rêvé, le grizzly ne serait pas intervenu contre le chasseur.

La tempête se calma enfin. Il lui fallut, pour sortir de la grotte, déblayer la congère qui en avait obstrué l'entrée. La lumière du jour l'éblouit. Le ciel était d'un bleu étincelant, la neige scintillait sous les feux du grand frère soleil. Le vent avait cessé de souffler et la température était nettement plus supportable. Il marcha en laissant le soleil levant sur sa gauche. La traque l'avait éloigné de sa piste, il lui fallait refaire rapidement le chemin perdu. Progresser dans la neige fraîche était exténuant. Il s'y enfonçait à chaque pas jusqu'aux genoux.

Au crépuscule, à bout de forces, il chercha un endroit pour passer la nuit. Il aperçut alors au-dessus des arbres et des rochers un panache de fumée blanche. Il y avait des gens plus loin, un feu, un abri, peut-être un repas chaud. Les probabilités étaient fortes pour que ce soient des Blancs, des trappeurs qui, au mieux, le prieraient de déguerpir, au pire lui tireraient dessus, mais il était irrésistiblement attiré par la fumée. Il parcourut encore deux bonnes lieues avant de percevoir une odeur de bois brûlé et de viande grillée. Il gravit une éminence rocheuse et s'allongea à son sommet pour observer la plaine en contrebas. La nuit tombante ensevelissait les formes dans les replis de ses voiles sombres. Un grand feu jetait ses lueurs flamboyantes sur un campement constitué d'une dizaine de tentes. Assis autour du foyer, des hommes, des femmes et des enfants regardaient danser les flammes, les yeux perdus dans le

vague. Plusieurs poulets embrochés sur une branche taillée rôtissaient sur les braises. Sachant que les Blancs ne se déplaçaient jamais sans leurs véhicules à moteur, Élan Gris chercha des yeux le camion ou les voitures qui auraient pu les transporter dans le cœur de la montagne. Il n'en remarqua pas et en déduisit qu'ils allaient, comme lui, à pied. Une constatation qui le rassura : pour que ces Blancs décident de traverser la montagne à pied en plein hiver, il fallait qu'ils soient différents des autres. Bien qu'armés de fusils, ils semblaient pacifiques, accueillants. Les hommes fumaient la pipe pendant que les femmes vaquaient autour des tentes et que les enfants surveillaient la cuisson des poulets. Élan Gris décida de descendre de son poste d'observation et de les aborder. Que risquait-il ? Il contourna l'éminence et se dirigea vers eux d'un pas tranquille. L'odeur de la viande rôtie le faisait saliver. Un enfant le désigna en poussant un cri strident. Les hommes s'emparèrent aussitôt de leurs fusils. Il leva les bras pour leur signifier qu'il n'avait pas d'intentions agressives et continua d'avancer d'une allure paisible. Il s'arrêta à une dizaine de pas du feu. La chaleur des flammes lui léchait le visage et lui donnait l'impression de revivre.

« Qu'est-ce que tu fiches dans le coin, mon gars ? demanda le plus ancien du groupe

— Je… suis sorti de la réserve pour chasser et, à cause de la tempête, je me suis perdu. »

L'homme hocha la tête d'un air sceptique. Ses yeux clairs brillaient sous la broussaille grise de ses sourcils.

« Il n'y a pas de réserve sur des centaines de lieues à la ronde. Ça fait beaucoup de chemin pour quelqu'un qui s'est simplement perdu. »

Élan Gris opta pour la franchise.

« Je me suis évadé de la réserve et je cherche à joindre le pays du désert blanc et de la cité radieuse au bord de l'étendue bleue.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il veut sans doute parler du royaume de l'Arcanecout, intervint un homme plus jeune aux larges épaules. Le désert blanc, c'est le désert de sel de l'Utah, la ville, San Francisco, et l'étendue bleue, l'océan Pacifique.

— Pourquoi chercherais-tu à aller là-bas ? demanda l'ancien.

— C'est là-bas que me conduit ma vision.

— En quoi est-ce qu'un Indien serait intéressé par… »

Une femme âgée l'interrompit en frappant plusieurs coups sur un ustensile métallique.

« C'est un être humain par les commandements de Dieu. Pourquoi n'aurait-il pas droit au bonheur ? Ce garçon a l'air à bout de forces. Moi je dis qu'il nous est envoyé par le Seigneur et que nous devons l'accueillir comme un membre de notre famille. »

Ils appartenaient à un groupe religieux interdit par l'Église orthodoxe du royaume du Nord. Ils avaient suivi l'enseignement d'un prophète, appelé saint

Jean de Boise, pour qui les rituels orthodoxes n'avaient plus aucun sens. C'était un iconoclaste, un homme qui n'accordait aucune valeur aux images, aux symboles, qui demandait à ses fidèles de s'engager sur le chemin de l'humilité et du cœur. Saint Jean de Boise avait été pendu sur la place de La Nouvelle Saint-Pétersbourg et ses fidèles contraints de réintégrer l'Église orthodoxe. Certaines communautés avaient refusé de se soumettre. Les unes s'étaient enfuies vers le Grand Nord, dans les immenses étendues vierges du Canada, d'autres avaient résisté et subi les assauts de l'armée du Tzaram, d'autres, enfin, comme celle qui avait invité Élan Gris à son repas, avaient décidé de gagner le royaume d'Arcanecout par les pistes escarpées et désertes des montagnes Rocheuses. Ils étaient partis avant qu'on ne vienne les arrêter et les déporter dans des camps de travail. Ils avaient emmené l'essentiel, des tentes pour se protéger du froid, des vivres en quantité suffisante, du moins l'espéraient-ils, des couvertures et des vêtements chauds, des fusils et des munitions. Ils avaient choisi de tenter la traversée en plein cœur de l'hiver : les blizzards clouaient au sol les avions de l'armée du Tzaram et aucune patrouille ne se serait risquée à se lancer à la poursuite des fuyards par ces grands froids. Ils avançaient avec une extrême lenteur, retardés par les enfants et leurs fardeaux. Les hommes portaient des sacs à dos qui pesaient plus de trente kilos, les femmes et les enfants les plus grands des charges d'une dizaine de kilos, ou encore les enfants les plus jeunes à califourchon sur leurs épaules. Les tempêtes les contraignaient à s'arrêter parfois pendant plusieurs jours. Ils déployaient alors leurs tentes à l'abri de surplombs rocheux ou d'arbres et y restaient calfeutrés sans pouvoir allumer de feu. Ils se réchauffaient en se serrant les uns contre les autres.

« Comment t'appelles-tu, mon garçon ? demanda Igor, le plus ancien du groupe.

— Élan Gris.

— Tu es de quel peuple ? »

Élan Gris finit de dévorer la cuisse de poulet encore chaude et savoureuse que lui avait servie Nadia, une jeune fille ravissante aux cheveux couleur d'herbes sèches à la fin de l'été et aux yeux d'un vert de jeune arbre au printemps. Le sourire qu'elle lui avait adressé l'avait troublé.

« Les Blancs nous appellent des Sioux, mais nous sommes des Lakotas », répondit-il après s'être essuyé les lèvres d'un revers de manche.

Il se sentit empli de fierté en prononçant ces mots. Il appartenait à un peuple d'êtres nobles et braves. Il lui sembla entrevoir les visages souriants de son père Ours Brun et de l'homme-médecine entre les branches figées. Oui, même si le grand-père blanc à la tête couronnée avait bouclé les siens dans une misérable réserve, il avait de la chance d'appartenir à un tel peuple.

« Qu'est-ce que tu vas faire en Arcanecout, Élan Gris ? demanda Oleg, un homme au crâne rasé et au cou plus épais qu'un tronc d'arbre.

— Je ne sais pas encore. Et vous ? »

Oleg se caressa la nuque du plat de la main.

« Il paraît que tout le monde est libre, là-bas. Personne ne nous empêchera de croire à notre façon. »

Tous blonds et dotés d'immenses yeux clairs, les enfants levaient des regards intrigués sur leur hôte. Les Indiens restant consignés dans les réserves, les occasions étaient rares d'en contempler un de près.

Igor désigna le fusil qui reposait sur la cuisse d'Élan Gris.

« Où as-tu pris cette arme, mon gars ? Les Indiens n'ont pas le droit d'en posséder une. »

— J'ai été pris en chasse par un homme blanc. Il est mort, et j'ai récupéré son fusil. »

Les sourcils d'Igor se froncèrent.

« Comment est-il mort ?

— Il a été tué par un grizzly.

— Et cet ours, pourquoi il n'hibernait pas et pourquoi ne s'en est-il pas pris à toi ? »

Élan Gris hésita.

« Il est différent des autres ours. Il ne m'aurait jamais attaqué.

— Tiens donc, et pourquoi ?

— C'est mon animal guide. »

Igor le fixa un petit moment d'un regard sceptique avant de tirer une bouffée de sa pipe.

« C'est ton histoire, après tout… »

CHAPITRE 13

Le toit du wagon se garnissait au fur et à mesure que le train s'approchait de la Nouvelle-France. Le haut tout entier du convoi d'ailleurs était pris d'assaut par les vagabonds et les journaliers qui partaient chercher du travail dans les fermes du Kentucky, les plantations de tabac de Virginie ou les mines des montagnes Appalaches.

Les clandestins d'Amérique voyageaient de la même façon que les cous noirs de France et des autres royaumes européens. Le rituel était toujours le même lors des entrées en gare : les hobbos se plaquaient sur le plafond métallique et, comme ils étaient de plus en plus nombreux, ils se retrouvaient enchevêtrés les uns dans les autres. Ils ne bougeaient plus jusqu'à ce que le train reparte et quitte la ville. Les autorités de Nouvelle-Angleterre savaient que les *reds necks* (les cous rouges, le nom américain des cous noirs) se déplaçaient de la sorte, mais elles fermaient les yeux tant qu'ils ne se faisaient pas remarquer lors des passages dans les gares. Jean avait cru comprendre que le respect des apparences était une règle fondamentale sur le sol américain, et les clandestins en jouaient, veillant à rester parfaitement immobiles pour ne pas donner l'occasion aux autres voyageurs de s'offusquer et d'alerter les autorités. L'intervention des *cops* à Philadelphie avait été motivée par une rixe entre deux bandes de jeunes bourgeois qui s'étaient disputés au sujet d'un poète, Dieu incarné pour les uns, charlatan pour les autres. C'est du moins ce qu'avait raconté un garçon d'une quinzaine d'années venu s'asseoir à côté de Jean qui parlait le français. Cheveux roux, joues piquetées de taches de son, yeux couleur de ciel matinal, il portait l'étrange nom d'En Toute Humilité mais préférait qu'on l'appelle Hume. Il avait tiré de son sac de toile des morceaux de pain rassis qu'il avait tendus à Jean, lequel ne s'était pas fait prier pour les dévorer.

Ils avaient passé sans encombre la gare de Washington, l'ancienne capitale des États-Unis d'Amérique. La ville avait autrefois abrité le palais du président, selon Hume. La Maison-Blanche, c'est comme ça qu'il s'appelait, avait été rasée par les armées européennes. Il ne restait aucun vestige de l'ancien gouvernement, pas même le moindre petit bout de statue. Hume avait ajouté que les cous rouges, eux, vouaient un culte secret aux pères fondateurs des États-Unis : tous espéraient dans leur cœur que les cinq rois seraient renversés et qu'on reviendrait au système d'avant la guerre de Reconquête.

Les yeux clairs de Hume avaient pétillé.

« On sera de nouveau tous libres et égaux ! »

Le froid était moins vif à mesure qu'ils s'approchaient de la frontière de Nouvelle-France. Les collines de Virginie n'étaient qu'en partie couvertes de neige et le vent, un peu moins mordant. Jean sentait de nouveau les extrémités de ses jambes et de ses bras. Toujours emmitouflés dans leurs couvertures, les clandestins semblaient d'humeur plus joyeuse. Des éclats de rire dominaient régulièrement le grondement sourd de la locomotive et le staccato des wagons sur les rails.

« Bientôt Richmond, fit Hume avec un sourire qui dévoilait ses immenses dents légèrement jaunes. Et puis, la frontière de Nouvelle-France…

— Où as-tu appris le français ? demanda Jean.

— Ma mère était française.

— Était ? Tu veux dire que…

— Elle est morte. Morte de faim et de froid dans le Maine, là où nous habitions. Elle avait perdu son travail, on n'avait plus d'argent…

— Il y a longtemps ?

— Cinq mois environ. J'ai travaillé comme ouvrier pêcheur pour pouvoir partir en Nouvelle-France. Je n'ai pas gagné assez d'argent pour me payer le billet. Alors j'ai décidé de voyager en clandestin.

— Et ton père ?

— Oh lui, il est parti depuis bien longtemps. Je ne sais même pas s'il est encore vivant.

— Pourquoi veux-tu aller en Nouvelle-France ?

— Ma mère m'a dit qu'elle avait un frère du côté de Bâton Rouge.

— Tu crois que la vie sera meilleure là-bas ? »

Hume haussa les épaules.

« J'en sais rien, mais elle ne pourra pas être pire que dans le Maine. Et au moins, il fera chaud. »

Jean observa quelques instants les daims tachetés qui s'ébattaient à l'orée de la forêt profonde longée par le chemin de fer. Le hobbo qu'il avait aidé à grimper sur le toit était descendu quelques dizaines de mètres avant l'arrivée du train dans une petite gare entre Philadelphie et Washington.

« Si les autres pensent comme toi, tout le monde doit vouloir aller en Nouvelle-France, non ? »

La main sur son bonnet pour l'empêcher de s'envoler, Hume hocha la tête.

« Ils sont très nombreux. Et comme la Nouvelle-France ne peut pas les accueillir tous, ce n'est pas facile de passer la frontière.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les douaniers néo-français tirent à vue sur tous ceux qui essaient d'entrer en Nouvelle-France sans en avoir l'autorisation. Des gars comme nous, quoi.

— Sans sommation ?

— Ils tirent d'abord, ils préviennent ensuite. La frontière, on l'appelle le cimetière.

— Comment tu sais tout ça ?

— C'est un vieil éclopé qui me l'a raconté, un type qui dormait dehors à côté de notre maison. On lui donnait du pain quand on pouvait. Il avait reçu sa blessure à la jambe en essayant de passer la frontière. Ses deux meilleurs amis, eux, n'ont pas eu cette chance : ils y sont restés. Les douaniers jettent ensuite les corps dans des fosses communes.

— Il n'y a pas un moyen d'éviter ça ? »

Hume lança un regard par-dessus son épaule avant de se pencher vers Jean.

« Sauter du train trois ou quatre kilomètres avant la frontière et couper par les marécages. Ensuite, faut compter sur la chance pour échapper aux patrouilles et à leurs chiens.

— C'est ce que tu comptes faire ? »

Hume marqua un temps de silence.

« Si on veut avoir une chance de passer, y a pas d'autre choix à mon avis. »

Après Richmond, le climat se fit nettement plus agréable. La verdure dominait dans les paysages et les clandestins avaient pour la plupart retiré leurs couvertures. Les enfants des fermes disséminées le long du chemin de fer saluaient les voyageurs avec de grands gestes des bras. La fonte de la neige avait abandonné de larges mares dans les champs. Des voitures et des camions patientaient de chaque côté des passages à niveau fermés par des barrières blanc et rouge. La misère était en pleine campagne moins voyante qu'en ville ; elle se devinait aux vêtements ravaudés, aux dentitions gâtées, à l'indéfinissable expression dans les yeux, entre désespoir et résignation. Jean remarqua les voitures blanc et doré frappées du sceau royal qui sillonnaient les mauvais chemins de terre.

« L'administration royale, expliqua Hume. Ils vont de ferme en ferme pour faire les inventaires et prélever la part du roi.

— Qui est de combien ?

— Cinquante pour cent. Toutes les terres appartiennent au roi ou aux plus grandes familles. Ils prennent la moitié de tout ce que produisent les fermiers.

— Il n'y a jamais eu de révolte ? »

Hume extirpa un quignon de pain de son sac avant de répondre :

« Deux grandes, l'une en 1931 et l'autre en 1978. Les deux se sont terminées de la même façon : les meneurs ont été pendus sur la place publique et les autres ont été condamnés à vingt ans de bagne.

— Comment tu sais tout ça ?

— Ma mère m'a appris à lire et écrire. Et j'ai lu des dizaines de livres… »

Ils surent qu'ils s'approchaient de la frontière quand plusieurs hobbos profitèrent d'un ralentissement pour sauter du toit du wagon et se disperser dans la campagne environnante.

« Ça va être le moment, dit Hume. Tu viens avec moi ? »

Jean acquiesça d'un hochement de tête. Les rangs des voyageurs s'étaient déjà clairsemés autour de lui. Certains hésitaient à sauter de peur de se rompre les os trois mètres en contrebas. Ils finissaient par se jeter dans le vide en poussant des petits cris de terreur et se réceptionnaient tant bien que mal dans les fossés bordant la voie. Jean crut qu'une femme s'était fracturé la jambe ou le bassin lorsqu'elle resta allongée et immobile dans l'herbe. Mais elle finit par se relever et se diriger en boitillant vers les fourrés proches.

« Maintenant ! » cria Hume.

Tenant fermement son sac, il s'élança et sauta de manière à éviter le lit de cailloux qui bordait la voie. Il roula sur lui-même lorsqu'il toucha terre, et se rétablit apparemment sans dommages quelques mètres plus loin. Il ramassa son bonnet et, d'un geste de la main, fit signe à Jean de le rejoindre. Ce dernier prit une profonde inspiration avant de se laisser tomber du wagon. Il lui sembla que la distance s'allongeait, qu'il prenait de la vitesse, qu'il allait percuter durement le sol en contrebas. Surpris par la violence du choc, il partit dans une série de roulades qui le projetèrent dans un buisson une dizaine de mètres plus loin. Il eut besoin d'un petit moment pour reprendre ses esprits. Une vive douleur montait de sa cheville droite, mais il se rendit compte qu'il pouvait la remuer sans trop de difficulté.

« Eh ben, quel gadin ! »

Hume le prit par le bras et l'aida à se relever.

« T'as rien de cassé, au moins ? »

Jean esquissa quelques pas sur l'herbe humide pour vérifier qu'il n'avait rien de cassé ou de foulé. La douleur à sa cheville s'assourdissait. Le train n'était plus qu'une ombre grondante dans le lointain.

« Pas au point, ta technique de descente de train, hein ! » s'esclaffa Hume.

Il leva la tête et observa le soleil.

« Le soleil est encore levant. Ça veut dire qu'il faut qu'il soit à notre gauche quand on marche. »

Ils peinaient par endroits à s'arracher d'une terre gorgée d'eau. Laissant derrière eux des collines verdoyantes, ils s'enfonçaient peu à peu dans un marécage parsemé de cours d'eau. Des barques à fond plat pourrissaient çà et là, inutilisables. Il leur fallait parfois faire un détour d'un ou deux kilomètres pour trouver un gué. Ils cessèrent bientôt d'apercevoir les autres clandestins qui avaient pris la même direction qu'eux. Chacun maintenant se dispersait dans la nature hostile en espérant que la chance tournerait en sa faveur.

« La frontière est encore à combien ? demanda Jean tandis que Hume et lui se reposaient, assis sur une souche.

— Faut sans doute compter encore trois ou quatre heures de marche.

— On ne risque pas de croiser des patrouilles de *cops* ?

— Penses-tu ! Les Néo-Anglais sont trop heureux de laisser tout le sale boulot aux Néo-Français. Ça a jamais été l'entente cordiale entre les deux royaumes. Ils ne ratent jamais une occasion de faire une saloperie à l'autre ! Et puis, les Néo-Anglais se débarrassent par la même occasion de leur surplus de miséreux. »

Au fur et à mesure qu'ils progressaient vers le sud (le soleil se tenait maintenant sur leur droite), le marais devenait de plus en plus fangeux, de plus en plus difficile à pénétrer. Les bandes de terre se resserraient dans l'entrelacs d'étiers, d'étangs et de mares. Des oiseaux blancs s'envolaient à leur passage dans un lourd bruissement d'ailes. Le chemin se fermait parfois devant eux et ils n'avaient pas d'autre choix que de revenir sur leurs pas et de suivre une autre direction.

Alors que le ciel se couvrait déjà de stries rougeâtres annonciatrices du crépuscule, ils tombèrent, au détour d'un sentier, sur un groupe d'hommes vêtus d'épaisses chemises à carreaux, chaussés de hautes bottes, armés de fusils et accompagnés de chiens. L'un d'eux, un grand gaillard de presque deux mètres qui portait une longue barbe, les apostropha dans un anglais rugueux dont Jean ne comprit pas un traître mot.

« Ils disent que nous ferions mieux de rebrousser chemin avant la nuit, traduisit Hume.

— Pourquoi ? »

Hume posa la question à son interlocuteur.

« Il dit que nous risquons d'être piégés par les sables mouvants. »

Les chasseurs échangèrent quelques mots entre eux et éclatèrent de rire.

« Ils disent que les sables mouvants facilitent le travail de ces crétins de Néo-Français.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? »

Le visage de Hume se fit dur, déterminé.

« Fais ce que tu veux. Moi, je ne repartirai pas en arrière. »

Jean n'était plus qu'à quelques lieues du royaume où Clara avait été emmenée. Il eut un pincement au cœur en songeant qu'il arrivait peut-être trop tard, qu'elle était peut-être déjà mariée.

« Je te suis », dit-il.

Lorsque Hume leur eut fait part de leur décision, les chasseurs secouèrent la tête et s'écartèrent pour les laisser passer, retenant fermement leurs chiens qui grondaient en sourdine.

Le soleil se couchait dans un chatoiement de couleurs pourpres et orangées. Le crépuscule transformait les surfaces des étiers et les étangs en miroirs flamboyants. Divers bruits montaient du marais, chuintements, ululements, grattements, couinements… Hume et Jean progressaient avec une lenteur exaspérante sur les bandes de terre dégagées, s'agrippant aux herbes hautes ou aux branches des souches pour ne pas s'enfoncer trop profondément

dans la terre meuble.

Des aboiements et des coups de feu retentissaient de temps à autre dans le lointain.

« Les patrouilles néo-françaises », murmurait à chaque fois Hume.

Jean lui proposa de choisir un endroit relativement sûr pour y passer la nuit. À la vitesse où tombait l'obscurité, ils n'y verraient bientôt plus rien.

« Arrête si tu veux, moi je continue.

— Tu n'es tout de même pas à un jour près… »

Hume ne répondit pas. Jean ne comprenait pas son obstination à vouloir à tout prix traverser la frontière avant la nuit. Le marais lui paraissait farci de pièges encore plus difficiles à déjouer dans les ténèbres. Il lui emboîta cependant le pas, se disant qu'à deux ils augmentaient leurs chances de s'en sortir.

La tombée de la nuit marqua le retour d'un froid humide et pénétrant. Une brume épaisse se leva, occulta les lumières de la lune et des étoiles et rendit la visibilité quasi nulle.

« On approche de la frontière, souffla Hume.

— Comment tu le sais ? »

Hume s'immobilisa et resta un moment à l'écoute des bruits.

« Les patrouilles : elles ne sont plus très loin. »

Jean se concentra sur le fond sonore et s'aperçut qu'il était en grande partie constitué d'aboiements, de hurlements et de détonations.

« C'est la raison pour laquelle il n'est pas question de rester cette nuit dans le marais, reprit Hume. Je n'ai pas envie d'être égorgé dans mon sommeil par l'un de ces satanés chiens ! »

CHAPITRE 14

Les douaniers et leurs chiens n'étaient maintenant plus très loin. Jean percevait les halètements des animaux et les murmures d'encouragement des hommes. À trois reprises, des coups de feu avaient éclaté, des lueurs vives avaient déchiré la nuit, des gémissements s'étaient élevés, rapidement dispersés par le vent. Et puis, les grognements des chiens se ruant sur les corps pour la curée…

Hume avait accéléré l'allure, prenant de moins de moins de précautions pour traverser les bandes de terre coiffées d'herbes hautes. Ils s'enfonçaient parfois dans le sol, mais à chaque fois ils parvenaient à se dégager des bouches voraces qui s'ouvraient sous leurs pieds. Jean perdait régulièrement de vue la silhouette de son compagnon, escamotée par l'obscurité et la brume. Il avait l'impression d'errer dans un labyrinthe sans fin. Il n'y avait plus aucun repère autour d'eux, seulement ces épis frissonnants dont les glumes s'envolaient à la moindre brise, seulement ces cours d'eau qui emprisonnaient le marécage comme un filet aux mailles de plus en plus serrées, seulement ces souches aux racines noueuses, saillantes, et aux branches tendues vers le ciel comme des bras implorants.

« Je crois qu'on est repérés ! » souffla Hume.

Ils marchaient sur la rive d'un étang bordé de roseaux. Les aboiements et les hurlements se rapprochaient d'eux. Les hommes et les chiens pouvaient surgir à tout moment des rideaux de brume. Hume écarta les roseaux et s'avança dans l'eau.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda Jean.

— Faut se planquer là-dedans, répondit Hume. Et respirer avec la tige d'un roseau. »

Joignant le geste à la parole, il déplia la lame de son couteau, coupa un roseau, dont il trancha l'épi, et le tendit à Jean.

« Faudra sans doute rester là-dessous un bon moment… Le temps que la patrouille fiche le camp. »

Il se munit lui-même d'une tige et continua d'avancer vers le centre de l'étang. Jean le vit s'accroupir et disparaître entièrement dans l'eau. Des remous accompagnèrent son immersion, puis la surface retrouva son aspect lisse. Un aboiement retentit, très proche. À l'idée de rester un long moment immergé, une terreur ancienne se déploya en Jean, sa peau se hérissa, le

battement de son cœur s'accéléra. Il demeura indécis, puis il se rappela que les gardes-frontière tiraient sans sommation et que, s'il n'imitait pas Hume, son voyage s'achèverait définitivement dans les marécages qui séparaient la Nouvelle-Angleterre de la Nouvelle-France. Il prit une profonde inspiration, écarta les roseaux et entra à son tour dans l'étang.

« Cherche, cherche, mon chien ! »

Il lui sembla que le douanier se tenait juste derrière lui. Il ne se retourna pas, ni même ne jeta un coup d'œil en arrière. L'eau lui arrivait maintenant à la taille. Froide, hostile, noire, elle lui coupait la respiration et réveillait en lui le froid qu'il avait éprouvé sur le toit du train. Il repoussa avec l'énergie du désespoir la brutale et puissante vague de panique qui tentait de le submerger. Coinça l'extrémité de la tige entre ses dents et se laissa couler lentement. Il suffoqua, fut taraudé par la tentation de remonter, s'aperçut que ses dents, resserrées sur l'extrémité de la tige, empêchaient l'air de passer. Il se détendit et commença à respirer. Il comprit qu'il ne servait à rien d'aspirer de toutes ses forces et trouva peu à peu le bon rythme. Il reposait sur un épais lit d'algues qui lui évitait le contact avec la vase. Il se cramponnait à l'une d'elles pour s'empêcher de remonter. L'eau lui enserrait le visage, s'infiltrait dans ses narines, dans ses oreilles, entre ses lèvres. Elle avait un goût de putréfaction. Il garda les yeux clos et se concentra sur l'air qui pénétrait dans sa gorge, dans ses poumons. Le fil minuscule qui le reliait à la vie. Il baignait dans un silence de tombe. Ses souvenirs affluaient en désordre comme des poissons remontant à la surface… sa petite enfance dans le pavillon de banlieue parisienne… les cours clandestins avec Magda… Magda, qu'était-elle devenue la courageuse institutrice qui lui avait appris à lire et à écrire ? L'avaient-ils fusillée ?… sa mère et ses sœurs… le camp de base des terroristes… la mort de son père sous ses yeux… Jules et le clan de l'Anguille… les cours qu'il avait lui-même donnés… le travail de chauffeur sur le grand paquebot… et puis, surtout, les jours heureux avec Clara dans leur cave du X^e^ arrondissement de Paris… le visage et les yeux de Clara… Clara qu'un destin miraculeux avait placée sur son chemin et qu'il aimait plus que lui-même… Clara qu'on lui avait enlevé pour de sombres histoires d'arrangements financiers… Clara qu'on avait vendue comme une esclave… Il perdit toute notion du temps. La sensation de fraîcheur s'était maintenant estompée. Il n'avait ni chaud ni froid, il flottait entre rêve et réalité, seulement conscient de l'air qui descendait par la tige dans sa bouche, du sang oxygéné qui se diffusait dans son cerveau, puis jusqu'aux extrémités de ses membres. À plusieurs reprises il lui sembla être frôlé par une ombre. Il n'en éprouva aucune inquiétude. Il se sentait protégé dans l'élément liquide, à l'abri des hommes et de leur folie.

Des remous inhabituels agitaient l'eau. On bougeait près de lui. Il ouvrit les yeux, mais ne distingua rien dans les ténèbres liquides. Il se demanda si les douaniers avaient entrepris de fouiller l'étang et resta immobile, jugulant de

son mieux les vagues de peur qui le ballottaient. Des gouttes accompagnaient l'air par le roseau, comme si l'extrémité supérieure de la tige était en partie immergée. Il tenta de se soulever avec le plus de discrétion possible, mais ses mains se prirent dans les algues et il pivota brusquement sur lui-même. L'eau se rua par la tige et lui emplit la bouche. Affolé, il n'eut pas d'autre choix que de battre des bras pour revenir à la surface.

Une silhouette devant lui, au milieu de l'obscurité drapée dans des écharpes de brume.

« Eh ben, il t'en a fallu du temps pour te sortir de là ! »

Hume, dégoulinant, le fixait avec un sourire.

« Je crois bien qu'ils sont partis. On ne les entend plus en tout cas. »

Jean attendit que le battement désordonné de son cœur s'apaise pour écouter la nuit. On ne discernait plus que les bruits habituels du marais, grattements, ululements, couinements, frissonnements…

« Toujours efficace, le coup du roseau, reprit Hume. Les chiens ont perdu notre trace.

— Les douaniers auraient pu tirer au hasard dans l'eau », objecta Jean.

Les mots se glissaient difficilement entre ses lèvres tremblantes.

« Ils ont dû penser qu'on a traversé à la nage. Ils sont sûrement allés fouiller de l'autre côté. »

Ils sortirent de l'étang. Hume retira ses chaussures, ses vêtements et, aussi nu qu'un ver, les essora avant de les étaler sur l'herbe.

« Tu devrais faire comme moi. Si tu gardes tes vêtements mouillés, c'est sûr que tu vas attraper la mort.

— Tu n'as pas froid comme ça ?

— T'inquiète, il y a tout ce qu'il faut ici. »

Hume coupa des roseaux et entreprit de les entrelacer pour fabriquer une sorte d'abri sous lequel il s'allongea. Il tendit son couteau à Jean.

« Les panaches des roseaux, y a rien de plus chaud. On dirait du duvet. Tiens, si tu veux en faire autant. »

Comme il tremblait dans ses vêtements mouillés, Jean décida de suivre les conseils de Hume. Il se déchaussa, se déshabilla, étala son pantalon, son pull, sa chemise et ses sous-vêtements sur l'herbe. Le pistolet qui se trouvait dans la poche intérieure de sa veste tomba sur le sol avec un bruit mat.

« Hé, t'aurais pu me dire que tu avais un flingue ! »

Jean coupa quelques roseaux avant de se retourner vers Hume dont la tête dépassait de sa couverture végétale.

« Je n'aime pas me servir de ça. »

Le froid s'emparait de sa peau comme un ombre insatiable. Il regrettait d'avoir retiré ses vêtements. Mais Hume avait raison : les garder sur lui aurait probablement été pire. Il se confectionna tant bien que mal un abri de roseaux sous lequel il se glissa. Les panaches entrecroisés ne tardèrent pas à l'envelopper de leur douce chaleur. Si bien que, épuisé par sa longue marche du jour et par son long séjour dans l'eau, il finit par s'assoupir.

Lorsqu'il se réveilla, la lumière du jour teintait la brume de bleu, de mauve et de rose. Son regard se dirigea naturellement vers l'abri de Hume : il avait disparu. Tout comme ses vêtements et ses chaussures. Il inspecta les environs du regard, mais ne vit pas la silhouette familière de son jeune compagnon. Il s'extirpa de son abri pour mieux observer les alentours. Le froid matinal se rappela à son bon souvenir. Aucun mouvement entre les roseaux frissonnants ni sur les bandes de terre avoisinantes. Il décida d'enfiler ses vêtements encore humides. Il ne pouvait pas rester dans le coin à attendre qu'ils sèchent. Il se rendit alors compte que son pistolet, lui aussi, avait disparu. Hume le lui avait dérobé pendant son sommeil. Jean trouva idiot le comportement du jeune Américain. Il ne tenait pas à cette arme et, si Hume le lui avait demandé, il la lui aurait donnée sans aucune difficulté. Il se retrouvait maintenant isolé au cœur d'un marais hostile et quadrillé par les patrouilles de Néo-Français. L'humidité dégagée par ses vêtements l'imprégnait jusqu'aux os. Il se remit en chemin après avoir embrassé d'un regard reconnaissant l'étang qui lui avait sauvé la vie.

Il marcha jusqu'à ce que la brume se disperse sous l'effet d'un vent chargé d'une odeur de saumure, se fiant à la position du soleil pour avancer dans la bonne direction. Il arriva bientôt devant un cours d'eau aussi large qu'un fleuve. Dissimulé dans les roseaux, il aperçut sur l'autre rive des hommes en uniformes blanc et bleu qui portaient leurs fusils à l'épaule et tenaient en laisse d'énormes chiens tachetés. De l'autre côté commençait le royaume de Nouvelle-France. Jetant un regard de chaque côté, il ne distingua aucun moyen de franchir le cours d'eau, ni pont ni gué. Chercher un passage à droite ou à gauche lui prendrait sans doute des heures, voire des jours. Découragé, il se laissa choir au milieu des roseaux. Il aurait pu tenter la traversée avec une tige de roseau dans la bouche et en restant sous l'eau, mais, étant donné ses piètres aptitudes de nageur, il ne parcourrait probablement pas plus de vingt mètres. Et puis, de l'autre côté, les douaniers et leurs chiens le cueilleraient comme une fleur. Il resta un long moment à réfléchir, frissonnant dans ses vêtements pas encore tout à fait secs. N'entrevit aucune autre solution que de contourner l'obstacle en cherchant un passage plus loin, même si cela lui prenait plusieurs jours. Assoiffé, il se pencha pour recueillir un peu d'eau dans le creux de sa main. Il la recracha aussitôt après l'avoir bue : elle avait un goût saumâtre. Il ne se tenait pas sur la rive d'un fleuve ou d'une rivière, mais au bord d'un bras de mer. Il lui sembla que des fonds de vase se dénudaient peu à peu. Il ne se souvenait pas les avoir aperçus lorsqu'il était arrivé. Il comprit que le bras de mer était sujet aux marées et que la marée descendante était amorcée. Peut-être l'eau se retirait-elle très loin, laissant le passage entièrement dégagé. Il avait lu, dans des livres de géographie, que sur certaines côtes des kilomètres et des kilomètres se dévoilaient lors des grandes marées. Il décida d'attendre. Le lit du cours d'eau apparut avec une lenteur désespérante. Des îles se formèrent çà et là comme les échines lisses et luisantes de mammifères marins, les berges s'agrandirent en révélant des

rochers tourmentés et un fond jonché d'algues, puis, alors que le soleil atteignait presque son zénith, les bandes de terre s'emboîtèrent les unes dans les autres jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques flaques miroitantes.

Jean ne repéra aucun uniforme bleu et blanc, aucun chien sur l'autre rive et estima que le moment était venu. Il se releva et s'aventura sur le lit découvert du bras de mer. Des nuages de mouettes criardes survolaient la vase et s'abattaient sur les proies toutes désignées à leur voracité, les mollusques, les crabes et les poissons piégés par le reflux de l'eau. Le sol s'enfonçait, mais restait suffisamment ferme pour ne pas l'aspirer. Il progressa aussi vite que possible, contournant les flaques, les yeux en permanence levés sur l'autre rive. Il n'avait plus un seul endroit où se cacher et, si les douaniers l'apercevaient maintenant, il serait pour eux une cible facile. Le vent soufflait par rafales, chargé d'odeurs d'algues et de sel. Le lit lui parut beaucoup plus large qu'il ne l'avait supposé. Au loin, sur sa gauche, scintillait une surface plane qui était peut-être l'océan. Il lui sembla apercevoir des mouvements sur la crête opposée. Fut soulagé de constater qu'il s'agissait d'oiseaux perchés sur les roseaux. Des cris et des aboiements lui parvinrent entre les sifflements des rafales. Il accéléra encore l'allure. Traversa un large banc de sable qui se dérobait sous ses pieds. À plusieurs reprises il dut s'arrêter pour extirper sa chaussure d'une gangue de vase. Les grognements et les éclats de voix lui parvenaient maintenant avec netteté. Il s'attendait à tout moment à voir surgir des rideaux de roseaux les hommes et les chiens de la patrouille. Il transpirait à grosses gouttes sous ses vêtements presque secs. Le soleil lui pesait sur les épaules et la nuque comme un joug. Plus qu'une vingtaine de mètres à parcourir. Trop bête d'échouer si près du but. Il ne chercha pas à contourner les dernières flaques, il fila droit devant lui, soulevant par instants de grandes gerbes d'eau. Lorsqu'il atteignit enfin la rive opposée, il fut pris d'un étourdissement, se jeta sur le sol et reprit son souffle. La traversée du bras de mer lui avait pris en grande partie ses dernières forces. Il lui fallait manger rapidement s'il voulait poursuivre son périple. Il frémit de joie lorsqu'il prit conscience qu'il foulait désormais le même sol que Clara.

Les aboiements et les cris reprirent de plus belle au-dessus de lui. Il rampa vers les roseaux en espérant que les chiens ne renifleraient pas son odeur.

« Chien de Néo-Anglais ! hurla une voix. Tu ne sais donc pas que les pouilleux dans ton genre sont interdits en Nouvelle-France. »

Des gémissements sourds répondirent aux éructations et aux grondements.

« Tu croyais nous berner en traversant à la nage ? T'es pas le premier à essayer, t'es pas le premier qui aura échoué. Doucement, doucement, mon tout beau. Attends un peu avant de le vider de son sang… Tu pensais vraiment nous impressionner avec ton pistolet de rien du tout ? T'as de la chance qu'on soit de bonne humeur, on te fera pas souffrir trop longtemps… »

Il y eut encore une bordée de moqueries à l'égard du clandestin, puis,

après un échange de paroles incompréhensibles, l'un des douaniers lâcha son chien. Les bruits atroces de mastication et de lapement étouffèrent le hurlement d'agonie du malheureux.

« En v'là un qui ne nous embêtera plus, ricana un douanier.

— Qu'est-ce qu'ils croient, ces culs-blancs, qu'on est chargé d'accueillir toute la misère du monde ?

— On en a déjà bien assez avec la nôtre !

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

— Pas la peine de l'emmener à la fosse commune. Y a qu'à le balancer dans la mer. Les crabes se chargeront de lui.

— Qu'est-ce qu'on fait du flingue ?

— On le ramène au poste. Peut-être qu'il pourra resservir.

— On laisse personne en attendant la relève ?

— Pas la peine : il ne doit plus rester un seul cul-blanc dans le secteur… »

Le cadavre du clandestin roula dans les roseaux et atterrit à quelques mètres de Jean. Il étouffa un cri lorsqu'il reconnut le corps de Hume, vêtu de ses sous-vêtements maculés de sang. Les crocs du chien avaient ouvert une large et profonde entaille dans sa gorge. Le cœur de Jean se glaça. La seule faute de Hume avait été de vouloir rejoindre son oncle qui vivait dans le royaume de Nouvelle-France.

Il serra les poings sans parvenir à contenir ses larmes. L'initiative de son compagnon lui avait probablement sauvé la vie : il avait retenu l'attention des douaniers pendant qu'il traversait le bras de mer. Sans lui, Jean se serait retrouvé à sa place allongé sur un lit d'algues noires et pris d'assaut par les crabes surgis de la vase.

CHAPITRE 15

« Je crois bien qu'on n'a pas pris le bon chemin », marmonna Igor.

Les immenses plaines couraient en vagues amples et figées vers l'ombre massive, presque menaçante, de la chaîne montagneuse qui barrait tout l'horizon.

« Si les Rocheuses sont à notre droite, c'est qu'on s'est trompés de côté, reprit-il.

— Que veux-tu dire, vénérable ? demanda Oleg.

— Qu'on est peut-être entrés sans le savoir dans le royaume du Centre.

— On n'a vu aucune frontière… »

Igor tira une bouffée de sa pipe et, la tête tournée vers le haut, souffla une longue guirlande de fumée.

« Les frontières ne sont pas hermétiques entre les royaumes du Nord et du Centre. Et puis de toute façon, ils ne peuvent pas mettre des douaniers partout. Ils se contentent à mon avis de surveiller les grands axes. »

La trentaine de membres du petit groupe observa un moment sans dire un mot les immenses étendues recouvertes de neige. Pendant des jours et des jours, leur vue s'était heurtée aux crêtes, aux parois rocheuses, aux pentes abruptes, aux gorges encaissées ; brusquement, plus rien ne l'arrêtait et la perspective presque infinie les intimidait.

Élan Gris croisa le regard vert de Nadia et lui sourit. Jusqu'alors il n'avait jamais trouvé les jeunes Blanches attirantes : leur peau semblait maladive et leur corps peu solide. Mais son regard ne cessait de se poser sur Nadia comme les abeilles au printemps sur les fleurs. Il s'en étonnait. Les siens n'avaient rien contre les unions avec les hommes ou les femmes d'un autre peuple, mais, comme ils étaient consignés dans les réserves, les occasions de faire des rencontres étaient quasi nulles. Les seules femmes blanches qu'Élan Gris eût jamais croisées étaient les infirmières qui étaient venues vacciner les enfants de la réserve. Il les avait trouvées laides et acariâtres, plus encore que Chouette Écarlate, une ancienne édentée qui marchait toujours en bougonnant et en secouant la tête.

Ils avaient essuyé deux autres tempêtes dont l'une les avait pris au dépourvu et leur avait à peine laissé le temps de monter leurs tentes. Élan Gris s'était retrouvé en compagnie de trois célibataires dans un minuscule réduit de toile pendant plus de deux jours. Il avait constaté à l'occasion que les odeurs

des Blancs étaient différentes de celles des hommes de son peuple : plus fades, presque doucereuses, peu agréables en tout cas. Ils avaient réussi à s'allonger au prix de mille contorsions en se tenant serrés les uns contre les autres. L'épaisse couverture de laine associée à la chaleur des corps avait permis à Élan Gris de supporter sans difficulté ces deux jours d'immobilité. Ils avaient quitté leur abri lorsque le vent était tombé et que les grésillements des flocons sur la toile s'étaient interrompus. Ils avaient dégagé les tentes en partie ensevelies et allumé un grand feu avec les branches brisées des sapins. Comme les réserves diminuaient de façon alarmante, ils avaient décidé de rationner les vivres. Avant le repas, ils avaient formé un cercle et adressé à Dieu, non pas une supplique comme les autres chrétiens, mais une action de grâce pour les avoir protégés de la tempête. Élan Gris s'était joint à eux pour remercier de ses bienfaits Wakan Tanka, le Grand Esprit. Et aussi pour tenir la main de Nadia pendant quelques instants. Il s'était d'ailleurs davantage concentré sur le contact avec les doigts et la paume de sa voisine que sur son chant intérieur.

« Cette fichue tempête nous a égarés », grommela Oleg.

Igor hocha la tête avec gravité.

« Il va falloir maintenant repasser les Rocheuses.

— Et la frontière, ajouta Katerina, l'épouse d'Igor, la maîtresse femme qui gérait l'intendance de la petite colonne avec une poigne de fer.

— Bah, qu'on vienne du Nord ou du Centre, les frontières avec l'Arcanecout sont pareillement difficiles à franchir.

— La guerre est imminente à ce qu'il paraît, intervint Victor, l'un des trois hommes qui avaient passé les deux jours sous la tente en compagnie d'Élan Gris. Les troupes se rassemblent tout autour de l'Arcanecout. Si ça se trouve, on sera à peine arrivés qu'il sera annexé par les autres royaumes et qu'on sera revenus à notre point de départ. »

Igor continua de fumer sa pipe pendant quelques instants. Les mines étaient soucieuses, y compris celles des enfants, interloqués par l'inquiétude soudaine, presque palpable, des adultes.

« Une guerre est toujours hasardeuse, et rien ne prouve que les autres royaumes vont se lancer dans la grande aventure. Ils ne savent rien ou pas grand-chose des forces adverses.

— En unissant leurs forces, les royaumes n'auront aucun mal à soumettre l'Arcanecout », estima Oleg.

Igor fronça les sourcils.

« Si l'Arcanecout est le pays de nos rêves, il faudra se battre pour lui.

— Saint Jean de Boise dit qu'on ne peut pas obtenir le salut par les armes, objecta Katerina.

— Il nous faudra peut-être aller contre nos principes pour obtenir le droit de penser et de croire à notre façon, murmura le vieil homme. Mais on n'y est pas encore. Nous avons d'abord les Rocheuses à franchir.

— Et si on croise les gardes royaux du royaume du Centre, qu'est-ce qui

se passera ? demanda Victor.

— On leur dira simplement qu'on s'est perdus et qu'on cherche à regagner le royaume du Nord. »

Victor hésita quelques secondes avant de désigner Élan Gris.

« Ils nous accuseront d'avoir hébergé un Indien en fuite. Un délit avec lequel on ne plaisante pas. »

Les yeux bleu délavé d'Igor se posèrent un long moment sur lui.

« Serais-tu en train de nous suggérer, Victor, de chasser Élan Gris de notre groupe ?

— J'essaie seulement de nous donner les meilleures chances de réussite, vénérable.

— Te souviens-tu des commandements de Jean de Boise ? Abandonner un frère sur le bord de la route, c'est abdiquer sa propre humanité.

— Tu l'as dit toi-même, vénérable, il nous faudra aller contre nos propres principes pour obtenir le droit de penser et de croire à notre façon. Et puis, l'Indien n'est pas vraiment un frère. »

Élan Gris lança un bref coup d'œil à Nadia avant de s'avancer d'un pas vers les deux hommes.

« Je ne voudrais pas être la cause d'une dispute, dit-il. J'ai commencé le chemin seul, je l'achèverai seul. » Il s'inclina devant Igor. « Je vous remercie de votre hospitalité, vénérable. »

Le vieil homme resserra les pans de son manteau. Un vent glacial tirait des voiles de neige sur les ondulations de la plaine. Des nuages sombres s'amoncelaient dans le ciel, prélude à une nouvelle tempête.

« Il n'est pas dans nos habitudes de chasser ceux que nous avons accueillis parmi nous.

— Je n'en doute pas. Mais Victor a raison : ma présence vous met en danger. Il vaut mieux que je me sépare de vous. »

Élan Gris vit les yeux verts de Nadia s'assombrir et son cœur se serra.

« Victor n'est pas la seule voix de notre communauté. » Igor désigna l'ensemble du groupe d'un large geste du bras. « Qu'en pensent les autres ?

— Je suis d'accord avec Victor, cria Oleg.

— Moi aussi, fit un autre homme.

— Moi aussi… »

Hommes et femmes se prononcèrent pour le départ d'Élan Gris à une écrasante majorité. Nadia garda la tête baissée pour dissimuler ses larmes.

« Prenez garde, frères, vous offensez Dieu ! protesta Katerina d'une voix forte.

— Nous avons des enfants, vénérée mère, dit Oleg. Nous devons d'abord penser à eux.

— Il n'y a pas de priorité aux yeux de Dieu.

— Ce sont des beaux principes dans les temps de prospérité, vénérée mère. Nous sommes dans un royaume étranger, nous n'avons presque plus de vivres, et il nous faut encore parcourir un long chemin.

— Vous n’avez donc plus confiance en votre Père céleste.

— Notre Père céleste souhaite que nous restions en vie. Les morts ne peuvent plus le servir.

— Laissez-moi au moins lui donner quelques vivres…

— Nos enfants ont faim, vénérée mère. »

Élan Gris glissa son fusil et son sac de toile sur son épaule.

« J’espère que nous nous reverrons dans le pays du désert blanc et de l’étendue bleue, déclara-t-il d’un ton ferme. N’ayez pas d’inquiétude pour moi. Mon animal guide marche à mes côtés. »

Igor lui posa la main sur l’épaule, le même geste, affectueux et solennel, que son père Ours Brun.

« Je suis désolé, mon garçon. Prends soin de toi. »

Élan Gris s’inclina et se mit en chemin après avoir croisé une dernière fois le regard désespéré de Nadia.

Les camions roulaient tous phares allumés à deux ou trois mètres les uns des autres. Blancs et ornés sur les portières de motifs dorés, ils transportaient des hommes vêtus d’uniformes clairs qu’Élan Gris, allongé au sommet d’une colline, entrevoyait par l’entrebâillement des bâches. Le grondement des moteurs avait précédé de plusieurs minutes l’apparition des véhicules sur la route enneigée. Probablement les troupes dont avait parlé Victor. Si elles se rendaient à la frontière entre le royaume du Centre et le pays de sa vision, alors Élan Gris marchait dans la bonne direction. Certains camions traînaient des canons aux énormes fûts montés sur de hautes roues. Les anciens du peuple avaient souvent parlé de la manière des Blancs de faire la guerre. Il ne s’agissait pas pour eux de montrer leur bravoure au combat, mais d’exterminer le plus d’ennemis possible, à distance de préférence, en utilisant des armes plus bruyantes que le tonnerre, puis, une fois qu’ils avaient préparé le terrain, ils lançaient leurs troupes à l’assaut comme des fourmis sur une dépouille. Le nombre et la puissance de leur armement étaient leurs principales qualités. Les batailles laissaient derrière elles des terres calcinées, dévastées, et des milliers de cadavres (ceux-là, on n’avait pas d’autre choix que de les abandonner aux charognards, au moins pour un temps). Les ancêtres du peuple n’avaient eu aucune chance face à une telle machine. Élan Gris n’avait jamais assisté à l’un de ces déluges de fer et de feu, mais, en observant la file des véhicules qui s’étirait à l’infini sur la route droite, il sut que la terrible malédiction allait de nouveau s’abattre sur la terre des hommes.

S’il pouvait étancher sa soif en ingurgitant des poignées de neige qu’il laissait fondre dans sa bouche, la faim le taraudait. Les derniers repas pris avec les membres de la communauté – toujours aux côtés de Nadia – ne l’avaient pas rassasié. Il attendit que les camions ne soient plus que des points minuscules à l’horizon pour se relever et marcher en longeant à distance le ruban légèrement plus foncé de la route. Les montagnes avaient disparu, gobées par les nuages. Des flocons épars étaient tombés, mais la tempête ne

s'était pas encore déclenchée. Le vent de plus en plus violent couchait presque jusqu'au sol les rares arbres, des proies toutes désignées sur ces étendues planes.

Il distingua dans le lointain les toits sombres de plusieurs bâtiments. Une ferme sans doute. Peut-être trouverait-il là-bas de quoi assouvir sa faim ? Il y avait de grandes chances pour que les occupants des lieux se montrent hostiles, mais, s'il ne mangeait pas rapidement, il n'aurait pas la force de poursuivre sa route. Après avoir glissé deux cartouches dans le fusil, il s'approcha en se dissimulant derrière les rares reliefs et en espérant que l'alerte ne serait pas donnée par un chien. Un mouvement derrière lui attira son attention : la neige qui recouvrait un tas de rondins s'était effondrée sous la poussée du vent. La pression de son doigt sur la détente du fusil se relâcha. Il arriva sans encombre près de la maison d'habitation, une construction ancienne dont certaines parties étaient en mauvais état. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur par la fenêtre ornée d'un voilage de dentelles. Deux appliques dispensaient un éclairage diffus. Des flammes dansaient dans la cheminée et jetaient des lueurs intermittentes sur les murs tendus d'une tapisserie vieillotte. Il observa les lieux un long moment : personne. Il contourna l'angle de la maison. La porte d'entrée s'ouvrit sans aucune résistance. Une douce chaleur et une agréable odeur de bois brûlé l'accueillirent. Il resta encore quelques instants aux aguets avant de fouiller le garde-manger et le réfrigérateur.

« Qu'est-ce que vous fichez chez moi ? »

Élan Gris se redressa avec vivacité et se retourna, le fusil épaulé, vers l'endroit d'où avait surgi la voix. Une femme dans l'escalier du fond de la pièce, cheveux bruns tressés en couronne, visage émacié, chemise à carreaux épaisse, pantalon délavé, chaussettes de laine. Aucune colère dans ses yeux sombres.

« Je cherchais à manger, répondit Élan Gris.

— Vous êtes juste en train de me piller, dit la femme. Il vous aurait suffi de demander. »

Élan Gris baissa son fusil.

« On ne sait jamais comment on va être accueilli chez les Blancs…

— Les Blancs ne sont pas tous pareils. Comme chez vous, je suppose.

— Les Blancs sont presque tous unis par le mépris contre ceux de mon peuple.

— D'où venez-vous ?

— Du royaume du Nord.

— Que faites-vous si loin de votre réserve ? »

Elle descendit les dernières marches de l'escalier et s'avança vers lui sans montrer le moindre signe de frayeur. Elle semblait détachée, comme morte à l'intérieur.

« Je cherche à passer dans le pays du désert blanc et de la cité au bord de l'étendue bleue. »

Elle hocha la tête.

« L'Arcanecout… Ils n'ont tous que ce mot à la bouche. Ils ne se rendent pas compte qu'il n'en restera bientôt plus rien. Les autres royaumes le détruiront comme ils ont déjà détruit les États-Unis d'Amérique. Comme ils ont détruit toute pensée, tout espoir de liberté. D'ailleurs, vous, les Rouges, vous êtes bien placés pour le savoir.

— Je vais là où me guide ma vision, dit Élan Gris.

— Ah oui, vous, les Rouges, vous pratiquez cette foutue sorcellerie. Tu dois crever de faim si tu t'introduis chez les gens au risque de ta vie. Détends-toi. Je vais te préparer à manger. »

Elle s'appelait Sally et sa famille était venue deux siècles plus tôt d'un pays au-delà des mers appelé l'Irlande. Elle avait perdu son époux l'année précédente et elle était restée seule à s'occuper de la ferme tout en élevant ses filles jumelles âgées de six ans. Élan Gris lui demanda comment son mari était mort.

« De la brutalité des gardes royaux, répondit-elle d'un air sombre. Ils l'ont battu à mort dans la petite ville de Santander, à cinq miles d'ici, parce qu'il avait refusé de parler espagnol devant eux. La langue officielle du royaume du Centre est l'espagnol, mais les trois quarts de la population continuent de parler anglais. »

Elle resservit du ragoût dans l'assiette d'Élan Gris, qui en avait déjà vidé deux et n'était toujours pas rassasié.

« Y a pas plus brutal que les gardes royaux, reprit-elle après avoir fixé un long moment le bois de la table. Ces fils de chiens vous cognent pour un oui pour un non. J'ai tenu une année sans mon Calvin, mais je ne sais pas si j'aurai la force de faire une autre année. Je crois aussi qu'ils l'ont tué parce que des prospecteurs de la Pequeña Madrid guignent mes terres et veulent me les acheter à vil prix. Ils pensent sans doute qu'il y a du pétrole là-dessous. Ils sont tous obsédés par le pétrole dans ce foutu royaume !

— Comment peut-on acheter des terres ? lança Élan Gris entre deux bouchées.

— C'est une idée qui vous paraît étrange, à vous, les Rouges. Vous ne pouvez pas comprendre : vous êtes des nomades, des bandes qui suivent le gibier et n'ont pas de frontières. Tandis que nous, les Blancs, on a la folie de la possession. Mais je suis seule et une ferme demande beaucoup trop de boulot. Je finirai par la vendre à ces serpents à sonnette, le diable les emporte ! »

Élan Gris repoussa son assiette. Il avait manqué de prudence en mangeant trop et trop vite, il se sentait déjà gagné par l'engourdissement. Ours Brun disait toujours qu'il fallait sortir des repas avec la sensation de la faim, ou le guerrier perdait de sa vigilance, de sa rapidité, de sa puissance.

« Je n'ai jamais bien compris ce qu'était le diable, dit-il après avoir bu une gorgée d'eau.

— C'est le monstre que les pasteurs et les curés agitent sous notre nez

pour nous fiche la trouille, répondit Sally.

— Un peu comme les créatures maléfiques qui se tiennent dans l'obscurité de chaque côté du chemin de la vision…

— Ah, y en a aussi chez vous ? »

Les yeux d'Élan Gris se fermaient. La digestion, la chaleur et la fatigue des derniers jours lui alourdissaient les muscles et le plongeaient dans une douce somnolence.

« T'as l'air rudement fatigué, mon gars, dit Sally. La tempête va pas tarder à souffler Tu ferais mieux de passer la nuit ici, bien au chaud. Je vais te préparer un lit. »

Élan Gris eut l'impression de percevoir un grondement rageur au fond de lui, mais il n'en tint pas compte, incapable de résister à l'appel du sommeil.

Des murmures le réveillèrent. Des craquements.

On marchait dans l'escalier. Élan Gris se souleva sur un coude et, par la fenêtre dont le volet n'avait pas été tiré, explora des yeux la cour en contrebas. La nuit épaisse et traversée de flocons épars semblait affalée sur la neige. Il aperçut un véhicule garé devant le portail principal. Une voiture blanche frappée sur le côté d'une couronne jaune et rouge. Il avait bien fait de ne pas écouter Sally lorsqu'elle lui avait suggéré de laisser son fusil au rez-de-chaussée. Il s'en saisit et l'arma aussi discrètement que possible. Le cliquetis résonna avec la puissance d'un coup de tonnerre dans le silence nocturne.

CHAPITRE 16

M'dame, m'dame, j'crois bien que la cérémonie aura lieu dans trois jours ! m'a dit Elmana en entrant dans la chambre avec un grand sourire. Y a des fleurs partout en ville, des roses toutes blanches presque aussi belles que vous ! J'ai failli lui demander de me remettre les clefs de son trousseau afin que je puisse au moins tenter de m'enfuir, mais je sais maintenant que Maxandeau la considérerait comme coupable et la ferait assassiner sans la moindre pitié.

J'ai appris à connaître celui qui est censé devenir mon époux. Elmana m'a raconté un grand nombre d'histoires à son sujet, et je suis consciente de toute l'étendue de sa cruauté et de son ambition. Mon père savait-il qu'il me bradait à un homme aussi peu recommandable ? Est-ce pour cette raison qu'il lui a vendu la moins présentable de ses filles, la réprouvée, la déshéritée, la maîtresse d'un cou noir ? En tant qu'argentier, il a un sens aigu des affaires, et, plutôt que de me laisser croupir dans ma cave parisienne, il a trouvé le moyen de me rentabiliser en me récupérant et en m'expédiant en Nouvelle-France, un peu comme on écoule une marchandise périmée. Maxandeau n'est pas du genre à faire la fine bouche, m'a certifié Elmana. Du moment que je lui apporte le nom des Barrot, du moment que cette alliance lui assure ses entrées à la cour de La Nouvelle-Orléans, il se fiche bien de savoir si j'ai déjà servi ou non. La preuve, il a tenté d'annihiler ma volonté en me droguant. Que je sois réduite à l'état de légume lui importe peu. Au contraire, il s'assure ainsi de ma coopération, au moins de ma neutralité, jusqu'à ce qu'il puisse traiter d'égal à égal avec les courtisans de Nouvelle-France. Quant à mon père, il compte sans doute exploiter à son profit les fabuleuses richesses des territoires américains. Lui également existe davantage par l'argent que par la naissance, et plus il en amassera, plus les courtisans de Versailles viendront lui picorer dans la main. Je suis donc une monnaie d'échange, une monnaie dépréciée, mais qui arrange bien les deux hommes, le magnat de Nouvelle-France et le grand argentier du royaume de France. Ils ne savent pas que j'ai retrouvé ma lucidité, ma détermination, et je compte bien être le minuscule caillou qui grippera les rouages de leur belle machination.

Trois jours…

Trois jours pour trouver la bonne solution.

Je ne me suis jamais demandé quelle était la meilleure manière d'attenter à ses jours. Hors de question d'utiliser une lame : le sang me fait horreur. De même je n'ai pas de poison à disposition. J'ai beau tourner la question dans tous les sens, je ne vois que la pendaison. Cette fin également me terrifie, mais elle est certainement la plus facile à réaliser, la seule à ma portée en tout cas. Une poutre traverse le plafond de ma chambre, deux ceintures de mes peignoirs mises bout à bout devraient constituer une corde solide, un nœud coulant n'est pas compliqué à faire, il suffit ensuite de grimper sur une chaise, de la repousser du pied et de se laisser happer par le vide.

J'ai frémi en m'imaginant me balancer au bout d'une corde, j'ai failli renoncer, accepter l'affreux marchandage de mon père, accepter Alfred Maxandeau pour époux, accepter une vie de déshonneur plutôt qu'une mort aussi brutale, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, j'ai maudit le destin qui m'oblige à m'effacer de cette terre alors que je viens tout juste d'atteindre mes dix-sept ans, que mon corps bouillonne de désirs, que Jean se morfond de l'autre côté de l'Atlantique. J'ai raffermi ma détermination. Qu'est-ce qui vaut mieux ? Mourir tout de suite ou mourir à petit feu dans les griffes de Maxandeau ?

Les couturières sont revenues afin que je puisse essayer ma robe et ma coiffe : c'est vrai qu'elles sont somptueuses. Pas un sommet de bon goût, mais réellement fastueuses avec leurs tissus d'une douceur ensorcelante et leurs innombrables broderies de perles. Je me suis laissé déshabiller et rhabiller comme une poupée de chiffe molle, sans dire un mot, sans prendre la moindre initiative. Je soupçonnais certaines couturières d'être à la solde de Maxandeau, de lui rapporter tous mes faits et gestes, et je voulais à tout prix éviter de lui donner l'éveil.

Assise sur le coin du lit, Elmana m'a observée avec une pointe d'inquiétude, redoutant sans doute que je ne me trahisse et que, par la même occasion, je ne dévoile sa responsabilité dans ma résurrection. Vous êtes si belle, m'dame ! s'exclamait-elle régulièrement avec un sourire éclatant. Vous êtes resplendissante, une vraie princesse ! C'était tout ce qui comptait pour elle, que je m'affirme dans toute ma splendeur à la face du monde, que je m'élève au-dessus du malheur telle une fée ou un ange. Elle pensait que je devais être belle pour elle et toutes les femmes de Nouvelle-France qui ne connaissaient de l'existence que laideur et humiliation.

Lorsque les couturières ont quitté ma chambre en emportant avec elle leur incessant babillage, je me suis effondrée sur mon lit, épuisée.

Vous avez l'air très triste, m'dame, m'a dit Elmana. C'est pourtant votre mariage qu'on va célébrer dans deux jours ! Je lui ai rétorqué que je n'aimais pas l'homme qu'on me destinait. Quelle importance, m'dame, jamais j'aurai l'occasion de porter une robe comme la vôtre ! Les hommes, ils se servent de vous, ils vous aiment jamais, alors il faut profiter d'eux quand on le peut. Et vous le pouvez, vous, m'dame ! Je n'ai pas cherché à la convaincre : les

hommes qui étaient entrés dans sa vie s'étaient montrés brutaux et irrespectueux envers elle. Comment aurait-elle pu imaginer d'autres relations ? Je l'ai rassurée en lui promettant de présenter la meilleure figure possible lors de la cérémonie. À la bonne heure ! s'est-elle écriée. Vous êtes si jolie quand vous souriez. J'espère continuer à vous servir quand vous serez madame Maxandeau.

Madame Maxandeau…

J'ai lâché tout à coup les dernières prises, mes dernières peurs. Je ne serais jamais madame Maxandeau, l'épouse d'un rustre qui croit que l'argent achète tout, transfigure tout, permet tout.

J'ai confectionné la corde au cours de la nuit. Je suis allée vérifier que la longueur des deux ceintures nouées l'une à l'autre suffirait. J'ai répété ensuite la macabre mise en scène. Je suis montée sur la chaise. Il a fallu que je me hisse sur la pointe des pieds pour atteindre la poutre. Je me suis assurée de la solidité du nœud coulant. J'aurais sans doute dû mettre mon projet à exécution cette même nuit, mais j'avais en moi un tel désir de vivre qu'un jour supplémentaire m'apparaissait comme un indispensable, un merveilleux présent. Et puis je n'avais pas encore demandé à Elmana d'envoyer mon journal à Jean. Avait-il une chance de lui parvenir d'ailleurs ? Il atterrirait selon toute probabilité dans un bureau de la censure royale et finirait dans l'un de ces foyers à haute température qu'on appelait les gueules de l'enfer. Il fallait donc l'acheminer par un autre moyen. Peut-être Elmana devrait-elle contacter un voyageur ou un marin et le lui confier après lui avoir fait jurer solennellement de le remettre en main propre à son destinataire. L'entreprise me paraissait tout à coup hasardeuse, voire impossible. Mais je devais à tout prix tenter la chance, bâtir ce pont de mots entre le monde des morts et le monde des vivants.

Je me suis couchée avec un tel désespoir dans le cœur que je n'ai pas fermé l'œil jusqu'à l'aube. Toute ma vie m'est revenue en mémoire, les scènes de ma petite enfance que je croyais à jamais oubliées, mes disputes avec mes sœurs, mes rêveries d'adolescente. De ce torrent d'images et de sensations a émergé l'année passée aux côtés de Jean. C'était au moment où j'avais reçu la meilleure part de mon existence qu'il me fallait partir.

Lorsque Elmana a ouvert la porte de ma chambre, je me suis rendu compte avec effroi que j'avais oublié de ranger la corde dans l'armoire.

CHAPITRE 17

Le camion longea le Mississippi et pénétra dans les faubourgs de La Nouvelle-Orléans, une ville colorée écrasée par une chaleur humide, étouffante. Le rythme cardiaque de Jean s'accéléra : il était arrivé au terme de son voyage, il ressentait dans sa chair la présence de Clara.

« Fait pas si chaud d'habitude à fin février, c'maudit temps est tout détraqué, j'rentre chez moi après un long été, est-ce qu'elle m'aura attendu, ma bébé ? »

Le vieux Noir coiffé d'un chapeau troué et vêtu d'une veste grise ravaudée grattait une guitare aussi cabossée que lui. À demi allongé sur deux sacs, il fredonnait des airs à la tristesse déchirante, la tête renversée en arrière, les yeux mi-clos, d'une voix à la douceur presque enfantine.

Ils avaient roulé pratiquement sans interruption depuis la Caroline du Nord, traversant le massif des Appalaches, puis les provinces de Géorgie, d'Alabama et du Mississippi avant d'arriver en Louisiane.

Après avoir franchi la frontière, Jean avait parcouru le marais sans croiser une patrouille et marché jusqu'au bord d'une route où circulaient de nombreux camions. L'un d'eux s'était arrêté et le chauffeur, un homme d'une cinquantaine d'années coiffé d'une casquette crasseuse et appelé Philibert, lui avait demandé où il allait.

« Monte donc derrière, mon gars, et prends tes aises. J'descends moi aussi dans le Croissant, à La Nouvelle-Orléans. »

Jean s'était retrouvé assis sur des sacs de grains en compagnie d'autres passagers qui se rendaient pour la plupart en Alabama ou dans le Mississippi pour travailler dans les champs de coton s'étendant à l'infini de chaque côté de la route. Des Noirs et des red necks blancs. Même s'ils parlaient tous un français truffé d'expressions insolites, Blancs et Noirs ne s'adressaient pas la parole. Leur attitude rappela à Jean les séparations entre les mécaniciens, les chauffeurs et les charbonniers sur le *Henri-VII.* Les hiérarchies ne se formaient pas seulement dans les palais, les cours et les casernes, elles se cristallisaient dans toutes les classes sociales, jusqu'aux plus basses castes, comme si, quelle que fût leur condition, les êtres humains éprouvaient l'inexorable besoin de se croire supérieurs à d'autres. Jean s'aperçut rapidement que les Blancs les plus pauvres n'éprouvaient que du mépris pour les Noirs. Ils croupissaient dans la même misère, ils rencontraient les mêmes

difficultés, mais ils se saisissaient d'un prétexte aussi absurde que la couleur de peau pour dresser entre eux d'infranchissables barrières.

Philibert, lui, ramassait les uns et les autres sans distinction. Il avait confié à Jean, lors d'un arrêt, que son camion ne faisait pas la différence entre les races.

« Pour mon engin, transporter un Blanc ou un Noir, c'est du pareil au même, c'est juste une question de poids. Et Notre Seigneur Jésus-Christ – il s'était signé – est mort sur la croix pour tous les hommes, pas seulement pour les Blancs… »

Il avait offert deux repas à Jean, un déjeuner dans un petit restaurant de Géorgie et un dîner dans les faubourgs de Montcalm, la ville la plus importante de la province.

« Les États sont devenus des provinces quand Pierre I^{er}, le neveu du roi de France, s'est installé sur le trône de Nouvelle-France en 1923. Les villes ont été rebaptisées. Mais la plupart des habitants les appellent par leurs anciens noms. Là où on se trouve, c'était Birmingham du temps des États-Unis. »

Bien que la cuisine fût grasse et insipide, Jean s'était jeté sur les repas avec un appétit qui avait tiré un sourire à Philibert.

« Eh ben, mon gars, ça fait combien de temps que t'as pas mangé ? »

Jean n'avait pas répondu, il avait seulement demandé à son interlocuteur pourquoi il se montrait si généreux avec lui.

« J'en sais foutre rien, avait répondu le chauffeur en haussant les épaules. Sans doute parce que t'as une bonne tête. Et aussi que j'ai un grand besoin d'compagnie. »

Le voyage s'était déroulé sans encombre. Ils avaient franchi plusieurs barrages établis par les forces de l'ordre au milieu de la route. Les gendarmes royaux portaient des uniformes blancs, comme en France, mais les leurs étaient ornés de liserés bleu foncé et d'épaulettes dorées. Et les chapeaux de paille, moins martiaux mais mieux adaptés à la chaleur tropicale, remplaçaient les képis traditionnels. Ils semblaient détendus, presque nonchalants, se contentant le plus souvent d'échanger quelques mots avec Philibert et l'autorisant à continuer sa route d'un geste négligent de la main. Était-ce un effet du climat ? D'une manière générale, le royaume de Nouvelle-France tout entier paraissait moins rigide, plus décontracté, plus désordonné que le vieux royaume, comme s'il n'était qu'une vague ébauche de son modèle européen. Jean comprenait maintenant pourquoi les douaniers mettaient un tel acharnement à traquer et tuer les immigrants illégaux : passé la frontière, les clandestins pouvaient facilement se fondre dans le capharnaüm néo-français. Il n'était sans doute pas très difficile de corrompre les administrations et les forces de l'ordre pour obtenir des papiers en bonne et due règle. Jean avait vu Philibert glisser des billets dans la main de l'un des gendarmes qui le contrôlaient.

« J'aime ce que vous chantez », dit Jean au vieux Noir.

Le camion s'était engagé dans une rue étroite bordée de façades roses, jaunes et bleues, hérissées de balcons en fer forgé pour la plupart rouillés et ornés de couronnes de roses blanches.

Le chanteur le fixa d'un air étonné.

« Bah, ce sont juste de pauvres chansons qui intéressent que les nègres de mon espèce ! Et puis tu devrais éviter de me parler si tu veux pas être mal vu par les Blancs de ton genre.

— Pourquoi ?

— Dans ce foutu pays, les Blancs ne parlent pas aux nègres, c'est comme ça…

— Vous venez faire quoi à La Nouvelle-Orléans ? »

Le vieil homme eut un large sourire qui éclaira fugitivement son visage tourmenté.

« T'es plus têtu que dix mules, toi ! J'viens chanter dans un mariage. Et toi ?

— Je viens aussi pour un mariage. »

Les boutiques grandes ouvertes vomissaient leurs marchandises sur les trottoirs. De nombreux Asiatiques déambulaient parmi la multitude de Noirs et de Blancs. Certains d'entre eux tiraient d'énormes charrettes à bras chargées d'épices ou d'ustensiles de cuisine, écartant les chiens errants à coups de pied.

« T'es pas du coin, mon gars, pas vrai ? »

Jean n'hésita qu'une poignée de secondes avant de répondre.

« Je viens de France.

— T'es clandestin, j'parie. »

Les doigts fins et ridés du vieil homme se remirent à danser sur le manche de sa guitare. Sa voix pourtant frêle domina les ronronnements des moteurs et le murmure de la foule.

« Ils croient tous que l'bonheur est ici, sous le soleil, fredonna-t-il. Mais l'soleil est pas bon pour les pauvres bougres, non, non Seigneur, y a rien de bon sur cette terre pour les pauvres bougres, l'soleil te chauffe la peau quand tu travailles dans les champs, l'soleil te dessèche la gorge et brûle la terre, l'soleil n'est pas bon pour les pauvres bougres, non, non… » Il se tourna vers Jean et dit, toujours en chantonnant : « Le mieux que t'aies à faire, c'est d'partir au plus vite d'ici, mon gars, y a rien de bon pour toi ici, y a que des moustiques et de l'ennui.

— Où devrais-je aller selon vous ? »

Le vieil homme se pencha vers Jean et enfonça son regard sombre dans le sien comme s'il voulait se loger tout entier dans son âme.

« File en Arcanecout si t'en as la force, mon gars. Moi j'suis bien trop vieux. Paraît qu'on est tous frères là-bas, Noirs, Blancs, Jaunes, Rouges. Ici, y a plus que la mort, la décomposition… Voilà de quoi parlent mes pauvres chansons, du désespoir, de la misère, des amours impossibles. Elles s'adressent à ceux de ma condition. Qu'est-ce qu'un petit Blanc pourrait

comprendre à l'âme noire ?

— Ceux de ma famille, en France, vivent les mêmes choses que vous. »

Le vieil homme gratta de nouveau sa guitare.

« Ils sont pas fils d'esclaves, les tiens. Qu'est-ce que tu peux comprendre à ça, hein ? On les a pas pris sur une terre pour les planter sur une autre. Qu'est-ce que tu peux comprendre à ça, hein ? Les tiens ont pas été rabaissés au rang de la bête. Qu'est-ce que tu peux comprendre à ça, hein ? Les tiens ont pas valu moins qu'une vache, moins qu'un porc. Qu'est-ce que tu peux comprendre à ça, hein ? Oh, Seigneur, éloigne les démons qui dansent au-dessus de nos âmes… »

Philibert gara le camion à l'entrée d'un quartier aux rues étroites à angle droit et vint s'adresser à ses deux derniers passagers.

« Le Vieux Carré, le centre de la ville. Vous v'là rendus. »

Jean descendit puis aida le vieil homme, qui détendit ses jambes en faisant craquer ses os.

« Comment vous remercier, Philibert ? »

Le chauffeur remonta sa casquette pour se frotter le haut du crâne.

« Ma foi, y a juste à sourire à la vie.

— Est-ce que vous savez où se trouve la maison d'Alfred Maxandeau ? »

Les yeux bleus de Philibert s'arrondirent.

« Tu parles bien de l'homme le plus riche de Nouvelle-France ? Tu le connais donc ?

— Pas vraiment. Mais j'ai affaire chez lui.

— Prends garde à Maxandeau, intervint le vieux Noir. C'gars-là, c'est le mal incarné. Sûr qu'il fricote avec tous les démons du Bayou.

— Ce qu'il veut dire, c'est qu'il utilise la sorcellerie vaudoue, précisa Philibert.

— J'dis même qu'c'est le diable en personne.

— Vous savez où il habite ? insista Jean.

— Au milieu du Vieux Carré, répondit Philibert. Sa maison fait face à celle du palais royal. Les deux bâtiments sont aussi grands l'un que l'autre. De chaque côté de la cathédrale Saint-Louis. Tu peux pas te tromper : son symbole, c'est l'opossum, y a pas plus hargneux comme bête.

— J'ai entendu dire que le diable était sur le point de se marier, fit le vieux Noir en jetant un regard en biais à Jean. Et qu'il y aura plein d'invités, tout ce que la Nouvelle-France compte de courtisans et d'autres parasites. Le Seigneur prenne en pitié la malheureuse qui sera son épouse. »

Jean baissa la tête pour dissimuler sa détresse ; pas assez rapidement pour donner le change à ses interlocuteurs.

« Tu la connais ? » demanda Philibert.

Le silence de Jean équivalait à un aveu.

« À voir ta bobine, mon gars, on jurerait que c'mariage te plaît pas, Seigneur non, marmonna le vieux Noir.

— Ils l'ont enlevée et droguée à Paris, déclara Jean, les mâchoires serrées. On vivait ensemble, elle et moi. »

Le chanteur marqua son étonnement d'un claquement de langue.

« Une fille de la haute fricote pas avec un p'tit gars dans ton genre !

— Elle a participé à la marche de la faim le 25 décembre de l'année dernière…

— Cette histoire est venue jusque dans le bayou, coupa Philibert. Paraît que ça a été un horrible massacre.

— Elle en a réchappé. Sa famille l'a reniée et expulsée. Elle est venue avec moi à Paris.

— Paris ! s'extasia le vieux Noir d'un air extasié. Seul le Seigneur sait combien j'aimerais visiter Paris avant de quitter cette vallée de larmes.

— Peu de chances qu'on te laisse entrer en France, marmonna Philibert avec une moue.

— Pourquoi pas ? Là-bas, ils traitent peut-être mieux les nègres que dans le royaume des moustiques ! »

Le flot incessant de piétons les contraignait à rester quasiment au milieu de la route. Ils n'en bougeaient pas malgré les coups de klaxon frénétiques des véhicules qui venaient en face. Sur le trottoir, une discussion animée opposait plusieurs Chinois à l'entrée d'une boutique.

« T'es en train de nous dire que t'es venu de France essayer d'empêcher ce foutu mariage ! » reprit Philibert.

Le vieux Noir partit d'un rire tonitruant en renversant la tête.

« Seigneur ! Un agneau venu affronter seul une meute de loups ! Les hommes de Maxandeau sont des tueurs, oh oui, des serviteurs du baron Samedi, des adorateurs du vaudou.

— Je dois quand même essayer de la sortir de là, dit Jean avec détermination.

— T'as aucune chance, mon garçon, oublie ta belle, prends tes jambes à ton cou et fiche le camp en Arcanecout tant que t'en as encore la force. Des femmes, tu en trouveras d'autres là-bas, tandis que ta vie, si tu la perds, tu la retrouveras pas, Seigneur non.

— Je ne partirai pas sans elle.

— Maudits soient les p'tits Blancs plus têtus que dix mules ! grommela le chanteur. Comment tu t'appelles ?

— Jean.

— Un plaisir de faire ta connaissance, Jean. Moi, c'est Mizzipi. Comment tu comptes t'y prendre, pour la libérer ? »

Jean secoua la tête.

« Je ne sais pas encore.

— Les chiens te réduiront en bouillie avant même que t'aies fait dix mètres à l'intérieur de la propriété de Maxandeau, dit Philibert.

— Prie le Seigneur pour que les chiens te ratent pas, renchérit Mizzipi. Parce que, sinon, tu tomberais dans les griffes des tueurs de Maxandeau, et

eux, ils sont pires que les chiens, ils feront durer le plaisir. »

Jean contint de son mieux les larmes qui lui embuaient les yeux.

« Il y a toujours un moyen ! cracha-t-il d'une voix colérique.

— Un miracle, tu veux dire ? » soupira le vieux Noir.

Le chauffeur consulta Mizzipi du regard.

« Tu vois bien que ce garçon a le cœur cassé, mon gars. Tu connais personne dans la domesticité de Maxandeau qui pourrait lui venir en aide ? »

Les lèvres du vieux Noir se crispèrent.

« C'est bien connu, les nègres sont tout juste bons à être domestiques ou à travailler dans les champs de coton !

— Choisis un autre moment pour me chanter ta rengaine ! Tout le monde sait que Maxandeau a un faible pour les jeunes négresses. »

Mizzipi s'éventa avec son chapeau avant de hocher la tête.

« Quand est prévu ce mariage ? »

Philibert désigna les couronnes et les guirlandes de roses accrochées au fer forgé des balcons.

« Si ce m'as-tu-vu a fleuri toute la ville, c'est que la cérémonie est toute proche. J'dirais demain ou après-demain.

— Oh ! Seigneur, tu ne nous laisses pas beaucoup de temps… »

Mizzipi remit son chapeau sur sa tête, posa sa guitare sur son épaule et plongea ses yeux globuleux dans ceux de Jean.

« Viens donc me voir ce soir à l'église Sainte-Rita. J'y serai avec des amis pour chanter.

— Mais pourquoi… »

Philibert interrompit Jean d'un geste péremptoire.

« Si tu veux retrouver ta blonde, fais juste ce qu'il te dit, mon gars. Je t'expliquerai comment aller à Sainte-Rita. »

Le vieux Noir eut un sourire énigmatique, pivota sur lui et s'éloigna dans la rue bondée en secouant la tête et en chantonnant.

CHAPITRE 18

L'église Sainte-Rita se dressait tout au fond d'une rue en si piètre état qu'on aurait dit un mauvais chemin de terre. La nuit était tombée depuis plus de trois heures. Suivant les indications de Philibert, Jean avait longé le marécage qu'on appelait le bayou et s'était enfoncé peu à peu dans les rues Cases-Nègres, un quartier aux maisons délabrées, aux arbres torturés et aux routes défoncées. Les habitants l'avaient regardé passer avec des yeux étonnés et vaguement hostiles. Philibert lui avait dit que les Blancs ne mettaient jamais les pieds dans les quartiers habités par les Noirs et recommandé la plus grande prudence.

« N'hésite pas à cavaler si tu vois des gars marcher derrière toi ! Et s'ils t'attrapent, dis-leur que tu viens voir Mizzipi. Pas sûr que ça les calme, mais faudra au moins essayer.

— Il est aussi connu que ça, Mizzipi ? »

Philibert avait remonté sa casquette et s'était frotté le haut du crâne, un geste qu'il effectuait chaque fois qu'il voulait donner de l'importance à ses paroles.

« Lui ? C'est le plus grand chanteur de Nouvelle-France. Enfin, le plus grand chanteur noir.

— Il paraît encore plus miséreux que les autres…

— Il demande jamais de fric pour chanter, il s'en fout de l'argent, il se contente du gîte et du couvert. Et puis il voyage sans frais, comme t'as pu t'en rendre compte. Ça m'est arrivé plus d'une fois de le ramasser au bord de la route. Les Noirs de tout le royaume le vénèrent comme un dieu. Personne ne sait quel âge il a au juste. Y en a qui disent qu'il a connu l'Amérique du temps des États-Unis, et même qu'il a dépassé le siècle depuis longtemps… »

Bon nombre de planches de la bâtisse étaient disjointes, une partie du toit, découverte, et il ne restait du clocher qu'un moignon déchiqueté. Des chants montaient dans la nuit bercée par une brise tiède et imprégnée d'une puissante odeur de vase. Les branches des arbres plongeaient dans l'eau du bayou proche comme pour y puiser un peu de fraîcheur. Des ululements, des coassements et d'autres cris transperçaient régulièrement l'obscurité. Jean se demandait ce qu'il fichait dans ce quartier perdu de La Nouvelle-Orléans alors que le mariage de Maxandeau et de Clara serait célébré dans un peu moins de deux jours.

Au cours de la journée, il s'était rendu devant l'entrée principale du domaine d'Alfred Maxandeau et avait pris conscience que, conformément aux affirmations de Mizzipi et de Philibert, il lui serait impossible de pénétrer à l'intérieur de la propriété ceinte d'un mur d'une douzaine de mètres de hauteur : une armée de gardes accompagnés d'énormes molosses en gardaient les accès. Clara était là, si proche qu'il aurait pu crier son nom, si étroitement gardée qu'elle n'avait jamais semblé aussi loin. Il s'était écarté, la mort dans l'âme, quand un garde posté derrière la grille monumentale surchargée de dorures lui avait jeté des regards soupçonneux. Un flot ininterrompu de véhicules se présentait devant la porte de service. Les voitures luxueuses des invités logés dans la propriété pendant les cérémonies du mariage côtoyaient les camions des fournisseurs. Jean avait entrevu les immenses chapiteaux de toile blanche dressés sur les pelouses d'un vert éclatant, les massifs de fleurs géométriques qui bordaient les allées pavées de dalles scintillantes. Une armée de serviteurs en livrée rouge et blanc, noirs pour la plupart, courait d'un endroit à l'autre de la propriété sous le regard vigilant d'hommes blancs vêtus de costumes sombres. L'opossum, l'animal symbole de Maxandeau, n'avait pas paru à Jean aussi terrible que l'avait prétendu Philibert : il ressemblait à un rongeur inoffensif dont on avait envie de caresser le pelage soyeux, du moins tel qu'il était représenté sur les grilles et dans les niches du mur d'enceinte.

La cathédrale Saint-Louis et son immense parvis séparaient le domaine de Maxandeau du palais royal, un bâtiment censé reproduire le château de Versailles, mais en modèle réduit et avec des matériaux de moindre qualité. Des drapeaux bleu et blanc, couleur de Nouvelle-France, claquaient au-dessus des toits. Parmi eux flottait un drapeau blanc frappé de la fleur de lys, sans doute pour rappeler les liens étroits entre le royaume d'Amérique et son ancêtre européen. Jean avait assisté à la relève de la garde, un ballet spectaculaire et parfaitement réglé auquel les Néo-Orléanais ne prêtaient plus vraiment attention. Des gardes droits comme des piquets, uniformes blanc et bleu, couvre-chefs aux sommets pointus et dorés, perruques poudrées, bottes noires montant jusqu'aux genoux, pantalons bouffants et fusils d'assaut, marchaient au pas de l'oie en frappant de leurs semelles ferrées les dalles de pierre.

Courtisans et fournisseurs se pressaient en grand nombre dans la cour principale pavée. Des huissiers en livrée bleue filtraient les entrées sous la supervision de soldats coiffés d'un casque métallique. Nombreux étaient les hommes et les femmes qui tentaient d'obtenir une audience auprès du roi Pierre III. Quelques courtisans attitrés traversaient l'espace en jetant des regards dédaigneux sur cette populace en mal de reconnaissance royale. Un peu plus loin, devant l'une des sorties principales, stationnaient les voitures frappées d'armoiries, les taxis de couleur brune et les calèches tirées par des attelages de chevaux bais. Des panneaux fixés sur les toits de quelques navettes indiquaient qu'elles desservaient la gare principale de Pointe-du-

Croissant et l'aéroport de Montgolfier. L'essence était aussi chère qu'en France, Jean l'avait constaté en avisant les tarifs proposés par une station-service : trois néo-francs le litre, soit l'équivalent de deux francs royaux soixante.

Philibert lui avait remis un billet de dix néo-francs avant de remonter dans son camion :

« Tu mangeras à ma santé, avait-il dit avec un large sourire. Je t'aurais bien accompagné ce soir, mais il faut que j'aille d'urgence livrer ma marchandise, puis que je reparte aussitôt pour l'Arkansas. Qu'est-ce que tu veux, j'dois gagner sa vie. Que Notre Seigneur Jésus-Christ te protège, mon gars. »

Jean avait passé le reste de la journée à flâner au bord du Mississippi dans la chaleur étouffante de ce mois de février. Il avait pris son déjeuner dans un petit restaurant typique de La Nouvelle-Orléans sur une terrasse surplombant le large cours d'eau. Il avait mangé des beignets, des haricots rouges, du riz et des écrevisses à la sauce piquante. Il avait surpris une discussion entre deux vieillards assis à la table d'à côté. L'un d'eux affirmait que la saison des cyclones serait en avance et que la ville risquait bientôt d'en essuyer un comparable à celui de 2005. Les digues avaient alors cédé et La Nouvelle-Orléans avait été submergée, des quartiers entiers dévastés, une partie de la population noyée. La ville portait encore les stigmates de l'ouragan : dans certaines avenues, les maisons étaient restées dans l'état, en partie ou totalement détruites, parfois transformées en tas de bois informe hérissé de planches brisées, la végétation avait repris ses droits dans les jardins abandonnés, d'énormes crevasses béaient dans les rues et le long des trottoirs, sur lesquelles on avait posé des passerelles de fortune. L'odeur permanente de vase donnait la vague impression de se balader dans un cloaque géant. Les vieux avaient dit que les pompes de drainage installées en 1910 n'avaient pas fonctionné, qu'il fallait les changer d'urgence, que le roi avait mieux à faire avec ses maîtresses, ses chasses à courre et ses fêtes somptueuses, que son peuple était le dernier de ses soucis. Même s'ils avaient prononcé ces derniers mots à voix basse, craignant visiblement d'être écoutés, Jean les avait parfaitement entendus.

Il avait aussi découvert, dans certains quartiers habités principalement par les Noirs, des salles sombres où se donnaient des concerts improvisés, des hommes qui, avec des guitares, des trompettes, des clarinettes, des banjos, des harmonicas, des planches à laver, jouaient une musique frénétique. Il n'avait aperçu aucun Blanc dans les formations ni dans l'assistance. Des femmes dans le public se trémoussaient en cadence, les yeux mi-clos, la tête renversée, tenant leurs jupes remontées au-dessus du genou. Il régnait dans ces pièces surchauffées une atmosphère de ferveur et de joie qui entraînait de curieuses sensations dans la tête et le corps de Jean, une irrésistible envie de bouger, de claquer des mains, de sautiller, de plonger dans cet état de transe qui gagnait peu à peu le public. Il avait demandé à un jeune garçon comment s'appelait ce

genre de musique. L'autre l'avait regardé un long moment d'un air craintif avant de répondre :

« Le zzipi.

— Comme Mizzipi ? »

Le garçon avait ouvert de grands yeux.

« Tu connais Mizzipi ? »

Jean en avait rajouté :

« C'est un ami.

— Mizzipi, c'est pas l'ami des Blancs, avait protesté le garçon après un temps de réflexion.

— Je ne suis pas un Blanc, je suis un cou noir. »

Le garçon avait discrètement observé le cou de Jean. Comme il n'avait rien remarqué d'anormal, il en avait déduit que ce Blanc était fou, comme tous les Blancs d'ailleurs, mais celui-là encore plus que les autres : il n'avait rien à faire dans le quartier, et il fallait vraiment avoir perdu la raison pour croire qu'il existait une catégorie intermédiaire entre blanc et noir.

Jean estimait que le zzipi, s'il venait en France, par l'énergie qu'il dégageait, par le supplément d'âme qu'il donnait, rencontrerait un grand succès chez les cous noirs.

Les chants en provenance de l'église étaient plus graves, plus mélodieux, emplis d'une nostalgie qui tirait des larmes. Le vent répandait maintenant une odeur de sel. Les branches des arbres se dressaient et sifflaient comme des serpents dérangés, des feuilles volaient en tous sens, des gouttes de pluie, lourdes et chaudes, cinglaient les tuiles et les volets.

Jean accéléra le pas. À une dizaine de mètres de l'église, des ombres jaillirent d'un recoin de ténèbres et fondirent sur lui. Il se retrouva encerclé de jeunes Noirs vêtus de chemises entrouvertes et de pantalons larges. Âgés entre quinze et vingt ans, ils le fixaient avec agressivité.

« Où tu vas comme ça, le Blanc ? »

Jean désigna l'église.

« J'ai rendez-vous avec Mizzipi… »

Plusieurs d'entre eux éclatèrent de rire.

« Ils sont des centaines à vouloir rencontrer le grand Mizzipi ! s'exclama le plus grand et le plus costaud de la bande. Pourquoi est-ce qu'il perdrait du temps avec un p'tit Blanc dans ton genre ? »

Les sifflements du vent et les craquements des arbres escamotaient en partie les chants et les contraignaient à hurler.

« C'est lui qui m'a demandé de venir ce soir, déclara Jean d'une voix aussi ferme que possible.

— Ah ouais ? Qui nous dit que t'es pas venu pour le tuer ?

— Vous pouvez me fouiller, je n'ai aucune arme. »

L'interlocuteur de Jean fronça les sourcils.

« Pas besoin d'arme pour tuer quelqu'un.

— Quel intérêt j'aurais de le tuer ?

— Les Blancs disent que Mizzipi prêche la révolte des nègres. Ils veulent l'empêcher de chanter et de parler. Mais on ne peut pas arrêter quelqu'un comme Mizzipi.

— J'ai fait le voyage avec lui à l'arrière d'un camion. »

Le grand Noir s'approcha de Jean et le dévisage avec insistance ; le vent gonflait sa chemise et dévoilait son torse musculeux.

« Tu parles pas comme les Blancs d'ici. D'où viens-tu ?

— De France.

— T'es un de ces satanés Européens qui viennent s'installer en Nouvelle-France en croyant que la vie est meilleure ici.

— Je suis simplement venu retrouver quelqu'un. »

Le grand Noir tira un couteau de la ceinture de son pantalon.

« Les Blancs n'ont pas à foutre les pieds dans ce quartier. Ton chemin s'arrête là, mon gars. »

Jean recula d'un pas. Le cercle se referma aussitôt derrière lui. Ils étaient tous équipés de couteaux.

« Mizzipi m'attend ! cria-t-il en essayant de dominer la panique qui s'emparait de lui. Allez le lui demander, au moins !

— On dérange pas Mizzipi pour si peu. »

Le grand Noir leva son couteau. Jean lança un coup d'œil désespéré autour de lui. Ses agresseurs formaient un filet aux mailles serrées, infranchissables.

« On t'a donc pas prévenu que certains quartiers sont interdits aux Blancs ? »

Jean esquiva le premier coup de couteau d'un retrait du torse, buta sur une pierre, s'affala de tout son long sur le sol. Des rires et des vociférations s'entrelacèrent au-dessus de sa tête.

« On retrouve jamais les corps, ici, tu sais ! On les jette dans le bayou, les tortues ou les cocodrils s'en chargent. »

Jean entrevit, entre ses bras placés en protection devant ses yeux, les faces hargneuses de ceux qui avaient résolu de le tuer, puis, en arrière-plan, le ciel ténébreux où roulaient des nuages furibonds, comme si toute la colère du monde se concentrait au-dessus de lui. Le visage de Clara se détacha du tumulte de ses pensées, si net, si proche, qu'il eut le sentiment d'être revenu dans leur cave de Paris.

Ses agresseurs s'écartèrent tout à coup et le silence retomba sur les lieux, seulement bousculé par les rafales. Jean se redressa sur un coude. Des douleurs montaient de divers endroits de son corps, mais il n'était pas blessé. De lourdes gouttes de pluie lui cinglaient le front et les lèvres.

« Pourquoi vous acharnez-vous sur ce garçon ? »

Jean aurait reconnu cette voix entre mille, à la fois douce et empreinte d'autorité.

« On n'aime pas que les Blancs fouinent dans notre coin ! Y en a beaucoup qui te veulent du mal !

— Je l'avais invité à me rejoindre dans l'église. Est-ce de cette façon qu'on traite les invités dans votre quartier ? »

Mizzipi sortit de l'obscurité, s'avança vers Jean, souleva son chapeau et caressa de la paume ses cheveux poivre et sel.

« Si j'avais pas été tracassé par ma vessie de vieillard, vous l'auriez égorgé comme un agneau sans défense, vous vous seriez montrés aussi injustes, aussi indignes que ceux que vous accusez de vos maux, oh Seigneur, délivre-nous de la fureur et de l'ignorance. Rien de cassé, mon gars ? »

Jean parvint à se relever en dépit des battements accélérés de son cœur et du flageolement de ses jambes.

« On pouvait pas savoir que tu connaissais ce p'tit Blanc, Mizzipi ! plaida le plus grand de la bande.

— On sait jamais à qui on a affaire, mon gars, oh non, jamais. On tue pas les gens par principe.

— Les Blancs, ils ont tué certains des nôtres par principe.

— C'est une raison pour être aussi ignorants et aussi injustes qu'eux ?

— On peut pas se contenter de changer les choses en chantant !

— Je cherche pas à changer les choses, répliqua Mizzipi après un long moment de silence. Je chante ce qui est au fond de moi. Au fond de moi, y a du malheur et aussi un peu de joie, y a les femmes qui m'ont aimé et celles que j'ai quittées, y a de l'amour qui s'est parfois dilué dans le bourbon, y a toutes ces routes sur lesquelles j'ai usé mes godasses, y a ma vieille compagne dont j'ai changé cent fois les cordes, y a le sang nègre qui coule dans mes veines, y a l'amour du Seigneur et la trace du Malin, y a tout ça, et y a que ça… Je suis pas votre symbole, pas votre guide, je suis juste un homme qui donne des bouts de son âme à ceux qui veulent bien les recevoir. Alors, si vous comprenez ce que je suis, venez donc m'écouter au lieu de suriner les gens qui s'promènent tout seuls près de chez vous. »

Ayant prononcé ces mots, Mizzipi prit Jean par l'épaule et l'entraîna avec douceur vers l'entrée de l'église. Le ciel se déchira et la pluie tomba à verse quelques secondes après qu'ils furent entrés dans la bâtisse. Les lumières des ampoules qui pendaient au bout de leurs fils tremblotaient, signe que l'alimentation électrique n'allait pas tarder à être coupée. Les chants s'interrompirent. Tous les regards se tournèrent vers le garçon Blanc qui s'avançait dans l'allée centrale en compagnie du vieux chanteur.

CHAPITRE 19

Un épais manteau blanc emmitouflait le véhicule des gardes royaux. De l'étroite lucarne de la grange, Élan Gris avait une vue partielle de la cour principale. Par chance, le blizzard avait soufflé depuis le milieu de la nuit, effaçant ses traces. Les gardes royaux étaient rentrés bredouilles à l'aube. Ils avaient cherché le fuyard dans les environs sans penser un instant qu'il avait pu se réfugier dans l'un des bâtiments annexes de la ferme.

Muni de son fusil et de son sac, Élan Gris avait enjambé le rebord de la fenêtre et s'était lancé dans le vide, abandonnant son manteau et ses gants qu'il n'avait pas eu le temps d'enfiler. Le bruit de sa chute avait attiré l'attention du garde resté à l'extérieur.

« Por aqui ! »

Un premier coup de feu avait déchiré la nuit. Élan Gris avait évité le projectile en effectuant un écart sur le côté et couru, toujours en louvoyant, en direction du portail. Une série de coups de feu et de jurons l'avaient accompagné dans sa fuite. Ils ne l'avaient pas empêché de sortir indemne de la cour. Il avait parcouru une centaine de mètres avant de se rendre compte qu'il ne tiendrait pas longtemps dans ce froid sans vêtements chauds. Il avait alors bifurqué sur sa gauche et était revenu vers les bâtiments en espérant que les flocons, très denses, recouvriraient rapidement ses empreintes. Il avait grimpé avec la vivacité d'un écureuil dans un arbre dont les branches hautes et décharnées effleuraient la lucarne d'une grange et s'était réfugié dans le grenier de la bâtisse. Assis sur les bottes de paille, décidé à vendre chèrement sa peau, il avait surveillé la cour toute la nuit. Il avait vu les gardes se disperser dans les environs. Comme il l'avait espéré, la neige avait comblé ses traces et coupé sa piste. Il s'était assoupi peu avant le lever du jour.

Des bruits de voix l'avaient tiré de son sommeil. Les gardes se dirigeaient vers leur véhicule, suivis de Sally. Leurs bottes s'enfonçaient dans la couche de neige d'une hauteur de quarante centimètres.

« Merci pour votre hospitalité, *señora,* dit un garde à la fermière.

— De rien, messieurs. Dommage que vous n'ayez pas pu capturer cette face de Rouge !

— Dommage surtout pour vous, *señora.* Pas facile de retrouver quelqu'un dans ce maudit blizzard. Bah, il n'ira pas bien loin sans manteau ni gants. M'étonnerait en tout cas qu'il se représente chez vous. On retrouvera

sans doute son squelette au printemps dans les parages. *Buenas dias.*

— *Buenas dias, señores.* »

Les cinq gardes balayèrent la neige des vitres et du toit du véhicule avant de s'installer dans l'habitacle, démarrèrent et s'éloignèrent de la ferme au ralenti. Sally resta dans la cour jusqu'à ce que la voiture, tous phares allumés, disparaisse dans la tourmente. Élan Gris n'aurait su dire si le visage de la femme blanche exprimait des remords ou des regrets. Il se rappela les paroles de Tonnerre Grondant, l'homme-médecine : ne laisse pas la colère obscurcir tes pensées, concentre-toi sur l'essentiel, sur ce qui doit être accompli. L'essentiel, c'était de récupérer son manteau, ses gants et de la nourriture pour continuer d'avancer sur le chemin de sa vision.

Il attendit encore un bon moment avant de quitter son abri, craignant que la tempête ne contraigne les gardes royaux à rebrousser chemin. Il s'approcha avec prudence de la maison : Sally était probablement armée, comme tous les Blancs d'Amérique. Il jeta d'abord un coup d'œil par la fenêtre. La jeune femme et ses filles, toutes les deux aussi blondes que leur mère était brune, étaient attablées près de la cheminée. Le froid enfonçait déjà ses griffes dans ses os. Les flocons se déposaient tels des oiseaux de rêve sur ses cheveux et ses épaules.

Il arma son fusil et se dirigea vers la porte d'entrée. La surprise figea les traits de Sally lorsqu'il s'introduisit dans la pièce. Les deux fillettes eurent une réaction de terreur : l'apparition soudaine d'un Indien livide, couvert de flocons et armé d'un fusil s'apparentait sans doute à l'un de leurs pires cauchemars.

« Tu… t'es donc pas parti, le Rouge ? bredouilla Sally.

— Les gardes étaient tellement pressés de me chercher dehors qu'ils ont oublié de regarder dedans, répondit Élan Gris. Je suis seulement venu récupérer mon manteau, mes gants et un peu de nourriture. »

Une moue d'amertume étira les lèvres de Sally.

« Mon Calvin m'aurait étripée pour la saloperie que j'ai faite, murmura-t-elle, au bord des larmes. Mais il m'a abandonnée, j'ai un besoin urgent de fric et la garde royale offre une belle prime pour celui ou celle qui les aide à capturer un Indien échappé de sa réserve. Deux mille pesetas. Avec ça, les petites et moi on aurait pu passer l'hiver tranquilles. Faut croire que ça me réussit pas, de fricoter avec ces foutus gardes royaux…

— Vous êtes allée les prévenir au début de la nuit ? »

Elle hocha la tête.

« À pied, en plus ! En laissant mes deux filles seules avec un satané Peau-Rouge ! Je voulais pas prendre le risque de te réveiller si j'utilisais la voiture. Mais ces cons de gardes, il a fallu qu'ils garent leur bagnole à l'entrée de la ferme. Je suis sûre que c'est le bruit du moteur qui t'a réveillé. »

Élan Gris ne répondit pas. Dans le royaume du Nord, on donnait également de l'argent à ceux qui aidaient les soldats du grand-père blanc à la tête couronnée à reprendre les membres du peuple sortis de leurs réserves.

Une tristesse profonde, venue du fond des âges, s'empara de lui. Pourquoi les Blancs s'acharnaient-ils à empêcher ceux qu'ils appelaient les Rouges à recouvrer leur liberté ? Est-ce que le fait de maintenir d'autres êtres humains dans des réserves, des prisons à ciel ouvert, leur procurait du plaisir, de la joie ?

« Qu'est-ce que tu vas faire de nous ? » demanda Sally.

Les fillettes levaient des regards épouvantés sur Élan Gris. Pourquoi les Blancs élevaient-ils leurs enfants dans le rejet des peuples des plaines ?

« Je vous demande seulement d'aller me chercher mon manteau, mes gants, et de me donner de la nourriture pour trois jours, répondit-il.

— Tu… tu veux donc pas te venger ?

— Je remercie le Grand Esprit d'être en vie et libre. Pourquoi chercherais-je à me venger ?

— Parce que je t'ai dénoncé, tiens !

— Il faisait nuit. Maintenant il fait jour. »

Le sourire de Sally ne chassa pas tout à fait l'amertume dans ses yeux.

« C'est suicidaire d'être un sage dans un monde de dingues, mon gars. »

Elle se leva et se dirigea vers l'escalier d'une démarche lourde, encore imprégnée de sommeil.

« N'ayez pas peur, les filles. Le Rouge n'est pas un mauvais bougre ! »

Les fillettes gardèrent leurs regards rivés sur le bois de la table jusqu'au retour de leur mère. Leurs lèvres tremblaient et Élan Gris crut qu'elles allaient fondre en larmes. Sally revint quelques instants plus tard avec le manteau et les gants de peau.

« T'es pas fou, le Rouge ! T'as choisi le fusil et le sac de cartouches plutôt que tes habits. Tout de même, on aurait dû se douter que tu avais cherché refuge dans un recoin de la ferme. T'étais où ?

— Dans un bâtiment empli de paille.

— La grange ? Comment ça se fait qu'on n'ait pas repéré tes traces ? La neige ne peut pas les avoir recouvertes si vite…

— Je suis passé par le grand arbre, répondit Élan Gris avec un sourire. Et puis je suis protégé par mon animal guide.

— Ah oui, tes foutaises superstitieuses… »

Elle lui tendit ses vêtements et retourna s'asseoir à la table. Les fillettes relevèrent la tête.

« Tu mangeras bien un morceau avant de partir. Assieds-toi avec nous. »

Élan Gris hésita, ne sachant pas s'il devait continuer d'accorder sa confiance à la femme qui l'avait trahi au cours de la nuit.

« On dirait que tu te méfies, hein, le Rouge. T'as bien raison, après le tour pendable que je t'ai joué. Au fait, tu connais mon nom, mais tu ne m'as pas donné le tien.

— Vous ne me l'avez pas demandé.

— Je te le demande maintenant.

— Je suis Élan Gris, fils d'Ours Brun et de Petite Louve, du peuple des

Lakotas.

— Eh bien, Élan Gris, du fond du cœur je suis désolée pour cette nuit et je t'invite à partager notre déjeuner. »

Il partit à la fin du repas. Sally lui donna la moitié d'un pain qu'elle avait confectionné elle-même, le meilleur de tout le royaume du Centre selon elle, des noix, des noisettes, une part de gâteau de la veille, quelques morceaux de viande de bœuf séchée, trois œufs durs et une thermos de thé brûlant. Les petites s'étaient détendues et avaient fini par poser mille questions à leur hôte : comment c'était la vie dans les réserves ? Avec quoi jouaient les petites filles indiennes (elles avaient eu l'air surprises quand il leur avait appris que Loutre Vive, la petite sœur de leur interlocuteur, s'amusait elle aussi avec des poupées de tissu) ? C'est vrai que les Rouges mangent de la viande crue et boivent le sang chaud des animaux qu'ils tuent ? C'est vrai qu'ils capturent des Blancs pour les attacher à un poteau de torture et leur prendre leurs cheveux ? Et qu'ils se promènent tout nus dehors ? Et que leurs morts sont mangés par les corbeaux ?

Sally lui conseilla de descendre vers le sud du royaume. Il y ferait bien meilleur que dans les plaines du Kansas et il lui serait plus facile de traverser les Rocheuses.

« Faudra juste faire attention à pas croiser une patrouille de gardes royaux. Mais t'as l'air plutôt débrouillard, le Rouge. J'partirais bien avec toi en Arcanecout, peut-être que ça vaut le coup de vivre là-bas, mais j'peux pas trimballer mes filles sur mon dos. Bonne chance, Élan Gris. »

Il décida de suivre le conseil de Sally : en cette saison, il valait mieux franchir les Rocheuses au sud, là où les blizzards ne soufflaient pas et où le froid restait supportable. Il lui suffisait de longer une ligne parallèle à la barrière montagneuse. Il lui semblait être revenu dans le chemin lumineux de sa vision. Les ténèbres se dispersaient autour de lui, les monstres s'éloignaient.

La neige cessa de tomber. Il longeait les sentiers des crêtes, parfois balisés par des monceaux de pierre ou de bouts de tissu accrochés au sommet de poteaux, supposant qu'il aurait moins de chances d'y croiser des gardes ou des Blancs hostiles. La marche était harassante dans cette neige aussi molle que la vase au fond des rivières. Des hurlements trouaient de temps à autre le silence à peine effleuré par la bise glacée.

Au début de l'après-midi, alors que le soleil amorçait une timide apparition entre les nuages effilochés, il aperçut une silhouette dans le lointain. Il s'arrêta pour l'observer. Elle semblait éprouver les pires difficultés à s'arracher de la neige dans laquelle elle s'enfonçait parfois jusqu'à la taille. Elle était en tout cas en perdition, sur le point de renoncer. Elle vacillait à chaque pas. Élan Gris s'aperçut qu'il s'agissait d'une femme entravée par sa longue robe. Il comprit qu'elle ne représentait aucun danger et s'approcha d'elle. Au bout d'une cinquantaine de pas, il reconnut ce visage clair, ces

cheveux couleur d'herbe sèche à la fin de l'été. Hâtant le pas, il arriva près d'elle au moment où elle s'effondrait dans la neige.

« Nadia. »

Elle rouvrit les yeux et eut un faible sourire lorsqu'elle le vit.

« Élan… »

Elle perdit connaissance.

Elle revint à elle quelques instants plus tard. Élan Gris lui glissa le goulot de la thermos entre les lèvres et l'obligea à boire plusieurs gorgées de thé chaud. Il avait cru qu'elle partait pour les plaines de l'au-delà et s'en était désolé. Quand les paupières de la jeune Blanche s'étaient enfin soulevées, son cœur avait bondi d'allégresse. Il lui fallait trouver un abri pour qu'elle puisse se réchauffer, se restaurer et se reposer. Les environs ne proposaient aucun refuge, pas même des rochers plats sous lesquels ils auraient pu se glisser. Le récit d'un ancien lui revint en mémoire : il s'était gardé en vie au milieu des grands froids en se servant de la neige comme d'un tepee. La neige, lorsqu'on la découpait et la tassait, était aussi solide que le mur de pierre d'une maison ou la cloison de toile d'un tepee.

Tout en jetant des coups d'œil inquiets à Nadia, d'une pâleur alarmante (les filles blanches étaient naturellement pâles, mais le visage de Nadia ressemblait désormais à du givre), Élan Gris entreprit de monter une cabane. Il coupa des blocs de neige à l'aide du coutelas de son père et les assembla l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'ils forment une sorte de carré de deux mètres de côté d'une hauteur de quatre-vingts centimètres, puis il recouvrit le tout d'un toit rudimentaire formé de plusieurs morceaux soudés les uns aux autres. La construction terminée, il traîna Nadia, inerte, à l'intérieur. Elle ne bougeait pas. Il posa la tête sur son cœur et constata avec un immense soulagement qu'il battait encore, faiblement mais avec régularité. Il lui recouvrit le corps de son manteau, puis il lui retira ses chaussures et ses chaussettes. Ses pieds étaient glacés. Assis en face d'elle, il les glissa sous sa tunique pour les réchauffer, ignorant le froid qui lui griffait le ventre et la poitrine. Il sentit que le sang se remettait à circuler dans les extrémités de Nadia, que la chaleur revenait dans son corps et se mêlait à la sienne. Un silence écrasant, menaçant, s'étendait sur les plaines. Les hurlements qu'il avait entendus quelques instants plus tôt s'étaient tus.

Elle recouvra ses forces au bout d'une heure, peut-être un peu plus. Elle commença par bouger les jambes et les bras, comme pour en chasser l'engourdissement, puis elle se redressa légèrement, les yeux ouverts, et parut se demander ce qu'elle fabriquait là, sous ce curieux abri de neige, en compagnie d'Élan Gris.

« Je suis heureux de voir que la vie est revenue en toi, dit-il avec un sourire.

— J'ai bien cru que… mon Dieu… »

Des larmes roulèrent sur les joues de Nadia.

« Que sont devenus les tiens ? » demanda-t-il.

Pendant quelques minutes, les sanglots empêchèrent la jeune fille de prononcer le moindre mot.

« Ils… ils… »

Élan Gris gardait ses pieds sous ta tunique ; leur contact était agréable et chaud. Elle ne cherchait pas non plus à les retirer.

« Que s'est-il passé ?

— La garde royale les a… arrêtés… comme clandestins… ils risquent dix ans… de prison… »

Elle fut de nouveau secouée par les sanglots.

« Ce sont des Blancs, pourtant, dit Élan Gris.

— Nous sommes d'un autre royaume… et celui du Centre est très sévère avec les immigrants clandestins… les gens d'ici croient qu'on vient leur voler leur pétrole…

— Le pétrole est l'humeur noire de la terre. On ne peut pas prendre à la terre ses humeurs, ou elle se fâche. »

Nadia se redressa jusqu'à ce que ses cheveux frôlent le toit de l'abri.

« Je suis la seule qu'ils n'ont pas emmenée. Je m'étais éloignée… pour… pour, enfin, mes besoins… j'ai entendu des grondements de moteurs, puis des cris… le temps que je me rhabille et que je revienne à l'endroit où nous avions monté le campement, j'ai juste vu les camions partir et le visage désespéré de Katerina au travers d'un grillage… Elle disait sans cesse que nous serions tôt ou tard punis de t'avoir rejeté… Je ne savais plus quoi faire…

— Tu n'as pas pris un sac de vivres avec toi ? Ni un fusil ?

— Les gardes royaux ont tout raflé. Même les tentes. J'ai marché au hasard.

— Et maintenant, que comptes-tu faire ? »

Les yeux verts de Nadia exprimèrent un tel désespoir qu'il faillit la serrer contre lui.

« Je ne sais pas où ils les ont emmenés. Et puis, si je pars à leur recherche, la garde royale m'enfermera moi aussi dans ses prisons. »

Il attendit quelques instants avant de déclarer :

« Viens avec moi en Arcanecout, parcourons ensemble le chemin de ma vision. »

Nadia parut soudain se rendre compte que ses pieds reposaient sur le ventre d'Élan Gris et replia brusquement les jambes.

« Il n'y avait pas de meilleur moyen pour les réchauffer », murmura-t-il en masquant de son mieux sa déception.

Il se sentait tout à coup envahi d'un grand froid qui n'avait rien à voir avec la froidure extérieure. D'ailleurs la température était agréable à l'intérieur de l'abri. Elle le considéra d'un regard empreint de méfiance.

« Ce sont des choses qui ne se font pas chez nous, dit-elle d'un ton subitement cassant.

— Ah ? J'ai pourtant entendu un pope raconter que le Seigneur Jésus

avait lavé lui-même les pieds de ses disciples.

— Je suis une femme et tu es un homme… »

Élan Gris éclata de rire.

« Eh bien oui, et alors ?

— Tu ne comprends rien : tu es un Rouge et moi une Blanche.

— Ça fait une différence ?

— Tu es païen et je suis chrétienne. »

Il se rendit soudain compte qu'elle avait peur de lui, qu'elle avait été élevée, comme les filles de Sally, dans le mépris et la terreur de l'homme rouge. Il chassa sa tristesse d'une brève inspiration.

« Il faut que tu manges maintenant. »

Il sortit les vivres et la thermos de thé de son sac de peau.

« Élan Gris… »

Les yeux couleur de jeune arbre au début de l'été de Nadia n'exprimaient plus la méfiance, mais une peur qui n'était pas dirigée contre lui, une peur plus profonde, inexplicable.

« Merci de tout ce que tu as fait pour moi.

— J'ai fait seulement ce que ferait tout être humain digne de ce nom », répondit-il avec une pointe de dépit.

Elle posa la main sur son avant-bras. Son contact réveilla l'enchantement qu'il avait ressenti lorsqu'il avait glissé ses pieds sous sa tunique.

« Si tu veux bien, Élan Gris, je marcherai à tes côtés sur le chemin de ta vision. »

CHAPITRE 20

Assis devant l'autel avec sa guitare, Mizzipi chantait les couplets et l'assistance reprenait les refrains. Le contraste était frappant entre la douceur ensorcelante de l'organe du vieil homme et la puissance du chœur des fidèles. Jean n'avait pourtant pas besoin de tendre l'oreille pour entendre Mizzipi. Bien que fluette, presque enfantine, sa voix portait de façon incroyable, comme amplifiée par des dizaines de caisses de résonance. Debout derrière le lutrin, le prêtre en chasuble blanche battait la mesure d'un mouvement de la main. Les hommes, les femmes et les enfants dansaient dans les travées et l'allée centrale. Ils n'interprétaient pas un hymne religieux, mais une chanson venue du fond des âges qui racontait leurs souffrances et leurs espoirs.

Les lampes s'étaient éteintes et les lueurs éblouissantes des éclairs étaient les seules sources de lumière. Le vent soufflait avec rage comme si les éléments naturels accompagnaient la ferveur de la foule assemblée dans l'église. Installé au premier rang, Jean avait parfois l'impression d'être soulevé par les émotions, de décoller du sol. Il n'avait jamais éprouvé de telles sensations lors des cérémonies célébrées dans l'église austère de sa banlieue parisienne. Jamais il n'avait eu envie à ce point de frapper des mains, de bouger, de crier. Mizzipi était le roc central d'où partaient et où s'échouaient les vagues. Les yeux mi-clos, le chapeau toujours vissé sur la tête, il semblait emporté par la musique. Jamais il ne regardait ses doigts qui volaient à une vitesse démentielle sur le manche de sa guitare, comme doués d'une vie propre. Le sermon du prêtre n'avait pas eu le caractère de gravité un peu morbide qui caractérisait les homélies des prêtres du vieux royaume, il avait au contraire annoncé le règne de la musique, chacune de ses phrases étant scandée par l'ensemble de l'assistance.

Jean aurait aimé partager ces instants avec Clara. Elle qui montrait une curiosité inlassable pour ses semblables aurait été heureuse de découvrir les coutumes d'une autre communauté. Bien qu'exalté par la ferveur qui emplissait l'église, il restait rongé par l'inquiétude. Le mariage approchait et il se demandait comment Mizzipi et les siens pourraient lui venir en aide, comment de pauvres Noirs d'un quartier délabré de La Nouvelle-Orléans pourraient défier un homme aussi puissant qu'Alfred Maxandeau. Le vieux chanteur ne lui avait adressé aucun signe après l'avoir accompagné jusqu'à la première des travées. Il paraissait l'avoir oublié, totalement immergé dans la

musique, comme si plus rien d'autre ne comptait que les chants et la transe. Le temps s'écoulait à une vitesse effarante. Le vent s'acharnait sur les planches vermoulues de la bâtisse, les roulements de tonnerre ponctuaient les envolées du chœur comme des coups de cymbale.

Un homme et une femme jeunes s'avancèrent vers l'autel en se trémoussant. Elle portait une robe blanche mi-longue ainsi qu'un petit voile de dentelle autour de ses cheveux rassemblés en chignon ; il était vêtu d'un costume sombre, d'une chemise blanche et d'une cravate dorée. Mizzipi cessa tout à coup de chanter. Les grondements de l'orage et les hurlements du vent taillèrent en pièces le silence retombé sur l'église. Le prêtre écarta les bras avant de prononcer une série de formules qui, Jean s'en rendit compte, ressemblaient à celles qu'on utilisait en France lors les cérémonies de mariage. Lorsque les nouveaux époux eurent chacun leur tour consenti et se furent embrassés, des applaudissements, des rires et des cris fusèrent de l'assemblée. Mizzipi reprit sa guitare, les chants repartirent de plus belle, et l'assistance dansa pendant plus d'une heure.

Ce fut le prêtre qui, toujours debout derrière le lutrin, en sueur, marqua la fin de l'office en écartant les bras pour réclamer le silence :

« Il vous faut maintenant rentrer chez vous, mes frères, dit-il d'une voix forte. La tempête sera bientôt sur nous. Que ceux qui n'ont pas consolidé leurs portes et leurs fenêtres aillent s'en occuper maintenant. » Il se tourna vers le vieux chanteur : « Remercions notre grand ami Mizzipi dont la voix et la bonté sont des dons du ciel. Le Seigneur soit avec vous tous. *Ite missa est.* »

Les travées commencèrent à se vider et les fidèles sortirent en continuant de chanter et de danser. Il ne resta plus dans l'église qu'une dizaine de personnes. Mizzipi leur fit signe d'approcher. Les éclairs précédaient de quelques secondes les coups de tonnerre qui ébranlaient les planches des cloisons et du sol. Des hommes portaient des bougies allumées. Parmi eux, Jean reconnut celui qui venait tout juste de se marier.

« Toi aussi, Jean, viens ici. »

Le vieil homme pointa le doigt sur une jeune fille aux cheveux tressés et à l'air espiègle.

« Je te présente Elmana. » Puis il désigna les autres d'un ample geste du bras. « Tous ceux-là sont, comme elle, des serviteurs de Maxandeau. Je leur ai expliqué ce qui t'amenait dans le royaume des moustiques. »

Elmana s'approcha de Jean et l'examina avec une grande attention. Ses formes arrondies tendaient le tissu de sa robe rouge.

« C'est donc toi dont m'dame Clara me parle tout le temps. » Sa voix était chaude, alternant de façon inattendue les graves et les aigus. « Elle a bon goût en tout cas, t'es plutôt joli garçon pour un Blanc. »

Mizzipi et les autres éclatèrent de rire. Le cœur de Jean se mit à battre plus vite et plus fort.

« Vous… vous connaissez Clara ?

— Dame, je la vois tous les jours, vu que je suis sa servante attitrée.

— Est-ce qu'elle va bien ? »

Une moue déforma le visage rond d'Elmana.

« Pas très bien, non. Elle a voulu se pendre la nuit dernière.

— Se pendre ? Mais… »

La jeune femme l'interrompit d'un geste de la main.

« Y a plus de danger, enfin, j'espère.

— Je croyais qu'on l'avait droguée.

— Tu veux parler des herbes du docteur Tibaudaux ? J'ai eu peur qu'elles la tuent, alors j'ai cessé d'en rajouter dans sa nourriture. Mais là, j'ai été obligée d'en remettre. Si elle réussit à se pendre juste avant le mariage, c'est moi qui en pâtirai, je finirai dans l'estomac d'un alligator ou d'un cochon. Elle est calme pour le moment.

— Est-ce qu'il y a un moyen de… d'empêcher ce mariage ? »

Elmana ouvrit de grands yeux ronds avant de consulter du regard Mizzipi.

« Ce serait comme tenter d'empêcher une bande de cocodrils de dévorer une poule tombée dans le bayou », fit-elle sans cesser de fixer le vieux chanteur.

Ce dernier posa sa guitare contre sa chaise avant de déclarer d'un ton calme, presque badin :

« C'est pourtant ce qu'il va falloir essayer de faire, Elmana. »

Elle se recula d'un pas, comme frappée par une main invisible.

« Sauf votre respect, m'sieur Mizzipi, y a que les fous qui oseraient tenter un truc pareil !

— Tu sais donc pas que, pour les Blancs, tous les nègres sont fous ? lâcha Mizzipi avec un sourire.

— Justement, pourquoi on se mêlerait d'une histoire de Blancs ? »

Le vieil homme pointa l'index vers le plafond de l'église.

« Parce que c'est Dieu qui nous le commande, oh oui ! Dieu m'a demandé de venir en aide à ce garçon. Tu l'as dit toi-même, Elmana : Maxandeau a drogué la jeune fille pour l'épouser. Est-ce que tu trouves que c'est juste ?

— Y a pas grand-chose de juste dans ce royaume pourri ! maugréa la jeune femme. Si on aide ce petit Blanc à empêcher ce mariage, alors c'est sûr que Maxandeau cherchera à se venger et que ça tombera encore une fois sur nous. »

Les flammes vacillantes des bougies transformaient le visage d'Elmana en un masque de bronze plaqué furtivement d'argent par les éclairs.

« C'est ça, la bonne question, dit Mizzipi, pourquoi ça tombe toujours sur nous ? Moi, je pense que si on aide ce garçon, on nous aidera nous-mêmes. Nous prions et chantons pour le Seigneur, mais nous n'avons pas confiance en lui, nous craignons toujours pour nos misérables existences. Peut-être que si nous cessons d'avoir peur, nos vies changeront. » Le vieil homme posa la main sur son cœur. « Le changement commence par là-dedans.

— Vous vous en foutez, vous, m'sieur Mizzipi ! » Des murmures de réprobation ponctuèrent la réplique d'Elmana. « Votre vie, elle est derrière vous. Moi, je l'ai encore devant moi. »

Mizzipi garda les yeux mi-clos pendant quelques secondes, comme s'il allait se mettre à chanter. Un fracas de tonnerre assourdissant secoua la vieille église.

« Quelle vie, Elmana ? Je sais que tu as peur de rentrer chez toi. Peur d'être battue par ton mari. C'est le lot de beaucoup de femmes. Leurs hommes boivent pour oublier leur condition. J'en ai vu, dans ma longue existence, des hommes rendus fous par l'alcool, des femmes en larmes et des gosses livrés à eux-mêmes. Est-ce que c'est ça, la vie dont tu rêves, Elmana ? »

La jeune femme se mordit les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

« Qu'est-ce que ça changera si on l'aide, lui, à reprendre m'dame Clara à Maxandeau ?

— Ça changera que, le matin, tu pourras te regarder dans le miroir, ça changera que tu auras fait quelque chose pour ton prochain et pour le Seigneur, ça changera ton destin.

— J'vois pas comment il pourrait s'introduire dans le domaine avec les chiens et les gardes.

— Alors c'est à toi de lui amener la jeune femme. »

Jean crut qu'Elmana allait s'évanouir de peur.

« C'est donc ma mort que vous voulez, m'sieur Mizzipi !

— Personne ne fera attention à toi. Il faudra que tu te débrouilles pour conduire ta maîtresse à la sortie des fournisseurs, tu sais, celle qui est située à l'arrière de la propriété. Un véhicule t'y attendra.

— Vous croyez peut-être que je vais pouvoir me balader dans le domaine avec m'dame Clara sans que personne ne remarque rien ? »

Mizzipi se leva et effectua quelques mouvements d'assouplissement en faisant craquer ses os.

« Seigneur, ce que c'est de devenir vieux ! Il reste un jour et une nuit avant le mariage. Alors faudra agir la prochaine nuit.

— Vous oubliez les chiens et les gardes…

— Les uns et les autres te connaissent. » Le vieil homme s'approcha d'Elmana et lui prit le menton entre le pouce et l'index. « Sers-toi de ton joli minois, ma belle. J'suis bien sûr que pas un garde ne peut te résister.

— Ils sont eux aussi drogués aux herbes du docteur Tibaudaux.

— Ton charme est bien plus puissant que les herbes de ce foutu sorcier. »

Malgré sa frayeur, elle ne put s'empêcher de sourire.

« Vous me flattez drôlement, m'sieur Mizzipi.

— J'dis seulement la vérité : le Seigneur fait mûrir de bien beaux fruits dans son jardin. »

Mizzipi se retourna vers les autres.

« Vous serez tous de service la nuit prochaine pour les derniers préparatifs du mariage, pas vrai ? »

Ils acquiescèrent les uns d'un mouvement de tête, les autres d'un grognement.

« Débrouillez-vous pour aider Elmana. En retenant l'attention des gardes, en créant des diversions au besoin.

— J'savais pas comment vous remercier d'avoir chanté pour mes noces, Mizzipi, dit l'homme qui venait de se marier. Alors je ferai comme vous dites. »

Le vieux chanteur s'adressa à un autre homme aux cheveux et à la moustache poivre et sel qui se tenait un peu en retrait.

« Toi, Toussaint, tu amèneras ton camion devant la sortie. Et t'oublieras pas de mettre la bâche, hein.

— Sûr, Mizzipi, j'y serai. »

Mizzipi hocha la tête d'un air satisfait.

« Il vous reste toute la journée pour bien vous préparer. Le Seigneur vous en sera reconnaissant.

— Après ça, j'pourrai plus jamais remettre les pieds dans le domaine, gémit Elmana. Ni même à La Nouvelle-Orléans. Ce vieux bouc de Maxandeau me fera rechercher dans toute la Nouvelle-France…

— Il sera temps pour toi de plus lui servir de chèvre ! » Son bras se tendit en direction de Jean. « De partir peut-être avec lui en Arcanecout, le pays de tous les rêves. T'as envie de changer d'air, pas vrai ? »

Elmana s'inclina en souriant devant le vieil homme.

« C'est la sagesse qui coule par votre bouche, m'sieur Mizzipi.

— La sagesse ? J'en sais foutre rien. Une chose est sûre en tout cas, j'boirais bien un bon Bourbon pour me rafraîchir la gorge ! »

Jean passa la journée suivante au bord du bayou en compagnie de Mizzipi, logés tous les deux par un couple dont la terrasse de leur modeste maison surplombait le marécage. Leurs garçons de sept et cinq ans, Tobias et Jérémie, tournaient comme des mouches autour des deux invités.

« Comprenez leur curiosité, c'est la première fois qu'un Blanc met les pieds dans notre maison », s'était excusée leur mère.

Jean s'efforça de calmer sa nervosité en contemplant le paysage paisible du bayou, les arbres plantés dans l'eau, les branches arrachées par la tempête flottant sur les eaux tranquilles, les insectes, les oiseaux, les ragondins… Une odeur de vase et d'humus paressait dans l'air immobile. Les rayons d'un soleil radieux se pulvérisaient sur les frondaisons et tombaient en poussières dorées sur les nénuphars et les herbes brunes.

Le vacarme de l'ouragan s'était ligué à ses pensées pour l'empêcher de dormir. La chambre minuscule que ses hôtes lui avaient allouée se trouvant sous les toits, il avait cru toute la nuit que les tuiles et les planches allaient s'arracher et s'envoler. Le mari travaillait dans une compagnie de navires à aubes qui remontaient le Mississippi jusqu'à la frontière entre le Tennessee et le royaume du Centre. Il restait parfois plus d'un mois sans rentrer à la maison

et sa femme s'en plaignait, affirmant qu'il passait davantage de temps sur ces maudits bateaux qu'avec sa famille.

Mizzipi les écoutait parler sans dire un mot, comme s'il se nourrissait de leur histoire.

« Je suis qu'un pauvre colporteur de l'âme de mes frères, confia-t-il à Jean après un déjeuner composé d'écrevisses, de haricots rouges et de beignets. Et l'âme de mes frères est triste.

— Pourquoi avez-vous accepté de m'aider ? lui demanda Jean.

— Est-ce que je sais ? Peut-être parce que tu m'as dit que tu aimais ma musique ? Peut-être parce que tu m'as regardé comme un être humain ? Les voies du Seigneur sont impénétrables, mon gars.

— En tout cas, vous savez vous faire obéir des autres… »

Mizzipi secoua la tête.

« Certainement pas : on n'obéit jamais qu'à soi-même. J'suis juste un reflet de leurs âmes. C'est ça, chanter, tu comprends ?

— Vous vous appelez Mizzipi à cause du zzipi ?

— On m'appelle comme ça parce que j'ai longtemps chanté sur les vapeurs et dans les bouges du Mississippi. Le zzipi vient lui aussi du mot Mississippi. Avant que les Français ne reviennent régner sur le royaume des moustiques, il avait un autre nom : le jazz.

— Et votre musique, elle a un nom ?

— Tous les chanteurs qui s'promènent avec leurs guitares comme moi, on dit qu'ils chantent du blam. C'est une contraction de bleu et d'âme. Parce qu'on chante les bleus à l'âme. Les Anglais disent : blues.

— Il y en a d'autres comme vous dans les autres royaumes ? »

Le vieil homme garda un instant les yeux rivés sur la surface lisse et miroitante du Bayou.

« Du même genre, je crois pas, finit par répondre. Le blam, c'est vraiment la musique du Mississippi. Parce que ce foutu fleuve traverse les anciens États où y a eu de l'esclavage, tu comprends, et que les bleus à l'âme sont sur ses rives plus douloureux. Le Seigneur nous a pris notre liberté et nous a donné le chant en compensation. Il y a aussi de la colère dans l'âme de mes frères.

— Et dans la vôtre, il n'y en a pas ? »

Mizzipi rejeta son chapeau en arrière et fixa Jean du coin de l'œil avec un petit sourire.

« Dans mon âme, y a plus que de la colère, y a parfois du désespoir. Le diable dansait dans ma tête, alors j'ai bu pour pas le voir danser, j'ai insulté le Seigneur, oui, j'ai offensé le Seigneur, je me suis réveillé plus souvent qu'à mon tour dans les ruisseaux, dans les caniveaux, dans des lits de femmes que j'connaissais à peine, le diable, tu comprends, c'est le serpent, le tentateur, il met le désespoir dans le cœur des gens pour qu'ils oublient qu'ils sont des êtres humains, des créatures de Dieu. Tu sers le Seigneur, toi, Jean ? »

Jean hésita. Ses parents ne lui avaient pas inculqué de religion. Les

quelques notions qu'il en connaissait venaient des cérémonies de mariage, d'enterrement ou de communion auxquelles sa famille avait été conviée.

« Je m'efforce en tout cas de servir mes frères humains. Je donne des cours clandestins en France pour apprendre aux cous noirs, enfin aux classes défavorisées, à lire et à écrire. »

Mizzipi eut l'un de ces larges sourires qui donnaient à son visage cabossé un air d'enfant effronté.

« Alors tu sers Jésus comme il est venu nous l'enseigner. »

Des grenouilles coassaient à tue-tête en bas de la terrasse. Tobias et Jérémie jouaient sur les bords du bayou tandis que leurs parents se disputaient à l'intérieur de la maison.

« Vous… vous croyez qu'Elmana réussira à conduire Clara à la sortie du domaine ? »

Mizzipi poussa un long soupir, reprit sa guitare et commença à gratter les cordes.

« Nous sommes dans les mains du Seigneur, fredonna-t-il. Puisse le Malin ne jamais plus danser au-dessus de nos âmes, Seigneur, délivre-nous du mal… »

CHAPITRE 21

Les montagnes Rocheuses se détachaient à l'horizon, gigantesque barrière blanche bordant les plaines à l'ouest. Marcher sur ces étendues sans fin avait quelque chose de décourageant. Chaque fois qu'ils parvenaient au sommet d'une colline, espérant découvrir une nouvelle perspective, ils n'apercevaient que ces ondulations blanches qui, dans les trois autres directions, n'offraient aucun point de repère.

Élan Gris se retournait souvent pour observer Nadia. Elle avait paru recouvrer ses forces lorsqu'ils avaient quitté leur abri de neige, mais elle donnait de temps à autre des signes de fatigue. La nourriture ne lui suffisait pas. À lui non plus d'ailleurs. Il s'en arrangeait en se remémorant les privations qu'il avait surmontées lors de sa quête de vision. Contrairement à la plupart des femmes blanches, Nadia ne se plaignait pas. Endurante, dure au mal, elle lui souriait régulièrement pour lui signifier que tout allait bien, mais ses traits pâles et tirés montraient qu'elle avait besoin de prendre un long temps de repos.

Le jour déclinait. Élan Gris espérait trouver une maison ou un abri plus loin. Jusqu'alors ils n'avaient pas croisé âme qui vive dans ce désert glacé. Les rugissements d'avions de combat volant bas avaient déchiré le silence. Élan Gris s'était jeté au sol tandis que Nadia s'était laissée choir dans la neige, les yeux levés sur les sillages rectilignes abandonnés par les appareils.

« Ils vont bientôt attaquer l'Arcanecout, avait-elle murmuré. Ils vont briser notre grand rêve.

— Les Blancs passent leur temps à briser les rêves, soupira Élan Gris.

— Pas tous. Certains essaient de construire un monde meilleur. »

Prolongeant la halte, ils avaient mangé un peu de viande séchée, un peu de pain, et bu les dernières gorgées du thé devenu tiède. Il s'était demandé si Nadia aurait la force de repartir.

« Ils n'avaient pas prévu les gens de mon peuple dans leur monde meilleur, avait-il ajouté.

— Ni les adeptes de saint Jean de Boise. » Elle avait désigné les montagnes Rocheuses d'un mouvement de menton. « De l'autre côté, il est possible de vivre selon ses croyances.

— Si les êtres humains trouvent le bonheur dans le pays de tes rêves et de ma vision, pourquoi les autres royaumes veulent-ils le détruire ? »

Nadia avait haussé les épaules.

« Peut-être que le bonheur leur est insupportable…

— Comment des êtres humains peuvent-ils préférer le malheur au bonheur ?

— C'est comme ça depuis toujours. »

Élan Gris avait secoué la tête. Des mèches de ses cheveux noirs avaient glissé hors du capuchon de son manteau et lui avaient balayé le visage.

« Avant l'arrivée des Blancs, mes ancêtres étaient heureux sur cette terre.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Ils ne se posaient pas la question. On ne cherche pas ce qu'on a déjà. Les Blancs ne sont jamais satisfaits, ils courent toujours après quelque chose, la possession, la richesse, la puissance, la renommée. Mes ancêtres couraient seulement après le gibier.

— Ton monde n'était pas parfait, Élan Gris.

— Wakan Tanka aurait-il créé un monde imparfait ? Votre Dieu tout-puissant aurait-il créé un monde imparfait ? Les plaines sont parfaites avec leur pluie et leur neige qui nourrissent leurs plantes, avec leurs plantes qui nourrissent les animaux, avec leurs animaux qui nourrissent les êtres humains, avec les êtres humains qui célèbrent la beauté du Grand Esprit. Est-ce que tout cela n'est pas parfait ?

— Il n'y avait pas d'injustice, pas de souffrance chez les tiens ? On raconte des histoires horribles sur les tortures que vous infligiez à vos ennemis.

— Qui raconte ces histoires ? Il fallait que nous soyons des monstres pour qu'on nous chasse sans remords des plaines et qu'on nous enferme dans des réserves. »

Ses cheveux couleur de paille volaient autour de la tête de Nadia comme d'insaisissables rayons de soleil.

« On disait même que vous égorgiez les enfants pour manger leur cœur ! »

Ils avaient éclaté de rire.

« Ton cœur, Nadia, je ne le mangerai jamais parce qu'il est bien trop grand pour moi. »

Elle l'avait fixé d'un air grave. Il s'était immergé tout entier dans le vert lumineux de ses yeux.

Les formes sombres de maisons dans le lointain, dans le creux d'une vallée cernée de hautes collines. Un village, dominé par le clocher arrondi d'une église. Les fenêtres éclairées par des lueurs vacillantes se découpaient dans le clair-obscur. Les cheminées crachaient des panaches de fumée claire qui vêtaient de voiles furtifs la lune bientôt ronde et les premières étoiles.

« On va pouvoir se reposer là-bas », dit Élan Gris.

Nadia resserra les pans de son manteau qu'elle avait entrouverts pendant la marche. Le bas de sa robe de laine était détrempé. Son visage livide flottait

comme un masque de tragédie dans la nuit naissante.

« Tu oublies que tu es un Indien hors de sa réserve. » Sa voix était faible, presque un souffle. « Et que ta tête vaut deux mille pesetas.

— Comment pourrais-je l'oublier ? C'est surtout toi qui as besoin de repos. Tu iras seule et je me cacherai dans les environs jusqu'à ce que ce tu aies récupéré. »

Elle marqua un temps de silence, les yeux rivés sur le village.

« Je ne sais pas si c'est une bonne idée de nous séparer.

— Si tu ne te reposes pas, nous serons bientôt séparés. Définitivement. Ils n'hésiteront pas à venir en aide à une jeune fille blanche, même si elle est d'un autre royaume.

— Est-ce qu'ils me comprendront, au moins ?

— La femme qui m'a hébergé parlait anglais, comme la plupart des habitants de ce royaume. Comme toi. »

Elle leva sur lui un regard tourmenté.

« Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, Élan Gris.

— Tu en as une meilleure ?

— Je… je n'ai pas envie de m'éloigner de toi.

— Je serai tout près. On ne t'a jamais raconté que les hommes rouges étaient plus sournois et silencieux que les serpents ? »

Bien qu'au bord des larmes, elle trouva la force de sourire.

« On m'a tellement raconté de choses sur les tiens… J'ai peur pour toi. Peur de ne plus jamais te revoir. »

Il brandit son fusil.

« Je suis un guerrier et j'ai une arme pour me défendre. De ton côté, essaie de récupérer le plus de nourriture possible en prévision des jours à venir. »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête. Une larme se décrocha de ses cils et roula sur sa joue. Élan Gris l'aurait volontiers serrée contre lui, comme sa mère et sa sœur lors de son départ, sa pudeur le lui interdit.

« Ne m'abandonne jamais », chuchota-t-elle en posant la main sur son bras.

Elle se détourna et se dirigea d'un pas décidé vers le village.

Élan Gris trouva une cabane de bois sur la pente d'une colline qui dominait l'agglomération. Il y régnait une forte odeur animale qu'il ne parvint pas à identifier. L'abri rudimentaire n'offrait aucun autre confort qu'un petit tas de foin à la surface gelée et dure. Il ne disposait pas de porte, si bien que l'air glacé s'y engouffrait en mugissant, mais il lui permettrait au moins d'être à couvert si une nouvelle tempête de neige se déclenchait. Après avoir brisé la croûte gelée, il se recouvrit d'une épaisse couche de foin pour s'envelopper d'un peu de chaleur, grignota un morceau de pain rassis, quelques fruits secs, et, la tête sur son sac roulé en boule, son fusil contre lui, il s'endormit rapidement.

Il se réveilla, tracassé par un sentiment d'inquiétude, et resta un petit moment à l'écoute de la nuit. Il ne discerna d'abord que les hurlements du vent et les crépitements des tourbillons de neige sur les planches disjointes de la cabane, puis il lui sembla percevoir des voix. Il épousseta le foin, se munit de son fusil, se leva et se posta près de l'encadrement de la porte. Des lumières bougeaient en contrebas, révélaient des silhouettes, une dizaine, qui avaient entamé l'ascension de la colline. Encore embrumé de sommeil, il s'étira pour se réveiller. Même si ses forces n'étaient pas entièrement revenues, il devait maintenant affronter les ténèbres et le froid pour échapper aux hommes qui gravissaient la pente. Il fouilla dans le sac et glissa dans sa bouche les derniers morceaux de viande séchée. Il se demanda ce qu'était devenue Nadia. Elle l'avait imploré de ne pas l'abandonner, et il était obligé de fuir, de mettre la plus grande distance possible entre elle et lui. Impossible d'échapper à sa condition de Rouge dans un pays de Blancs. Il refusait d'imaginer qu'elle l'avait dénoncé.

Les voix étaient maintenant toutes proches, graves, essoufflées. Les lanternes que brandissaient les hommes devant eux éclairaient leurs faces, barbues pour la plupart. Il raffermit sa détermination et sortit de la cabane.

« Le v'là ! hurla quelqu'un.

— Cours pas, le Rouge ! cria un autre.

— On t'veut pas de mal ! Ça fait deux heures qu'on te cherche ! C'est Nadia qui nous envoie. »

Élan Gris hésita. Il n'avait pas envie de fuir, mais leurs paroles étaient peut-être fallacieuses, comme les promesses du grand-père blanc à la tête couronnée faites à ses ancêtres.

« Elle a dit que tu t'appelles Élan Gris…

— Cours pas, bon Dieu, nous oblige pas à te chercher toute la nuit ! »

Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de lui. Il remarqua qu'ils n'étaient pas armés et releva son propre fusil. Il les laissa approcher sans relâcher pour autant sa vigilance.

L'un d'eux, un homme corpulent vêtu d'une veste de cuir fourrée et coiffé d'un bonnet rayé, se détacha du groupe et s'avança vers lui. Des fils blancs sillonnaient sa barbe et ses sourcils épais.

« On a fouillé tous les abris autour du village, souffla-t-il entre deux expirations. On peut dire que tu nous as fait cavaler, le Rouge.

— Où est Nadia ? » demanda Élan Gris.

L'homme essuya le bout de son long nez d'un revers de manche.

« Bien au chaud, t'inquiète pas. Elle nous a raconté que tu l'attendais dans les parages. Alors on a pensé que tu serais mieux près d'un bon feu que dehors.

— Vous n'allez pas me dénoncer aux gardes royaux ? »

L'homme secoua vigoureusement la tête, les autres ricanèrent derrière lui.

« On a foutrement rien à dire aux pantins qui nous gouvernent ! Des

gens qui prétendent nous forcer à aimer leur satanée corrida ! Qu'ils retournent en Espagne et nous rendent nos États d'avant, c'est tout ce qu'on leur demande. Y a pas de garde ni de représentant du roi, ici, on se débrouille entre nous.

— Où sommes-nous ?

— Dans le royaume du Centre. Plus précisément dans la toute petite bande de l'Oklahoma entre le Kansas, le Texas et le Nouveau-Mexique. Nadia nous a parlé de votre projet de passer en Arcanecout… »

Élan Gris ne répondit pas, toujours sur ses gardes.

« On peut vous conduire dans le Nouveau-Mexique, devant un passage où y a pas trop de gardes et pas trop de troupes.

— Pourquoi des Blancs me viendraient-ils en aide ? »

L'homme se gratta la tête sous son bonnet.

« Les Blancs sont différents les uns des autres, mon gars. Et puis, toi, je sais pas, mais Nadia mérite qu'on l'épaule. Tu viens avec nous ou tu comptes rester là planté comme un piquet ? »

Élan Gris n'hésita pas longtemps. Il ne tiendrait pas plus d'un jour avec le peu de vivres qu'il lui restait.

« Je vous suis.

— À la bonne heure. Rentrons, les gars. »

Les Espagnols avaient rebaptisé le village, jadis appelé Blackstone, Santa Maria. Ses habitants continuaient entre eux de lui donner son nom anglais, une façon comme une autre de défier le roi Manuel II et ses sbires qu'ils surnommaient les « pantins d'Espagne ». Peuplé d'environ mille âmes, situé à l'écart des routes et du chemin de fer, il vivait quasiment en autarcie et observait sa propre loi. Jim, l'homme barbu qui s'était adressé à Élan Gris, occupait la fonction de juge.

« Pas difficile comme rôle. Y a pratiquement jamais de délits à Blackstone. Les seuls litiges pour lesquels on me demande d'intervenir sont des histoires d'arbres en bordure de terrains ou de gosses un peu agités. »

Après que les hommes se furent dispersés, il emmena Élan Gris chez lui. Sa maison se dressait légèrement en dehors du village, sur le flanc d'une colline.

« Le v'là, ton Rouge, on a fini par le retrouver ! » s'exclama Jim en retirant son bonnet et sa veste.

Assise à une grande table, Nadia accueillit Élan Gris d'un sourire radieux. La maison était spacieuse, propre et chaude. Un feu de cheminée crépitait dans un âtre au manteau de pierres apparentes. Trois lampes dispensaient un éclairage diffus. Il y régnait une curieuse odeur, pas désagréable, quelque chose comme la sève parfumée de certains arbres au printemps.

Penchée au-dessus de la table pour découper un gâteau crémeux, une femme aux cheveux blancs rassemblés en chignon releva la tête et observa

Élan Gris. Difficile de déchiffrer ses sentiments dans ses yeux pourtant clairs.

« Vous pouvez poser votre fusil et votre manteau, dit-elle d'une voix douce. Vous ne risquez rien dans cette maison.

— Cette adorable personne s'appelle Jessica et, accessoirement, elle est ma femme, déclara Jim avec un sourire.

— Il en faut de la patience et de la bonté pour être l'épouse d'un homme comme toi, Jim Telfer ! »

Élan Gris retira son vêtement de peau et l'accrocha sur une patère au côté du manteau de Nadia. Il rechigna à se séparer de son fusil. Il n'aurait su dire quoi, mais quelque chose ne lui plaisait pas dans cette maison, chez ces gens. Était-ce la méfiance ancestrale des siens envers l'homme blanc, forgée par tant de trahisons, par tant de déceptions ?

« Assieds-toi, le Rouge, dit Jim en tirant une chaise.

— L'appelle donc pas le Rouge, Jim Telfer ! protesta Jessica. Il a un nom comme toi et moi.

— Élan Gris, c'est pas vraiment un nom ! »

La femme s'interrompit dans sa tâche et jeta un regard courroucé à son mari.

« Jim Telfer, c'est pas une façon de traiter les invités ! »

Élan Gris, que Jim persista à appeler le Rouge tout au long du repas, put enfin manger à sa faim. Toutefois, il ne commit pas la même erreur que chez Sally, il garda une partie de son estomac vide. Il lui semblait que les créatures maléfiques de sa vision s'agitaient dans les ténèbres, il percevait un grondement au fond de lui, il devait rester vigilant.

À la fin du repas, tandis que Jim s'installait au coin du feu pour fumer la pipe, Jessica conduisit ses hôtes dans leurs chambres, situées au premier étage de la maison. Les deux pièces semblaient ne pas avoir servi depuis très longtemps.

« Les chambres de mes enfants, murmura-t-elle d'un air soudain mélancolique.

— Que sont-ils devenus ? » demanda Nadia.

Jessica ne répondit pas, se contentant de mordiller ses lèvres tremblantes. Elle leva un regard indéfinissable sur Élan Gris.

« Reposez-vous, ajouta-t-elle avant de se détourner avec brusquerie. Demain sera un autre jour. »

CHAPITRE 22

La nuit exhalait une haleine tiède et chargée. Les nuages filaient en hordes serrées, occultant la lune et les étoiles. Même si le vent n'était pas encore très violent, une tempête s'annonçait d'après Toussaint, aussi puissante que la nuit précédente. Il avait garé son camion bâché non loin de l'entrée des fournisseurs du domaine Maxandeau, pas trop près non plus pour ne pas donner l'éveil aux gardes et à leurs chiens qui faisaient les cent pas sous le porche. À une dizaine de mètres des grands vantaux métalliques, une petite porte se découpait dans le mur d'enceinte, l'une des sorties dérobées du personnel.

« C'est par là sans doute que viendront Elmana et… euh, la jeune dame blanche », précisa Toussaint.

L'attente vrillait les nerfs de Jean. Il n'avait aucune prise directe sur les événements, il dépendait entièrement des serviteurs de Maxandeau. Son sentiment d'impuissance accentuait sa nervosité. À plusieurs reprises il avait demandé à Toussaint s'il avait une idée du moment où Elmana tenterait de s'enfuir avec Clara.

« T'as juste à faire comme moi, mon gars, attendre. »

Une odeur de végétal et de terre imprégnait le camion. Toussaint livrait les légumes qu'il allait chercher dans les fermes environnantes au marché central de La Nouvelle-Orléans, où les commerçants venaient s'approvisionner. Le bénéfice n'était pas bien gros, selon lui, alors il se rattrapait sur la quantité. Il choisissait de beaux légumes et de beaux fruits pour que les commerçants aient envie de les vendre, les clients, de les acheter. Il avait précisé qu'il avait six bouches à nourrir, une femme et cinq enfants.

« Ma femme, elle dit qu'elle s'occupe des enfants, mais je crois surtout qu'elle a pas envie de travailler et qu'elle me laisse rapporter l'argent à la maison. Elle sait le dépenser, ça oui, elle a autant de robes que la reine de Nouvelle-France ! Elle aime aller dans les cafés zzipi, elle y danse des fois toute la nuit, comment veux-tu que j'y aille avec elle ? Moi, je me lève tous les matins à trois heures pour faire la visite des fermes. Crois-moi, mon gars, faut jamais prendre une femme plus jeune que soi ! Elle te chauffe les sangs, ça oui, mais après t'as plus que les emmerdements. Des fois, je rentre tard et les gosses ont pas mangé, sont pas couchés, alors j'm'en occupe, j'l'attends assis dans la chaise à bascule sur la terrasse et j'lui passe un savon quand elle

rentre, mais elle, elle rigole, elle pue l'alcool, son sent bon masque plus l'odeur de la sueur, est-ce que c'est ça, être une bonne épouse et une bonne mère ? »

Jean écoutait les récriminations de Toussaint d'une oreille distraite. Ses pensées vagabondaient, franchissaient sans cesse le mur d'enceinte. Il perdait parfois espoir, persuadé qu'Elmana avait échoué ou, pire, qu'elle n'avait rien tenté de peur de perdre sa place, puis, l'instant d'après, il se disait qu'elle avait attendu un moment propice, celui où les gardes pris par le sommeil perdraient de leur vigilance.

Des voitures, des calèches et des groupes de piétons passaient dans la rue, dont certains visiblement ivres. La ville ne semblait jamais s'arrêter de chanter, de danser et de boire.

« Y a eu le mardi gras l'autre jour, reprit Toussaint. La fête pendant trois jours. Pendant trois jours, les gens arrêtent de travailler, se déguisent et font ce qu'ils veulent. Y a du zzipi partout, les hommes et les femmes se comportent comme des bêtes. Faut les voir, les courtisans, eux qui s'croient supérieurs aux autres, ils roulent par terre comme tout le monde. Ma Félicie, c'est comme ça qu'elle s'appelle, ma femme, est pas la dernière à se déguiser et à se trémousser comme si elle avait mille diables accrochés aux fesses. Moi, j'reste à la maison, faut bien que quelqu'un garde les gosses, pas vrai ? »

Des hurlements et des aboiements en provenance du domaine Maxandeau dominèrent le brouhaha de la cité et s'échouèrent à l'intérieur du camion par les vitres entrouvertes.

« M'est avis que ça s'gâte par là-bas. Vaut mieux s'tenir prêts. »

L'attention des gardes sous le porche était maintenant entièrement accaparée par le tumulte. Ils peinaient à maîtriser leurs chiens grondants et surexcités. La porte du personnel s'ouvrit et livra passage à un serviteur affolé, qui courut vers eux en hurlant :

« M'sieur Maxandeau m'envoie vous chercher. Il dit qu'y a besoin de tout le monde !

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? demanda un garde.

— Des bêtes dans le parc.

— Quel genre de bêtes ?

— Du genre qu'il faut éliminer avant demain matin : des cocodrils. Y en a partout les bassins et les canaux.

— Comment ces satanées bestioles ont pu atterrir dans le parc ?

— J'en sais foutre rien, moi, j'sais juste qu'il faut tous les retrouver avant demain matin.

— Si on y va, y aura plus personne pour garder l'entrée.

— Personne va attaquer le domaine cette nuit. Grouillez-vous donc au lieu d'garder les deux pieds dans le même sabot !

— Hé, le nègre, parle-nous sur un autre ton ! »

L'un des gardes appuya sur un interrupteur serti dans le mur. Les vantaux métalliques s'ouvrirent dans un crissement horripilant. Les hommes

et les chiens s'engouffrèrent par l'entrebâillement et le portail se referma sur eux. Le serviteur se tourna alors vers le camion et adressa un petit geste de connivence au conducteur et à son passager avant de retourner dans le parc par la porte du personnel.

« Pas mal, le coup des alligators ! gloussa Toussaint.

— Vous voulez dire que…

— Ils sont pas arrivés là par hasard : Mizzipi avait demandé aux autres de créer une diversion.

— Comment peut-on introduire des alligators dans le domaine ?

— Y a de la flotte qui coule en dessous du parc, pas vrai ? Elle donne directement dans le bayou. M'est avis que deux ou trois gars se sont chargés d'emmener quelques cocodrils et les ont lâchés par les bondes qui s'trouvent dans les recoins du parc.

— Mais les coco… enfin, les alligators, ça ne se transporte pas comme des moutons ! »

Le regard globuleux de Toussaint revint se poser sur Jean.

« Les cocodrils sont utilisés pour… enfin, les trucs de sorcellerie, le vaudou. Y a des gars qui savent les amadouer. Les écailleux, qu'on les appelle. Sûrement qu'un des serviteurs de Maxandeau qui était au mariage hier soir est allé leur parler. On s'connaît tous, à La Nouvelle-Orléans. Ça va foutre un beau bordel dans le domaine. Maxandeau doit être aux quatre cents coups avec les invités qui dorment chez lui et avec tous ceux qui doivent arriver demain. Les cocodrils sont pas très dangereux en dehors de l'eau. Mais quand ils se sentent traqués, ils sont pas faciles à reprendre. Et puis ils fichent une trouille de tous les diables à ces… »

Il s'interrompit et tendit le bras en direction de la porte du personnel. Deux silhouettes venaient de faire leur apparition dans la rue. Jean reconnut immédiatement la bouille ronde d'Elmana. La jeune servante jetait sans cesse des regards par-dessus son épaule. Un pan de tissu sombre recouvrait la tête et les épaules de la deuxième silhouette. Toussaint tourna la clef de contact. Le moteur hoqueta, pétarada, mais refusa de démarrer.

« Saleté de saleté ! Y a longtemps que j'aurais dû faire réparer cette carne. Mais ça coûte des sous et, des sous, ma femme m'en laisse pas beaucoup ! »

Le cœur de Jean cogna dans sa poitrine comme les ailes d'un oiseau affolé sur les barreaux de sa cage. Se pouvait-il que cette silhouette… ? Il eut tellement peur de découvrir quelqu'un d'autre sous le pan de tissu qu'il resta paralysé sur la banquette. Il n'aurait pas la force de surmonter une désillusion, pas maintenant qu'il touchait au but.

Toussaint s'acharnait sur la clef de contact en dévidant tous les jurons de son répertoire. Le moteur n'émettait plus qu'un faible murmure évoquant le gémissement d'un agonisant. Soutenant l'autre silhouette, Elmana s'approcha du plateau bâché.

« Démarre donc ta satanée guimbarde ! cria-t-elle.

— Cette carne veut pas ! grommela Toussaint. Va sans doute falloir la pousser.

— On n'a pas le temps. Au domaine, ils vont bien vite se rendre compte que m'dame Clara a disparu.

— J'suis en train de vider la batterie, v'là ce que j'suis en train de faire…

— Vous voulez que j'aille pousser ? demanda Jean.

— Au nom du ciel, démarre ton foutu tas de ferraille, Toussaint ! » glapit Elmana.

Elle s'était déjà installée sous la bâche en compagnie de l'autre silhouette. Elle se tenait tout près de l'ouverture ovale et dépourvue de vitre qui séparait le plateau de l'habitacle du camion. Les cris et les aboiements retentissaient de plus belle dans le parc du domaine. Les faisceaux de projecteurs mobiles éclairaient par instants les frondaisons frissonnantes des arbres centenaires au-dessus du mur d'enceinte.

« Seigneur, est-ce possible d'être empoté à ce point ! maugréa Elmana.

— J'voudrais t'y voir, toi, mamzelle Je-sais-tout ! C'est quand même pas ma faute si cette saleté a décidé de nous empoisonner la… Ah, ça y est ! »

Le moteur s'était enfin lancé. Il continuait de hoqueter, mais il ne s'étouffait plus. Toussaint donna plusieurs coups d'accélérateur, puis, quand il estima avoir écarté tout risque de caler, il passa la première vitesse. Le camion s'ébranla dans une succession de cahots et un tintamarre de tôle froissée. Il parcourut en brinquebalant les premiers mètres jusqu'à ce qu'il prenne de la vitesse et se jette dans le labyrinthe des ruelles du Vieux Carré. D'un regard en arrière, Jean vérifia que personne ne les suivait, puis il tenta d'entrevoir dans la pénombre les traits de la personne assise à côté d'Elmana.

« C'est bien, elle, mon gars, fit la servante avec un large sourire. T'en fais donc pas ! »

Clara.

Revoir Clara lui procurait une telle joie qu'il avait l'impression de tremper dans un bain de félicité pure. Elle ne semblait pas le reconnaître, comme si ses souvenirs s'étaient effacés. Un voile terne recouvrait ses yeux bleus. Elle avait maigri, elle n'était plus la jeune fille pleine de vie et d'esprit qu'on lui avait enlevée la veille de Noël.

« T'inquiète pas, fit Elmana. Les herbes du docteur Tibaudaux finiront bien par cesser leur effet.

— C'maudit Tibaudaux ! grogna Toussaint. J'crois que c'est l'associé du diable en personne.

— Si le diable, c'est Maxandeau, alors, oui, le docteur est son bras droit.

— Maxandeau est bien surnommé le Cornu, non ? »

Elmana éclata de rire.

« En fait de cornes, faudrait plutôt parler de celles qu'il fait porter à presque tous les hommes de La Nouvelle-Orléans ! »

Ils s'arrêtèrent une première fois à la sortie de La Nouvelle-Orléans sur

la route sur royaume du Centre. Toussaint déclara qu'il avait fait largement plus que sa part et qu'il devait maintenant retourner à la maison.

« Ou ma Félicie va s'inquiéter. Et puis, j'peux pas laisser mes gosses seuls. Et puis y a cette fichue tempête qu'arrive. Et puis…

— Conduis-nous juste à Vineuse, avait coupé Elmana. Mizzipi a tout prévu : là-bas quelqu'un viendra nous chercher pour nous conduire à la frontière.

— Même si vous réussissez à passer la frontière, comment vous ferez pour traverser le Texas ? C'est un maudit grand pays !

— On se débrouillera. Regarde le p'tit Blanc : il a traversé la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France sans papiers et sans un sou.

— Ouais, mais il était seul, il avait pas deux femmes avec lui… »

Elmana donna une petite tape sur la nuque de Toussaint.

« T'es bien comme tous les mâles du royaume, hein, tu prends les femmes pour des moins que rien !

— Oh j'sais pas si j'les prends pour des moins que rien, mais j'suis bien sûr d'une chose, la mienne, elle me laissera rien ! »

Vineuse n'était pas tout à fait un village, seulement une station d'essence et quelques maisons de chaque côté de la route. Le vent apportait une puissante odeur de sel, les arbres ployaient sous les rafales. Ils descendirent du camion.

« On est un peu trop près du golfe à mon goût, souffla Toussaint. On pourrait bien s'prendre une grosse vague !

— Cesse donc de te plaindre. » Elmana désigna la station-service. « Rentre chez toi. Nous, on va attendre ici.

— T'es sûre ? T'iras pas te plaindre de moi à Mizzipi ? »

Les yeux ronds de la servante s'emplirent de mélancolie.

« J'le verrai plus jamais, Mizzipi, je remettrai plus jamais les pieds en Nouvelle-France, tu piges ?

— T'étais au courant pour les cocodrils ?

— Quelqu'un m'avait prévenue. Une sacrée bonne idée. Tout le monde était tellement occupé à les chercher que j'ai pu sortir du domaine sans être inquiétée. »

Toussaint s'installa au volant de son camion. Le moteur se lança cette fois du premier coup.

« T'es pas obligée de les accompagner, lança-t-il, le coude posé sur le rebord de la vitre. Leur histoire te concerne pas.

— Y a plus d'avenir pour moi dans le coin. J'ai plus envie de prendre de rouste, ni par Maxandeau ni par le minable qui se prétend mon mari. Fiche le camp, tes gosses t'attendent. Et merci pour le coup de main. »

Toussaint hocha la tête. Son camion s'éloigna en tressautant sur la route criblée de nids-de-poule. Les ténèbres absorbèrent peu à peu ses feux arrière. Elmana leva un regard inquiet sur le ciel.

« Allons nous mettre à l'abri dans la station. »

« Qui attendons-nous ? demanda Jean.

— Un gars envoyé par Mizzipi. Il doit nous conduire à la frontière. Il connaît des combines pour entrer en douce dans le Royaume du Centre. »

Le ciel s'était tout à coup éventré et des tombes d'eau s'étaient abattues sur le bâtiment. Le grondement assourdissant les obligeait à parler fort et donnait l'impression que le toit de tôle était à tout moment sur le point de s'effondrer. Jean guettait des signes de retour à la conscience sur le visage et dans les yeux de Clara, assise dans un coin de la salle sur une banquette en tissu rouge.

« Sois pas impatient. Les effets des herbes mettent parfois plusieurs jours à se dissiper. »

Elmana avait tiré un petit cahier d'un repli de sa robe.

« Elle était accrochée à ça. Elle a fini par le lâcher, mais je sais pas si j'dois te le donner.

— C'est à elle de décider. »

Le gérant de la station, un Blanc aux joues rondes couvertes d'une barbe de plusieurs jours, leur avait proposé à manger, mais ils avaient refusé, refroidis par la crasse de ses vêtements et l'impression générale d'insalubrité qui se dégageait de la station. Affalé derrière son comptoir, il leur jetait régulièrement des regards appuyés, torves.

La fatigue alourdissait les membres de Jean, qui devait lutter pour ne pas s'assoupir. Toute tension était soudain tombée en lui, comme un grand vent s'arrêtant brusquement de souffler. Il ne parvenait pas encore à prendre conscience qu'il était arrivé au bout de sa quête, qu'il avait traversé un océan et parcouru des milliers de kilomètres, qu'il avait arraché Clara des griffes d'Alfred Maxandeau, l'homme le plus puissant de Nouvelle-France, qu'elle se tenait là, tout près de lui, réelle, vivante et, du moins l'espérait-il, toujours aimante une fois que les effets du philtre se seraient dissipés. Il brûlait d'envie de lire ce qu'il y avait d'écrit dans le cahier que détenait Elmana. Clara y avait-elle raconté sa captivité, sa colère, sa détresse, ses espoirs ?

« Qu'est-ce que vous attendez, au juste, vous autres ? demanda soudain le gérant de la station d'une voix rogue.

— Quelqu'un qui doit venir nous prendre, répondit Elmana. Mais il a sans doute été retardé par la tempête.

— Depuis quand une négresse répond-elle à la place de ses maîtres ? »

Des lueurs de malveillance se baladaient dans les yeux du gérant.

« Nous ne sommes pas ses maîtres, intervint Jean.

— Alors qu'est-ce que vous fichez avec elle ?

— C'est une amie. »

Le gérant se leva et, posant les mains sur le bois du comptoir, tendit le cou dans leur direction.

« Les Blancs peuvent pas être les amis des nègres.

— Pourquoi pas ? »

Le gérant disparut derrière le bar et se releva quelques secondes plus tard.

« T'es pas d'ici, toi, pas vrai ? »

D'un regard, Elmana fit signe à Jean de ne pas répondre.

« Si vous voulez rien manger, faut maintenant sortir de chez moi, reprit le gérant.

— Vous nous laisseriez dehors par un temps pareil ? protesta la jeune femme.

— J't'ai déjà dit qu'une négresse répondait pas à la place de ses maîtres ! » Le gérant épaula un fusil. « Foutez le camp d'ici, immédiatement, ou j'hésiterai pas une seconde à me servir de ça.

— En v'là des façons de traiter les gens !

— Ouste ! Dehors ! »

Jean aida Clara à se lever et se dirigea vers la sortie de la station. L'eau recouvrait presque entièrement la route jonchée de branches brisées.

« Je sais pas si celui qui devait nous prendre va venir avec ce fichu temps, soupira Elmana. En attendant, va falloir trouver un abri. »

CHAPITRE 23

Une voiture surgit de la nuit et pénétra dans la station-service, dont l'enseigne, arrachée du toit, gisait dans une mare hérissée par la pluie.

« C'est le chauffeur qu'on attend ? » demanda Jean.

Elmana ne répondit pas, les yeux rivés sur le véhicule qui se garait entre les pompes. Un homme en descendit, coiffé d'un chapeau à large bord qui dissimulait entièrement ses traits. Ses mains puissantes étaient habillées de gants de cuir. Le gérant sortit du bâtiment quelques secondes plus tard et se dirigea vers le client en se protégeant sous un pan de bâche.

Jean discernait leurs voix malgré le tintamarre des trombes sur les tôles. Elmana, Clara et lui n'étaient pas allés se réfugier bien loin : ils avaient repéré un appentis à quelques mètres des pompes et s'y étaient engouffrés. Comme ils n'y tenaient pas debout, ils s'étaient assis sur des caisses en bois vides. Par les jours de la porte, ils distinguaient la station et les environs. La tempête ne semblait pas décidée à se calmer et une nappe d'eau d'une hauteur de dix centimètres recouvrait maintenant la terre battue de leur abri.

« Le plein ?

— Vous auriez pas vu par hasard deux femmes dans les parages, une négresse et une Blanche ? »

Le gérant fixa son interlocuteur comme s'il n'avait pas compris ses paroles.

« Le plein ? répéta-t-il.

— Fais donc ton fichu plein et réponds à ma question ! »

Le gérant introduisit le pistolet de la pompe dans le conduit du réservoir d'essence.

« Ça s'pourrait bien.

— Y a longtemps que tu les as vues ?

— Pourquoi vous les cherchez ?

— C'est moi qui pose les questions.

— Elles étaient pas que deux. Y avait un gars avec elles. Un jeune Blanc. Pas du coin.

— Alors, y a longtemps ?

— J'dirais un couple d'heures. D'après c'que j'ai compris, quelqu'un devait venir les prendre ici.

— Tu les as vues partir ? »

Le gérant secoua la tête, les yeux fixés sur le compteur de la pompe.

« Dame non. J'les avais foutues dehors.

— Pourquoi ça ?

— Elles et le jeune gars, ils voulaient rien manger, rien boire. J'suis pas un refuge pour pouilleux, moi ! »

Les yeux de l'homme au chapeau brillèrent furtivement dans l'obscurité.

« La femme blanche, c'est la future de Maxandeau. Une fille de la haute venue de France. Le mariage est pour demain, mais quelqu'un l'a enlevée cette nuit. Dommage pour toi : y aurait eu une belle prime si tu nous avais permis de la récupérer. »

Le visage du gérant devint blême.

« Faut être sacrément dingue pour oser s'en prendre à Maxandeau, bredouilla-t-il.

— T'as pas une idée de l'endroit où ils auraient pu aller ?

— M'est avis qu'ils vont essayer de passer dans le royaume du Centre.

— On en est à combien d'ici ?

— Environ six heures de route. Enfin, faut certainement compter plus avec cette satanée tempête. »

L'homme au chapeau se pencha sur la vitre entrouverte de la portière arrière et échangea quelques mots avec les passagers de la voiture.

Le gérant retira le pistolet et le réinséra dans la pompe.

« Si j'avais su, sûr que j'l'aurais gardée ici en attendant que vous arriviez. Ça vous fera trente néo-francs pour l'essence. »

L'homme au chapeau se redressa et, du plat de la main, donna une petite tape sur le haut du crâne de son vis-à-vis.

« C'est ton cadeau de mariage pour Maxandeau, pas vrai ? »

Le gérant hocha la tête avec un sourire jaune.

« Tout le plaisir est pour moi… »

L'homme au chapeau remonta dans la voiture et démarra. La voiture s'éloigna sur la route jonchée de débris de toutes sortes et parsemée de flaques d'eau. Oubliant de se protéger de la bâche, le gérant resta de longues secondes immobile avant de secouer la tête et de se réfugier dans le bâtiment.

« Ils sont après nous, murmura Elmana.

— Tu les connais ? demanda Jean.

— L'homme au chapeau, c'est l'Étrangleur. Un des gardes du corps de Maxandeau. Le monstre qui est chargé de toutes les basses besognes, de toutes les saloperies. Il boit chaque matin deux verres de sang de tortue, il dit que ça lui donne de la force et de la virilité. Malheur à nous s'il nous prend. »

Jean eut l'impression de humer l'odeur de la peur de la jeune femme.

« J'crois pas qu'il viendra, le gars envoyé par Mizzipi, reprit-elle. Si ça se trouve, l'Étrangleur et les autres l'ont éliminé. Faudra sans doute qu'on y aille à pied en longeant la côte.

— Ça nous prendra trop de temps !

— On a pas le choix. Peut-être qu'on trouvera une bonne âme qui nous

amènera à la frontière… »

À l'aube, alors que le vent était tombé et le ciel vierge de nuages, ils traversèrent le marais en suivant les rares sentiers encore praticables. Ils durent enjamber de nombreux arbres couchés et franchir des gués en partie submergés, craignant à chaque instant de tomber sur des alligators.

« Faites aussi attention aux sangsues, dit Elmana. Une fois qu'elles vous collent à la peau, elles vous vident de votre sang et elles sont pas faciles à arracher. »

Leurs visages et les parties découvertes de leurs corps se couvraient de piqûres de moustiques. Un silence paisible régnait sur le bayou et offrait un contraste saisissant avec les paysages dévastés, comme piétinés par un troupeau d'animaux géants. Il ne restait que des vestiges des cabanes en bois soufflées comme des fétus de paille.

Ils arrivèrent au bout de plusieurs heures de marche sur une plage en partie ensevelie sous les troncs et les branches. Elmana désigna le soleil qui grimpait rapidement dans le ciel étincelant en abandonnant une chaleur étouffante.

« Maintenant, si on suit la côte en direction du soleil couchant, on arrivera tôt ou tard à la frontière.

— Il faut qu'on trouve à manger et à boire », dit Jean.

Clara tenait à peine sur ses jambes et ses yeux s'étaient encore ternis. Sans le soutien de Jean, elle se serait effondrée depuis longtemps. Elle avait tenté de se suicider selon la servante, sans doute pour échapper à ce mariage qu'elle avait en horreur, et la potion du docteur Tibaudaux avait peut-être éteint en elle tout désir de vie.

« Reposons-nous un peu, proposa Elmana. Espérons que le Seigneur pourvoira à nos besoins. »

Ils dégagèrent un coin de la plage pour s'allonger sur le sable. Des crabes dérangés dans leurs besognes coururent de leur allure vaguement menaçante en direction de la mer. Les vagues mouraient en douceur à leurs pieds, tendant leurs voiles d'écume grésillante, ramenant inlassablement sur la grève les branches dispersées au large. Bercés par les grondements réguliers, engourdis par la fatigue et la chaleur, ils finirent par s'endormir.

« Qu'est-ce que vous fichez là, vous autres ? »

Un géant noir d'une trentaine d'années, pieds nus, pantalon remonté sur les genoux, torse massif enveloppé dans un maillot de corps déchiré, filet de pêche posé sur l'épaule, les fixait avec une curiosité mêlée de méfiance. Ses yeux écarquillés étaient striés de filaments sanguins.

Elmana s'étira avant de se redresser.

« Et toi, mon gars, qu'est-ce que tu fais dans le coin ? demanda-t-elle d'une voix encore embrumée de sommeil.

— Ben, justement, c'est mon coin, ici, j'suis pêcheur, j'ai ma cabane tout

près. J'partais en mer quand j'vous ai vus.

— Je vois pas ton bateau… »

Le géant noir tendit le bras en direction du marais.

« L'est par là. J'l'ai mis à l'abri d'la tempête. J'm'en allais justement le chercher. Qu'est-ce que tu fricotes avec ces deux Blancs ? T'es leur bonniche ? »

Elmana ôta ses chaussures, se leva et avança vers la mer, qui s'était retirée loin en abandonnant un sable dur et un épais tapis d'algues.

« Je suis pas leur domestique, je pars avec eux. L'air est plus très respirable pour nous trois dans le coin. »

Le front du géant se plissa.

« Vous cherchez à passer dans le Centre par des chemins discrets, pas vrai ?

— On peut rien te cacher !

— Qu'est-ce que vous avez donc fait ?

— Juste empêcher un mariage ignoble. »

Le géant s'agenouilla pour poser son filet sur le sable.

« Ce s'rait pas celui de Maxandeau des fois ? »

D'un geste de la main, Elmana l'invita à poursuivre.

« Y a des gars qui écument tout l'secteur à la recherche d'une jeune femme blanche qu'aurait disparu cette nuit. Et ils offrent un bon paquet de fric à celui qui leur permettra d'la retrouver.

— J'espère pour nous que t'as pas trop besoin d'argent… Comment tu t'appelles au fait ?

— Eusèbe.

— Enchanté, Eusèbe. Moi, c'est Elmana, le p'tit Blanc s'appelle Jean et la jeune femme, Clara. »

Eusèbe s'assit sur le sable et commença à déplier son filet.

« D'l'argent, on en a toujours besoin, pour sûr, mais prendre celui qui sent pas bon, ça porte pas chance.

— Comment tu gagnes ta vie ?

— J'vends mes poissons aux mareyeurs. Ils paient pas beaucoup, dame non, mais ça me permet de survivre. » Il lança un regard de biais à Elmana : « J'ai pas de femme, pas de famille, tu comprends.

— Crois-moi, vaut mieux rester seul que de s'encombrer de quelqu'un qui te casse les pieds. »

Eusèbe décrochait avec précaution les algues et coquillages coincés dans le filet et examinait avec attention les mailles.

« J'aime pas Maxandeau, reprit-il sans relever la tête. Les mareyeurs nous affament pour lui verser une commission. Il contrôle presque toutes les activités de ce foutu royaume. J'crois bien que son désir secret, c'est de renverser le roi et de monter sur le trône.

— Bah, il y va déjà tous les jours sur le trône, comme tout le monde ! »

Le rire grave d'Eusèbe répondit à celui, clair et joyeux, d'Elmana. Clara

dormait toujours, recroquevillée sur le sable. Jean se leva et s'étira à son tour. La chaleur, la soif et la faim se liguèrent pour le maintenir au bord du vertige.

« Si vous avez pas peur de monter dans mon bateau, j'vous emmène dans le royaume du Centre. J'vous déposerai dans les environs de Corpus Christi, tout près de la frontière de l'empire du Grand-Mexique. C'est un peu moins surveillé par là-bas.

— On est où, ici ?

— Du côté de Houma, à environ quatre-vingts kilomètres de La Nouvelle-Orléans. Il nous faudra deux bonnes journées de navigation. Faut aussi espérer que le Seigneur nous enverra pas de tempête. »

Elmana s'accroupit près d'Eusèbe.

« Quand pouvons-nous partir ?

— Le temps que j'vérifie mon filet. J'ferai pas le voyage pour rien, tu comprends, j'pêcherai au retour. »

La jeune femme se pencha pour claquer un baiser sonore sur la joue du géant.

« Faut pas faire des choses comme ça ! protesta-t-il avec un grand sourire. Après, ça me met des idées en tête.

— Y a rien à manger par ici ? demanda Elmana.

— J'ai une petite réserve de poisson séché par là…

— On va crever de soif avec ça !

— J'ai aussi d'l'eau douce… Enfin, plus douce que certaines femmes que j'connais ! »

Le rire grave d'Eusèbe troua de nouveau le silence battu par le grondement sourd des vagues.

Il avait construit, à une vingtaine de mètres de la plage, un abri rudimentaire de pierres sous lequel il avait glissé son bateau. Il y entreposait également de vieux filets, une réserve de nourriture, constituée exclusivement de poisson séché, et deux jerrycans emplis d'une eau qu'il puisait à une source proche.

Jean réveilla Clara afin qu'elle puisse se restaurer. Il fut déçu et inquiet de ne pas revoir l'éclat habituel dans ses yeux. Elle semblait murée dans son indifférence. Il dut la forcer à ingurgiter un peu de poisson et quelques gorgées d'eau. Elle n'offrait aucune résistance, comme si son esprit avait déserté son corps.

« Les herbes, même le docteur Tibaudaux maîtrise pas toujours leurs effets, murmura Elmana.

— Ils lui ont donné un philtre ? s'étonna Eusèbe.

— Pour qu'une femme accepte d'épouser Maxandeau, faut plus qu'elle ait toute sa tête.

— Ce maudit Tibaudaux ! L'est pire qu'un trompe-la-mort !

— Tous les courtisans de La Nouvelle-Orléans le consultent. On dit qu'il soigne même le roi. »

À la fin de leur repas, le géant et Jean tirèrent le bateau hors de l'abri.

C’était un voilier de six mètres de long – J’ai pas de moteur, avec quoi je paierais l’essence ? avait grommelé Eusèbe – dont le délabrement apparent soulevait de sérieux doutes sur sa capacité à affronter l’océan.

« Vous inquiétez pas, cette coque de noix est solide, affirma le géant.

— Il en a pas l’air en tout cas, objecta Elmana.

— Il n’a pas de quille ? s’étonna Jean.

— Pas besoin, il s’est encore jamais renversé. J’vous dis qu’on peut compter sur lui. »

Ils poussèrent l’embarcation dans les vagues jusqu’à ce qu’elle flotte. Eusèbe grimpa à son bord avec une agilité surprenante pour un homme de sa corpulence, puis il jeta dans l’eau la grosse pierre au bout d’une chaîne qui lui servait d’ancre. Elmana, Jean et Clara durent avancer dans l’océan jusqu’à la taille. Le géant les aida à monter l’un après l’autre avant de retourner à terre chercher des provisions de poisson séché et un jerrycan d’eau. Jean installa Clara le plus confortablement possible le long de la minuscule cabine.

« Hum, j’aime pas ça, maugréa Eusèbe en contemplant le ciel traversé de nuages paresseux. Quand les premiers nuages arrivent du golfe, la tempête est généralement pas loin. »

Comme pour confirmer ses propos, un vent fort se leva et hérissa la surface de l’océan de vagues ondulantes.

« On ferait peut-être mieux d’attendre », suggéra Elmana.

Eusèbe commença à hisser la voile.

« Attendre quoi ? Que les tueurs de Maxandeau viennent vous chercher sur cette plage ? Tout se sait dans les bayous. »

La toile faseya un petit moment avant de se tendre. Eusèbe leva l’ancre et s’installa à la barre. Le bateau fila à une vitesse inattendue en direction du large.

CHAPITRE 24

Les coups de marteau et les ahanements des hommes ébréchaient le silence de l'aube.

Allongé sur la planche qui lui servait de couchette, Élan Gris peinait à reconstituer les événements de la veille ; ils s'étaient enchaînés à une telle vitesse qu'il avait eu l'impression d'être un brin d'herbe happé par un violent tourbillon. Il se demandait où était Nadia. Il ne l'avait pas revue depuis que les hommes conduits par Jim s'étaient introduits dans sa chambre et jetés sur lui. Il n'avait pas eu le temps de se saisir de son fusil, ni même de se défendre avec ses poings. Il s'était rendu compte, un peu tard, de son imprudence. Il s'était profondément endormi alors que son animal guide avait grondé au plus profond de lui, alors qu'il s'était promis de rester vigilant. Il s'était écarté du chemin lumineux de sa vision et les monstres étaient surgis des ténèbres pour s'emparer de lui.

Ils lui avaient lié les mains derrière le dos et l'avaient conduit dans une petite maison voisine qui servait de cellule.

« Elle est pas souvent occupée, avait précisé Jim. On y met seulement les gars qui ont un peu bu pour qu'ils dessaoulent avant de rentrer chez eux. »

Il y avait passé le reste de la nuit, vêtu de ses seuls pantalon et tunique. La pièce n'étant pas chauffée, il s'était recroquevillé sur lui-même pour tenter d'échapper au froid. Au petit matin, un homme lui avait tendu une couverture à travers les barreaux.

« S'agit pas que tu crèves avant ton procès. »

Quel procès ?

Les Blancs n'avaient que ce mot à la bouche, ils intentaient des procès pour un oui pour un non. Les fermiers voisins de la réserve avaient même assigné le peuple en justice parce que, selon eux, les clôtures de la réserve avaient été érigées sur leurs terres. Le juge leur avait donné raison, et les autorités du royaume du Nord avaient été contraintes de démonter et remonter les clôtures en diminuant la surface déjà étriquée de la réserve.

On était venu le chercher au milieu de la journée. On lui avait redonné son manteau et ses bottes avant de l'emmener, toujours attaché, dans un bâtiment voisin de l'église, qui servait, à en croire les divers panneaux, de mairie, de salle des fêtes, de tribunal et d'école. On l'avait introduit dans une salle où avaient pris place, sur des travées, des dizaines de spectateurs. Au

fond, sur l'estrade, trônait Jim, vêtu d'une robe noire de juge et, à ses côtés, une dizaine d'hommes portant veste et cravate. Élan Gris n'avait pas vu les yeux verts de Nadia ni ceux, plus sombres, de Jessica Telfer parmi les dizaines de regards braqués sur lui.

« V'là l'accusé, m'sieur le juge », avait dit l'un des hommes de l'escorte.

Jim avait donné un coup de maillet sur le bois de son pupitre pour interrompre les murmures qui volaient de travée en travée.

« Amenez-le dans le box. »

On avait installé Élan Gris dans un espace à demi cloisonné à gauche de l'estrade et placé de chaque côté de lui deux hommes armés de pistolets.

« Georges, tu seras son avocat, avait déclaré Jim en désignant un homme d'une cinquantaine d'années assis au premier rang.

— Moi ? Mais pourquoi ?

— Tu parles bien, tu as de l'instruction, tu es le mieux placé pour assurer sa défense. Et puis tu ne vas pas contester une décision du tribunal ?

— Jim, ne m'oblige pas à défendre un Rouge !

— Je n'ai pas dit que tu devais le défendre, mais il faut qu'il ait un avocat, c'est la loi.

— Quelle loi ?

— La vraie, la nôtre, avant que les pantins d'Espagne ne s'emparent de ce pays. »

Le dénommé Georges avait lissé ses cheveux du plat de la main avant de se lever et de rejoindre l'accusé dans le box.

Élan Gris se demandait encore s'il avait bien compris le chef d'accusation. On lui reprochait d'avoir assassiné Mary-Ann et Steven, les deux enfants de Jim et Jessica Telfer une vingtaine d'années plus tôt. Comment quelqu'un qui n'avait pas encore atteint ses seize ans pouvait avoir commis un meurtre vingt ans auparavant ? Il n'avait pas d'instruction, mais, comme tous ceux de son peuple, il savait compter. Jim, qui faisait également office de procureur, le désignait quand il parlait du Rouge qui avait découpé Mary-Ann et Steven en petits morceaux comme de vulgaires morceaux de bœuf. Plusieurs femmes pleuraient dans l'assistance. Élan Gris avait compris, au regard mauvais que lui jetait le dénommé Georges, qu'il n'avait rien à attendre de son avocat. À plusieurs reprises, il s'était cru prisonnier d'un cauchemar et il avait espéré se réveiller dans la chambre de la maison de ses hôtes.

« Le Seigneur a voulu qu'on capture enfin le Rouge qui s'était enfui après avoir perpétré son abominable crime. Il vient maintenant rendre compte de ses actes devant la justice des hommes et devant celle de Dieu. »

Le Rouge… Voilà pourquoi Jim avait obstinément refusé de l'appeler par son nom. Pour lui, Élan Gris n'était qu'un Rouge et, en tant que Rouge, il paierait pour le meurtre de ses enfants commis par un autre Rouge vingt ans plus tôt.

« À mort le Rouge ! » avait hurlé une femme de l'assistance.

Jim avait de nouveau donné quelques cous de maillet sur le bois du pupitre.

« Silence, c'est un tribunal ici, pas un champ de foire. »

Il fallait à Jim le vernis de la légalité pour exorciser sa douleur, pour exercer une vengeance qu'il ruminait depuis vingt ans. Les Indiens ne sortaient jamais de leurs réserves, aussi, quand l'un d'eux s'était présenté au village, il avait bondi sur l'occasion : il tenait enfin son coupable, il allait enfin pouvoir juger l'assassin de ses enfants, ou un autre Rouge, ce qui revenait au même. Les habitants de Blackstone, tout en sachant pertinemment que le garçon assis dans le box ne pouvait pas avoir commis le crime dont on l'accusait, approuvaient l'initiative de leur juge, comme pressés eux aussi d'en finir avec une histoire qui plombait depuis vingt ans l'atmosphère de leur village. Une fois que l'Indien se balancerait au bout d'une corde, les fantômes des deux enfants martyrs cesseraient de hanter leurs esprits, et, du moins le croyaient-ils, ils n'éprouveraient aucun remords d'avoir immolé un innocent rouge.

Voici comment Élan Gris s'était retrouvé condamné à mort à l'issue d'un simulacre de procès. Sommé par le juge de plaider, son avocat n'avait marmonné qu'une phrase :

« Que justice soit rendue. »

Les jurés avaient prononcé la sentence à l'unanimité sans même se retirer pour délibérer. La mort par pendaison. Jim avait annoncé que la peine serait exécutée le lendemain sur la place de Blackstone, puis, après avoir donné trois coups de maillet, avait déclaré que la séance était close et que chacun devait rentrer chez soi.

Ils avaient de nouveau enfermé Élan Gris dans la cellule. Cette fois, ils lui avaient laissé ses vêtements et la couverture.

« S'rait trop dommage que tu sois mort avant ta pendaison, avait ricané un homme. On n'a pas si souvent l'occasion de s'amuser, à Blackstone ! »

Ils avaient aussitôt entamé la construction de la potence. Les coups de marteau et les crissements des scies avaient résonné tard dans la nuit. Ils avaient repris le travail à l'aube. L'heure de la pendaison était fixée à dix heures.

La faim, la fatigue et le froid avaient émoussé la vigilance d'Élan Gris. Un guerrier aurait prêté attention aux avertissements de son animal guide et n'aurait pas dormi dans ce village, dans cette maison, ou alors d'un seul œil. Pourquoi Nadia n'était-elle pas intervenue ? Était-elle au courant de cette parodie de procès ? Autant de questions qui ne trouveraient probablement jamais de réponse. Il entrevoyait d'autres silhouettes dans son esprit, des gens qui venaient à sa rencontre sur le chemin de sa vision. Il ne les rejoindrait jamais à cause de sa négligence. Pourtant, il en était conscient, leur rencontre revêtait la plus grande importance, pas seulement pour eux et pour lui, mais pour l'ensemble de l'humanité.

Il se leva et, entre les barreaux de la lucarne de sa cellule, jeta un coup

d'œil sur la place enneigée. La potence se dressait à quelques pas de l'église. Trois hommes coiffés de bonnets et vêtus de canadiennes fourrées s'occupaient des finitions. La corde n'avait pas encore été placée sur la poulie. Ils craignaient sans doute qu'elle ne gèle et ne devienne trop rigide. Des stries roses et dorées traversaient le ciel et enflammaient les nuages épars. Jamais il n'avait à ce point admiré la lumière de l'aube. Jamais il n'avait ressenti avec une telle intensité la fraîcheur de l'air qui s'infiltrait dans ses narines et dans sa gorge. Jamais il n'avait éprouvé une faim et une soif aussi délicieuses ; elles lui montraient qu'il était en vie et que la vie était un présent somptueux de Wakan Tanka. Il regrettait seulement de partir sans que ne lui soit offerte une dernière possibilité de combattre. La mort par pendaison, une mort misérable, une mort de Blanc, n'avait aucune valeur. Comment l'accueilleraient les guerriers de l'autre côté ? Avec mépris ? Avec compassion ? Il regrettait aussi d'être séparé de Nadia : il aurait aimé marcher plus longtemps à ses côtés. Il se sentait poussé vers elle comme ces feuilles emportées par les courants des ruisseaux au printemps. Il partirait avant son père Ours Brun et sa mère Petite Louve, mais le peuple tout entier s'effacerait bientôt : il n'y avait plus de place sur cette terre pour les Rouges.

Deux hommes vinrent le chercher au moment où la cloche de l'église sonnait les dix coups. Une foule nombreuse s'était assemblée sur la place devant la potence. Élan Gris observa l'assistance : il remarqua, parmi les spectateurs, la soutane d'un prêtre. Il ne repéra pas les cheveux couleur d'herbe séchée de Nadia. Son cœur s'en désola. Il aurait aimé croiser une dernière fois son regard avant de mourir. Jim, vêtu de sa robe noire de juge, se tenait au pied de l'escalier qui menait à la potence. Il garda ses yeux gris plongés dans ceux du condamné comme pour lui signifier qu'il ne regrettait rien, qu'il gardait la conscience tranquille. Élan Gris éprouva pour lui de la compassion : la vengeance ne le délivrerait qu'un temps de sa souffrance. Le chagrin et la colère, comme des fauves tapis dans l'ombre, reviendraient bientôt le dévorer. Tonnerre Grondant disait toujours qu'il n'y a qu'une façon de se réconcilier avec la vie : accepter la mort, la sienne et celle des autres.

« Jim Telfer ! Tu vas immédiatement libérer ce garçon ! »

La voix haut perchée avait fendu le silence avec la puissance d'une lame. Les têtes se tournèrent à l'unisson vers l'endroit d'où elle avait surgi. Suivie de Nadia, Jessica Telfer s'avança sur la place du village, les traits tirés, les yeux rougis.

« Ce qui se passe là ne te regarde pas, lança Jim.

— Comment ça, ça ne me regarde pas ? Ce sont aussi mes enfants qui sont morts il y a vingt ans. Tu sais très bien qu'Élan Gris n'a pas pu les tuer puisqu'il n'était même pas né au moment des faits ! Tu ne répareras pas une monstruosité par une injustice, Jim Telfer !

— Le tribunal a tranché et…

— Quel tribunal ? »

La foule s'écarta pour laisser passer Jessica. Le sourire que Nadia lui adressa enveloppa de chaleur le cœur d'Élan Gris.

« Ce tribunal n'a rien de légal ! Tu as seulement entraîné les autres dans ton délire, Jim !

— Tu étais pourtant d'accord avec moi, il me semble. »

Jessica s'avança vers son mari.

« J'ai réfléchi cette nuit. Rien ne nous rendra nos enfants. Et surtout pas la mort d'un innocent. De même, Nadia ne remplacera jamais notre fille. La meilleure chose que tu aies à faire, Jim Telfer, c'est de délier ce garçon et de les laisser poursuivre leur chemin. Si tu as vraiment des sentiments chrétiens, c'est le moment de les montrer.

— Il a été déclaré coupable et on a monté la potence, protesta Jim d'une voix hésitante.

— Ce n'est pas lui qui a tué nos enfants, on n'est même pas sûr que ce soit un Rouge.

— D'après les témoignages…

— Qui les a fournis, ces témoignages ? De pauvres types qui avaient trop forcé sur le bourbon. Écoute-moi, Jim, écoute-moi bien, parce que je ne me répéterai pas : si tu délivres pas ce garçon dans l'immédiat, tu ne me reverras plus jamais. »

Jim tritura nerveusement la collerette blanche de sa robe.

« Tu as changé, Jessica.

— C'est nous qui avons changé, nous tous, répliqua-t-elle. Nous avions un dessein jadis : instaurer un État libre à Blackstone. Et vois ce que nous sommes devenus : des tyrans pires que les pantins d'Espagne. Nos enfants sont morts il y a vingt ans, et nos rêves sont morts avec eux. Il serait grand temps de revenir à la vie. Alors rends ce garçon à la vie, Jim Telfer, et essayons de ressusciter nos rêves.

— Ce n'est qu'un Rouge, argumenta faiblement Jim.

— Un être humain, selon les commandements de Dieu. Comme toi, comme moi. » Jessica se tourna vers l'homme en soutane noire. « Est-ce que je ne dis pas la vérité, mon père ? »

Le prêtre consulta Jim du regard avant d'acquiescer d'un imperceptible mouvement de tête, de tourner les talons et de se réfugier dans l'église. Les autres villageois se dispersèrent à leur tour sans dire un mot.

« Qu'est-ce qu'on fait, Jim ? demanda l'un des hommes qui avaient escorté Élan Gris.

— Détachez-le et démontez-moi cette foutue potence », répondit Jim sans relever la tête.

Le menuisier du village, qui s'en allait livrer des meubles dans la région d'Albuquerque, proposa à Élan Gris et Nadia de les déposer dans le sud du royaume. Il s'appelait Brett et possédait un camion capable d'affronter tous les terrains et tous les temps, y compris les blizzards les plus sévères. Avant

leur départ, Jessica remit à Nadia un sac rempli de provisions et rendit son fusil et ses cartouches à Élan Gris.

Jim ne vint pas les saluer.

« Comme chaque fois qu'il doit réfléchir, il enfile sa canadienne et ses raquettes, et il disparaît toute la journée. Mais ne nous inquiétez pas pour lui, il s'en remettra et reviendra. »

Ils grimpèrent à l'arrière du camion entre les meubles soigneusement arrimés et protégés par des couvertures.

« Comprenez, vaut mieux que vous soyez derrière si on croise des gardes royaux, expliqua Brett. Si jamais il y a un contrôle, débrouillez-vous pour rester planqués dans le fond. »

Ils partirent au début de l'après-midi. Le soleil brillait de tous ses feux et rendait la température agréable. Brett s'engagea sur les routes escarpées qui longeaient les montagnes Rocheuses. Élan Gris se sentait revenu sur le chemin lumineux de sa vision. Les monstres étaient retournés dans les ténèbres. Assis sur les meubles au côté de Nadia, il collait de temps à autre son œil à l'un des interstices de la bâche et observait les environs. Il ne distinguait que les pentes verglacées et les sapins ployant sous le poids de la neige. La vie avait maintenant une saveur inhabituelle, merveilleuse. Chaque scène, chaque objet qu'il contemplait lui paraissait imprégné de la puissance du Grand Esprit – y compris le camion de Brett et son moteur bruyant. Quant à Nadia, elle était la plus belle personne qu'il lui avait été donné de côtoyer.

« Je ne savais pas, pour le procès. » Elle avait parlé d'une voix forte pour dominer le grondement du moteur. « Ils m'ont raconté que tu t'étais enfui au milieu de la nuit.

— Tu les as crus ? »

Elle hocha la tête après une hésitation.

« Je… j'ai pensé que tu étais un Rouge et que tu n'avais rien à faire de moi, rien à faire d'une femme blanche.

— Je t'avais pourtant promis de ne jamais t'abandonner. Tu penses sans doute que les promesses des Rouges n'ont pas plus de valeur que celles des Blancs. »

Elle le fixa d'un air dépité.

« Je suis désolée, j'ai perdu confiance.

— Comment as-tu su, alors ?

— Jessica n'arrêtait pas de pleurer. Je lui ai demandé si c'était à cause de ses enfants. Elle m'a expliqué ce qui s'était passé vingt ans plus tôt. Leur certitude que l'assassin était un Indien. Je me suis alors douté qu'elle ne m'avait pas dit la vérité te concernant. Je l'ai interrogée, elle a refusé de me répondre. Son mari est ensuite rentré et elle a gardé le silence. Et puis, ce matin, peu avant dix heures, elle s'est brusquement levée, elle a passé son manteau, ses gants, et m'a dit de la suivre si je tenais à toi. Elle m'a tout avoué pendant qu'on marchait vers la place. Elle répétait sans cesse : je ne te laisserai pas faire, Jim Telfer. La suite, tu la connais aussi bien que moi. »

Ils s'arrêtèrent à la tombée de la nuit à l'entrée d'une petite ville du nom de Dolce. Le visage tanné de Brett s'immisça dans l'entrebâillement de la bâche.

« Il fait maintenant trop noir pour que j'puisse rouler. Je vais prendre une chambre dans un motel proche. Comme vous avez de quoi manger et boire, vaudrait mieux que vous ne bougiez pas du camion. Si vous êtes quand même obligés de sortir pour… enfin, vous savez, vos besoins, tâchez de le faire discrètement. Faut pas oublier qu'les gens d'ici ont pas l'habitude de voir des Rouges en dehors de leurs réserves. Y a des couvertures en trop au fond du camion. Ça vous permettra de supporter le froid. »

Quand le camion du menuisier se fut garé devant la chambre du motel, Élan Gris et Nadia s'installèrent le plus confortablement possible dans le camion. Ils poussèrent quelques meubles pour s'aménager un espace et confectionnèrent un matelas de fortune avec plusieurs couvertures repliées. Ils mangèrent un morceau de pain, de la viande séchée, burent quelques gorgées d'eau au goulot d'une gourde avant de s'allonger côte à côte et de tirer d'autres couvertures sur eux.

Des grondements de moteur et des éclats de rires lointains traversaient de temps à autre la nuit paisible. Nadia ne dormait pas, tournant et se retournant sur leur couche de fortune. L'ombre chaude de son corps empêchait Élan Gris de trouver le sommeil.

Alors que ses paupières s'alourdissaient enfin, elle dit, d'une voix timide qui résonna dans le camion avec la puissance d'un coup de tonnerre :

« J'ai froid, tu ne veux pas me réchauffer, Élan Gris ? »

CHAPITRE 25

Eusèbe observa un long moment la côte avant de hisser de nouveau la voile. Les nuages roulaient, lourds, menaçants, au-dessus de leurs têtes, l'océan se tordait comme l'échine d'un animal en furie. Le bateau se faufilait adroitement entre les vagues dont certaines atteignaient parfois des creux de cinq mètres.

Jean avait veillé sur Clara tout au long de la traversée. Elle avait recouvré l'usage de la parole, mais ses propos restaient délirants, incohérents. Il lui présentait régulièrement à boire dans l'une des timbales en fer de bord ; l'eau refluait le plus souvent par les commissures de ses lèvres. Penchée au-dessus du bastingage de bois, Elmana contemplait le ballet et les sauts des dauphins dans le sillage du bateau. L'océan avait pris une couleur de plomb qui ne plaisait guère au pêcheur.

« Quand la mer est grise comme ça, ça veut dire qu'elle va pas tarder à s'mettre en colère. »

Poussés par un vent fort, ils s'approchèrent rapidement des côtes de la province du Texas.

« Y a personne pour le moment, faut en profiter. La prochaine ville, c'est Corpus Christi. Vous y arriverez en remontant la côte vers le nord. Là-bas, vous pourrez prendre un train pour le Nouveau Mexique et, avec un peu de chance, passer en Arcanecout.

— Avec quoi tu veux qu'on paie les billets ? objecta Elmana. On n'a pas un sou en monnaie locale.

— Vous avez des néo-francs ? »

Elle acquiesça en silence.

« J'ai quelques pesetas, reprit-il. Ça m'arrive de trafiquer avec les gens du coin, tu comprends. Si tu veux, je te change tes néo-francs. Une peseta pour un néo-franc, ça m'semble correct.

— J'ai comme l'impression que tu prends ta commission, toi aussi !

— On va pas chipoter pour des poussières.

— J'ai pas le choix de toute façon. Marché conclu. »

Eusèbe lui remit trois cents pesetas contre trois cents néo-francs.

Ils atteignirent la côte une demi-heure plus tard. Le bateau franchit sans difficulté une barrière coralline avant de s'échouer, voile abaissée, sur une plage hérissée d'herbes brunes et hautes.

« On dirait que c'est pas habité, fit Elmana.

— Y a des patrouilles régulières, faut juste savoir s'faufiler entre deux rondes. Des fois aussi, les gardes royaux utilisent des bateaux ultrarapides et, là, on a peu d'chances de leur échapper.

— Tu t'en es toujours sorti, apparemment…

— Faut seulement être plus malin qu'eux, pas vrai ? »

L'étrave crissa sur le sable. Eusèbe sauta dans l'eau qui lui arrivait aux genoux.

« Traînez pas. J'ai pas envie de moisir dans une prison du Centre. Paraît qu'elles sont terribles. »

Il les aida à descendre, puis il attendit qu'une vague un peu plus grosse que les précédentes reflue pour pousser son bateau vers le large.

« Au fait, Elmana, y a quasiment pas de nègre comme nous dans le Centre ! cria-t-il sans se retourner. Les gens, ils en veulent pas ici. Alors t'as intérêt à dire que t'es la bonniche des Blancs, autrement ils t'arrêteront et te balanceront dans une de leurs satanées cabanes jusqu'à ce que tu en crèves.

— Merci pour tout ! »

Le vent du large emporta la voix d'Elmana.

« Ç'a été un vrai plaisir ! » Eusèbe grimpa avec agilité dans son bateau. « Si jamais tu reviens dans l'coin, j's'rais content que tu passes me donner le bonjour. »

La voile de nouveau gonflée de son bateau ne fut rapidement plus qu'un point blanc à l'horizon.

« Est-ce que m'dame Clara est en état de marcher ? demanda Elmana.

— Je crois que oui, répondit Jean. Et puis, tu n'es plus obligée de l'appeler madame Clara.

— Allons-y. On a un bon bout de chemin à faire. »

Longeant la côte, ils arrivèrent un peu avant le crépuscule dans les faubourgs de Corpus Christi, un port dominé par un gigantesque pont qui reliait entre elles les deux rives opposées de la baie. Les bateaux de pêche y côtoyaient les navires de guerre aux tourelles hérissées de canons, et, dans les rues étroites de la vieille ville, on croisait autant d'uniformes jaune et rouge de la marine du royaume du Centre que de vêtements civils. Les hommes jetaient des regards concupiscents en direction de Clara et d'autres, suspicieux, sur Elmana. La jeune Noire marchait derrière ses deux compagnons selon le conseil d'Eusèbe, comme une domestique. On ne parlait pas français de ce côté-ci de la frontière, mais un mélange d'espagnol et d'anglais. Jean espéra que personne ne viendrait lui adresser la parole. Il leur fut relativement aisé de localiser la gare ferroviaire : il leur suffit de suivre les rails qui traversaient la ville de part en part. Acheter les billets serait une entreprise autrement plus compliquée. Carrées, massives, les locomotives n'émettaient pas de sifflement, ni ne crachaient de fumée comme dans les autres royaumes d'Europe et d'Amérique, elles roulaient au pétrole et avançaient sur les rails dans un silence intrigant. Ils pénétrèrent dans le bâtiment, qui évoquait les

gares pittoresques des petites villes de France.

Jean installa Clara sur l'un des bancs en bois de la salle d'attente et, s'assurant que personne autour d'eux ne pouvait les entendre, demanda à Elmana de lui remettre les trois cents pesetas afin qu'il puisse acquérir les billets.

« Ils vont rien piger si tu leur parles français, murmura la jeune femme en lui confiant les coupures.

— Je dois essayer. Veille sur elle. »

Il se dirigea vers les guichets. Il ne remarqua aucun panneau indicateur dans la gare. Les instructions étaient données aux voyageurs par les haut-parleurs qui, parfois, grésillaient de manière insupportable. Il ne captait dans cette bouillie sonore que les noms des villes : San Antonio, Pequeña Madrid, Dallas, Abileña, Albuquerque, Nueva Barcelona, San Luis, Santa Maria, Deo Gracias et Santa Fe, la ville frontière avec l'Arcanecout. Il choisit le guichetier à la mine la plus aimable, un jeune homme à la bouille ronde et encore imberbe qui l'accueillit avec un sourire chaleureux. Ne comprenant pas la question que lui posa ce dernier, il lança au hasard le nom de Santa Fe. L'employé haussa les sourcils, le submergea d'un nouveau flot de paroles, puis, de guerre lasse, finit par lâcher :

« Santa Fe, si ? »

Jean hocha la tête avec son sourire le plus engageant, puis indiqua le chiffre trois à l'aide du pouce, de l'index et du majeur de sa main droite. L'employé montra d'une mimique qu'il avait compris et lâcha une succession de syllabes trop rapides pour être déchiffrées, probablement le prix à payer pour les titres de transport. Jean haussa les épaules. Le guichetier soupira, s'empara d'un crayon et écrivit la somme sur un petit bout de papier qu'il colla contre la vitre après avoir vérifié que personne ne leur prêtait attention.

3 000 pesetas.

Dix fois plus que leur maigre pécule. L'employé l'interrogea d'un mouvement de menton. Jean lui signifia qu'il avait compris, mais qu'il ne disposait pas de cette somme. Son vis-à-vis écarta les mains d'un air désolé, puis, par gestes, lui demanda de retourner dans la salle d'attente.

« Alors ? demanda Elmana lorsqu'il s'assit à ses côtés sur le banc.

— On n'a pas assez d'argent : le voyage coûte trois mille pesetas. »

Elmana se mordit la lèvre inférieure.

« Ce gros malin d'Eusèbe m'a plumée !

— Il ne sait sans doute pas combien coûte un billet de train dans le royaume du Centre.

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors ?

— L'homme du guichet m'a dit d'attendre ici.

— Attendre quoi ? Que les gardes royaux viennent nous cueillir comme des fruits mûrs ?

— Je ne crois pas : il avait l'air sympathique. »

Elmana le considéra avec une stupeur mêlée de réprobation. La salle

d'attente était pratiquement déserte. Comme Eusèbe l'avait annoncé, on ne distinguait aucun Noir parmi les voyageurs. Il régnait dans le bâtiment une chaleur étouffante.

« Si tu fais confiance à tous les gens que tu trouves sympathiques, mon gars, t'iras pas loin, sûr et certain.

— On ne peut pas se méfier de tout le monde.

— Si t'étais une femme noire dans un pays de Blancs, t'aurais vite compris qu'on ne peut se fier à personne. À personne. »

Des gémissements se glissaient dans le souffle de Clara. Appuyée contre le mur, les yeux mi-clos, elle semblait mal en point. Son teint avait rapidement retrouvé sa pâleur morbide sous le léger hâle déposé par les heures de navigation dans le golfe du Mexique.

« Ce maudit Tibaudaux a mal dosé ses herbes », maugréa Elmana.

Un jeune homme aux cheveux blonds et aux yeux noisette, vêtu d'un costume en tissu léger et noir très bien coupé, entra dans la salle d'attente et piqua droit sur eux.

« Vous parlez français ? »

Il s'exprimait à voix basse en jetant de furtifs coups d'œil autour de lui. Jean et Elmana ne répondirent pas.

« Si vous me comprenez, il vous suffira de cligner des yeux. Pedro, c'est le guichetier, m'a dit que vous cherchiez à vous rendre à Santa Fe mais que vous n'aviez pas assez d'argent pour vous payer le voyage. Vous êtes des clandestins qui essaient de passer en Arcanecout, pas vrai ? J'ai une solution. Est-ce que ça vous intéresse ? »

Jean cligna des yeux.

« Rendez-vous dans dix minutes à l'entrée de la gare. »

Elmana attendit que le jeune homme blond fût sorti de la salle d'attente pour souffler :

« Ce genre de type, par exemple, ne m'inspire pas confiance.

— On peut toujours voir ce qu'il nous propose.

— Ouais, mais faudra pas se laisser embobiner. »

Le jeune homme blond s'appelait Alexis et s'était installé, illégalement, dans le royaume du Centre quatre ans plus tôt. Depuis, il avait réussi à obtenir des titres de séjour en bonne et due forme.

« Aucun employé de l'administration ne résiste à une poignée de billets de cent pesetas. Officiellement, comme je sais lire et écrire, je suis commis aux écritures dans les bureaux de la Compagnie royale du chemin de fer. Officieusement, je fais partie d'une organisation qui aide les clandestins à traverser le royaume du Centre et à passer en Arcanecout.

— Pourquoi vous faites ça ? » demanda Elmana.

Alexis la fixa d'un regard en biais avec une petite moue, comme s'il jugeait la question incongrue.

« Pour deux raisons, finit-il par répondre. D'abord pour le plaisir d'aider mon prochain. Ensuite pour arrondir mes fins de mois. »

Ils marchaient dans les rues animées de Corpus Christi, bordées de bars essentiellement fréquentés par les marins. Les enseignes clignotantes rivalisaient de couleurs criardes. Jamais Jean n'avait contemplé une telle profusion d'électricité.

« Combien ça nous coûtera ? demanda Elmana.

— Combien avez-vous sur vous ? En pesetas et en néo-francs ?

— Seulement deux cents pesetas. ».

Alexis écarta les bras.

« Avec cette somme, on ne va normalement pas plus loin que Buena Rosa. Mais, puisque vous êtes des compatriotes, va pour deux cents pesetas.

— Pourquoi dites-vous que nous sommes compatriotes ? s'étonna Jean.

— Vous venez de France, pas vrai ?

— Comment le savez-vous ?

— Les gens de Nouvelle-France n'ont pas le même accent ni la même façon de parler. » Il désigna Elmana d'un mouvement de menton. « Elle, par exemple, on sait tout de suite d'où elle sort ! »

Ils quittèrent le centre historique de la ville et s'engagèrent dans une large avenue où circulaient dans les deux sens des files ininterrompues de camions et de voitures. D'âcres odeurs d'essence se mêlaient aux effluves salins apportés par le vent du large. Plus aucun nuage ne filtrait la luminosité de la lune et des étoiles.

« C'est encore loin ? s'enquit Jean, qui soutenait Clara. Elle a du mal à marcher.

— On arrive bientôt. »

Alexis les entraîna dans une rue plongée dans une obscurité presque totale. Ils pénétrèrent dans la cour d'un immense entrepôt. Des camions stationnaient entre les quais surélevés.

« Les voitures de ces messieurs-dames sont avancées », gloussa Alexis avec un petit rire.

En haut d'une rampe pentue, il frappa trois coups sur une petite porte en fer, qui s'ouvrit au bout de quelques secondes dans une succession de crissements. L'homme qui les accueillit dans une minuscule pièce emplie de ténèbres n'avait rien de rassurant avec sa barbe de trois jours, ses yeux fuyants, sa chemise crasseuse et son mégot de cigarette éteint aux commissures des lèvres. Alexis lui serra la main.

« Je vous présente Juan Manuel. C'est lui qui se charge de répartir les voyageurs dans les camions. »

Elmana adressa un regard à la fois courroucé et suppliant à Jean.

« Nous voulons rester ensemble quoi qu'il arrive », déclara ce dernier.

Alexis traduisit ses paroles à Juan Manuel, qui partit d'un rire caverneux avant de se lancer dans un discours rocailleux – son mégot resta collé à sa lèvre inférieure malgré les mouvements saccadés de sa bouche.

« Il dit qu'ici, on n'est pas au guichet de la compagnie ferroviaire, on prend les places disponibles.

— Si vous ne pouvez pas, nous trouverons une autre solution », insista Jean.

Juan Manuel finit par admettre que ce serait sans doute faisable, mais qu'il ne faudrait être trop regardant sur le confort.

« Il vous reste à régler les deux cents pesetas convenues. »

Jean tendit dix billets de vingt pesetas à Alexis, qui en empocha une partie et tendit le reste à Juan Manuel.

« Attendez là. On reviendra vous chercher dans un petit moment. Bonne chance à vous. »

Les deux hommes refermèrent la porte à clef ; le bruit de leurs pas s'estompa dans la nuit.

« Rien ne dit qu'ils vont revenir, maugréa Elmana. Si ça se trouve, le beau parleur, il nous a purement et simplement plumés ! Toi et ta manie de faire confiance à n'importe qui !

— De toute façon, on n'aurait pas pu aller très loin avec nos trois cents pesetas », répliqua Jean.

Recroquevillée contre le bas d'une cloison, Clara continuait de gémir. Il aurait fallu l'emmener chez un médecin, mais leur situation de clandestins ne le leur permettait pas ; en outre, rien ne garantissait qu'un praticien traditionnel ne parvienne à neutraliser les effets du philtre du docteur Tibaudaux.

« On n'a même pas d'eau à lui donner, soupira Elmana. Il aurait mieux valu la laisser se marier au vieux bouc plutôt que de la traîner vers sa mort comme une bête à l'abattoir.

— Je ne sais pas ce qu'elle a écrit dans ce cahier, mais je suis pas certain qu'elle aurait choisi le mariage, objecta Jean.

— C'est vrai qu'elle a voulu se pendre, quand on y pense, Seigneur ! Mais avec les herbes, elle se serait rendu compte de rien.

— Tu penses que vivre sans conscience est une vraie vie, Elmana ? »

Elle haussa les épaules.

« Tout ce que je sais, c'est qu'on en a qu'une, de vie, que c'est notre seul bien, et que, quand on est mort, on peut plus revenir en arrière. »

Ils attendirent une bonne partie de la nuit. Ils s'allongèrent et tentèrent de dormir malgré la dureté du sol. Jean tint Clara enlacée pour tenter de la réchauffer et lui offrir un minimum de confort.

Le crissement de la clef dans la serrure les réveilla. Juan Manuel s'introduisit dans la pièce, prononça une phrase qu'ils ne comprirent pas, puis leur ordonna par gestes de le suivre. Clara n'eut pas besoin de l'aide de Jean pour se lever et leur emboîter le pas. Elle paraissait avoir recouvré un peu d'énergie. Juan Manuel les conduisit, à travers l'entrepôt saturé d'odeurs âpres, sur un quai le long duquel stationnait un gigantesque camion. Entre les barreaux des cages entassées sur la remorque s'agitaient des porcs dont les grognements se jetaient dans la rumeur lointaine de la ville.

« Seigneur, on va tout de même pas voyager dans une infection

pareille ! » grommela Elmana en se pinçant le nez.

Jean se demanda depuis combien des temps ces animaux étaient enfermés dans leurs cages.

Juan Manuel éclata d'un rire tonitruant avant de tenir un court conciliabule avec deux hommes vêtus de vestes et de pantalons verts. Il revint près des trois passagers et les entraîna vers l'avant du camion. Jean crut qu'il allait les enfermer dans une cage avec les porcs, mais il ouvrit une trappe à l'arrière de l'énorme cabine, révélant un espace d'une largeur d'un mètre cinquante où se serraient déjà des ombres.

« Je monte pas là-dedans, moi ! protesta Elmana. Je vais étouffer. »

Juan Manuel tendit le bras avec un large sourire, son mégot toujours vissé aux commissures de ses lèvres.

« Santa Fe ! »

Jean remarqua les discrètes grilles d'aération disséminées de chaque côté de la carrosserie.

« Ne t'inquiète pas : on pourra respirer. »

Il se tourna vers Clara pour l'aider à s'installer dans le compartiment. Il se rendit alors compte qu'elle le fixait avec intensité. La lumière était revenue dans ses yeux, comme deux étoiles qui se seraient remises à briller.

« Jean… Jean… Tu es venu. »

CHAPITRE 26

Les sept autres clandestins entassés dans le réduit du camion venaient de Nouvelle-France. Six hommes et une femme, tous blancs, âgés entre vingt et trente ans. Quatre d'entre eux étaient originaires de la province du Mississippi, trois de la Caroline du Nord. Les uns avaient été chassés de chez eux par la pauvreté, les autres avaient eu maille à partir avec les autorités du royaume. Comme ils n'avaient aucune autre perspective d'avenir que la mendicité ou le bagne, ils avaient décidé de tenter le voyage vers l'Arcanecout, où ils espéraient mener une vie à la hauteur de leurs espérances. Mais, alarmés par les rumeurs d'une guerre prochaine entre l'Arcanecout et les autres royaumes d'Amérique, ils doutaient d'avoir pris la bonne décision. Et puis ils se demandaient de quoi ils allaient vivre une fois sur place : ils avaient donné toutes leurs maigres économies aux satanés passeurs et autres marchands de misère,

L'un des chauffeurs, qui parlait français, leur avait affirmé qu'il leur faudrait presque deux jours pour atteindre Santa Fe. Deux jours comprimés dans un réduit étouffant où on ne pouvait pas s'allonger, à peine s'asseoir. La chaleur qui se dégageait du moteur placé juste de l'autre côté de la cloison métallique transformait leur compartiment en étuve ; son grondement assourdissant les obligeait presque à crier pour se faire entendre.

« Le chauffeur nous a prévenus, on pourra pas sortir de là avant Santa Fe, avait précisé l'un des clandestins du Mississippi, un homme tout en arêtes et en angles d'une vingtaine d'années surnommé Grand Bringue. Faudra essayer de s'retenir, et puis, si on peut pas autrement, on choisira un coin pour faire nos besoins.

— Moi je dis surtout qu'on va crever de chaud et de soif ! » avait lâché Elmana.

Les regards des autres passagers s'étaient posés sur elle comme des oiseaux de proie. Ils jetaient des lueurs farouches dans la pénombre du compartiment. Même compagnons de clandestinité, même obligés de partager un espace exigu et inconfortable, les Blancs ne supportaient toujours pas qu'une Noire leur adresse la parole.

La lumière du jour ne pénétrait que faiblement par les trois grilles d'aération et s'écrasait en flaques grises et changeantes sur le plancher métallique. L'odeur de porc s'associait aux gaz d'échappement pour maintenir

les passagers au bord de la nausée.

« Vous avez donc pas prévu de quoi boire, vous autres ? demanda Grand Bringue à Jean.

— On ne savait pas que le voyage serait si long.

— Dame, c'est que le Texas est un maudit grand pays ! Plus grand que là d'où tu viens, j'crois bien. Enfin, c'est c'qu'on m'a dit, j'ai pas été les mesurer, hein. J'ai d'quoi boire et j'vous en donnerai à vous deux. »

Il pointa l'index tour à tour sur Clara et Jean.

« Et elle ? demanda Jean en désignant Elmana.

— Pas question que j'file de mon eau à une négresse !

— Je te demande pas non plus de m'en donner ! » glapit Elmana.

Les autres partageaient visiblement l'avis de Grand Bringue. Jean voulut répliquer mais, d'une pression de la main sur son avant-bras, Elmana l'en dissuada. Elle avait raison, il ne servait à rien de chercher à les convaincre. Les préjugés forgés par leur éducation et trois siècles de conditionnement ne se désagrégeraient pas facilement. La prise de conscience viendrait plus tard, lorsqu'ils auraient atteint le pays de tous les possibles et jeté leurs vieux oripeaux. La discussion n'aboutirait pour l'instant qu'à une tension inutile et dangereuse à l'intérieur d'un espace aussi confiné.

Grand Bringue revint à la charge, ses grands yeux inexpressifs vissés dans ceux de Jean.

« Comment s'fait-il d'ailleurs que vous deux soyez avec elle ?

— Sans elle, nous ne serions pas là », répondit Clara.

Elle n'avait pas encore récupéré de sa longue prostration et s'appuyait régulièrement sur Jean pour tenir debout.

« Pourquoi donc ? demanda Suzanne, une femme aux cheveux fous et à l'air revêche.

— Elle m'a aidée à m'échapper des griffes de l'homme qui voulait m'épouser contre ma volonté. »

Le rire éraillé de Suzanne s'acheva en une violente quinte de toux.

« Ça arrive jamais que des femmes se marient par plaisir !

— Je ne sais pas pour les autres, mais, moi, je ne le voulais pas.

— Qu'est-ce qu'il avait de si désagréable, cet homme ? »

Elmana ne put s'empêcher d'intervenir.

« Maxandeau ? Y a pas pire que lui dans toute la Nouvelle-France, et même dans toute l'Amérique !

— Personne t'a demandé de causer, à toi ! grogna Suzanne. Maxandeau ? Ton futur, c'était… Alfred Maxandeau ? »

Clara acquiesça d'une moue.

« Avec lui, au moins, t'aurais pas été dans le besoin et tu s'rais pas dans ce camion minable à respirer de l'essence et du purin. Il est si horrible que ça ?

— Je ne l'ai pratiquement jamais vu.

— Alors pourquoi tu t'es sauvée ?

— Parce que j'en aime un autre.

— Dis donc, y doit être sacrément… Hé, ce s'rait pas des fois le p'tit gars qu'est à tes côtés ? »

Le silence de Clara équivalant à un aveu, les autres fixèrent Jean avec un étonnement mêlé de curiosité : comment une fille aussi jolie et distinguée avait-elle pu préférer un petit gars sans le sou à la plus grande fortune de Nouvelle-France ?

« Et toi, t'es v'nu de France récupérer ta blonde ? finit par ânonner Grand Bringue. En tout cas, faut en avoir où j'pense pour s'en prendre à un gars comme Maxandeau.

— Ce n'est qu'un homme comme toi et moi, dit Jean.

— À cette différence que ni toi ni moi on possède la moitié d'un royaume et qu'on a pas les hommes les plus féroces pour… » Grand Bringue s'interrompit, comme frappé par une évidence : « Hé, vous êtes sûrs que ses pisteurs vous ont pas suivis ?

— Je ne pense pas, répondit Jean, Nous sommes passés par la mer. »

Grand Bringue gonfla les joues.

« Y a pas d'mer qui tienne ! Ces gars-là, ils peuvent retrouver le gibier qu'ils chassent à des milliers de kilomètres. »

Jean repensa à Bernie, le chef du gang de l'Orléanais de New York, à sa menace de lancer des pisteurs sur les traces de ceux qui désertaient avant d'avoir accompli leur temps.

« Buvez un coup, c'est moi qui régale. »

Jean s'empara de la gourde de peau que lui tendait Grand Bringue, la passa à Clara, puis, lorsqu'elle se fut désaltérée, il versa un peu d'eau dans le creux de sa paume et présenta sa main à Elmana, qui, après une hésitation, accepta d'y tremper les lèvres. Grand Bringue ne protesta pas, ni les autres d'ailleurs, il se contenta de récupérer sa gourde d'un geste sec et se renfrogna dans un silence maussade.

Le camion s'arrêtait parfois deux heures en plein soleil et la température à l'intérieur du compartiment devenait insupportable, tout comme la puanteur. Les grognements des porcs habillaient le silence parfois traversé par le grondement d'un moteur ou des éclats de voix. Les passagers ne distinguaient rien à l'extérieur, les aérations étant protégées par des grilles serrées. Ils pouvaient seulement différencier la nuit et le jour en se fiant à l'intensité de la lumière et aux variations de la température. Clara et Elmana étaient parvenues à s'asseoir contre les cloisons trépidantes (en gardant les genoux serrés contre leur menton). Les jambes de Jean, resté debout tout au long du trajet, l'élançaient.

« Je sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir, souffla Elmana. Je vais finir par faire pipi sur moi.

— Ce s'rait sans doute la meilleure chose à faire pour tout le monde, intervint Grand Bringue. Au moins, ce sera absorbé par les habits et on

marchera pas dedans ! »

Ils vivaient dans la crainte permanente d’être arrêtés par la garde royale et jetés dans l’un des sinistres cachots du royaume du Centre. Dès que se rapprochaient des bruits de pas ou que retentissaient des ordres gutturaux, ils suspendaient leur respiration et ne la reprenaient qu’une fois le danger écarté. Jean aurait donné dix ans de sa vie pour s’allonger dans une baignoire emplie d’une eau fraîche et parfumée, un luxe qu’il avait goûté à Paris grâce aux antiques bassins de pierre fabriqués par les Romains. Il puisait régulièrement dans le regard de Clara la force de résister. Ils s’étaient retrouvés dans des circonstances autrement plus dramatiques sur la place jonchée de cadavres du château de Versailles. Ils étaient vivants, ensemble, et, même enfermés dans cette cachette sombre et malodorante, l’avenir continuait de leur appartenir.

« Vous avez de la chance de vous aimer comme ça, vous deux, chuchota Elmana.

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ? demanda Clara.

— Parce que ça se voit. Et parce que, moi, l’amour, je l’ai jamais trouvé, je sais même pas ce que c’est. Des hommes qui vous regardent avec des yeux fous, qui vous sautent dessus à tout bout de champ, qui vous démolissent si vous êtes pas d’accord, c’est pas ça, l’amour.

— J’suis bien d’accord avec toi… » La voix ébréchée de Suzanne. « Mon mari, il m’a tellement tapée dessus que j’ai perdu les gosses que j’attendais. Quatre. Et ce fichu bâtard a eu le culot de m’le reprocher après !

— Qu’est-ce qu’il est devenu ? » demanda Elmana.

L’expiration sifflante de Suzanne s’acheva en gémissement.

« Un soir de dispute, j’l’ai… j’lui ai enfoncé un couteau de cuisine dans le ventre. Toute la lame. J’l’ai vu s’effondrer sur la table, puis j’suis partie en courant, sans m’retourner, et v’là où je suis maintenant.

— C’est ce que j’aurais dû faire, moi aussi.

— T’as bien fait d’pas l’faire… au fait, comment tu t’appelles ?

— Elmana.

— Parce que tu s’rais maintenant qu’une criminelle en cavale.

— Ouais, mais lui, il reste un dingue en liberté. Il a peut-être déjà trouvé une autre femme, une autre malheureuse. Faut voir comme il a su m’embobiner. »

Suzanne s’agita dans l’obscurité.

« Tu veux un peu d’eau, Elmana ?

— C’est pas de refus. »

La chaleur continua de grimper à l’intérieur du compartiment.

« On va puer pire que les porcs ! grommela Grand Bringue. Vivement que ce foutu engin reprenne la route, ça nous permettra d’respirer un peu. »

Le camion redémarra enfin et, quand il eut pris de la vitesse, des filets d’air se coulèrent par les grilles d’aération. Bien que tièdes, ils procurèrent aux passagers une ineffable sensation de fraîcheur.

« Quelqu’un sait comment est le royaume d’Arcanecout ? demanda

Clara.

— Personne d'entre nous y est jamais allé », répondit Alban, originaire du Mississippi. Il n'avait pas atteint la trentaine, mais des mèches blanches parsemaient déjà ses tempes et sa barbe de plusieurs jours. « On n'en serait sûrement pas revenus, autrement !

— On sait seulement que ce qui s'raconte dessus, intervint Grand Bringue. Qu'c'est un pays où tous les hommes sont libres et égaux. Où chacun peut vivre à sa guise.

— Avant, quand j'avais accès au réseau, je correspondais avec des gens de là-bas. » Cyprien, également du Mississippi, environ vingt-cinq ans, manières distinguées bien que ses vêtements ne fussent que des loques. « Ils avaient l'air heureux d'y vivre. Et puis l'accès au réseau a été coupé en Nouvelle-France. Dans les autres royaumes aussi, je crois.

— Tu étais un virtuel ? releva Clara.

— Je passais presque tout mon temps sur le réseau, je correspondais avec des gens du monde entier.

— J'ai fait partie d'un réseau clandestin pendant quelque temps à Paris. On a peut-être échangé.

— Fort possible. Puis la censure royale a décidé que le R2I était un ferment de sédition et elle l'a fermé. Les gardes ont fouillé les habitations pour détruire les écrans, les connexions…

— C'est pas ça qu'on a appelé le Grand Nettoyage ? coupa Grand Bringue.

— Ça ne concernait qu'une petite partie de la population, celle qui avait accès au savoir, mais la civilisation a fait un bond en arrière de dix – que dis-je ? – de cinquante, de cent ans, et je ne suis pas certain qu'elle s'en remette.

— Pourquoi t'as fui la Nouvelle-France ?

— J'ai montré mon désaccord avec un peu trop de… vigueur ! J'ai été arrêté et, malgré les interventions de ma famille, condamné à dix ans de détention dans le pénitencier de Charles-Ville. Je suis parvenu à m'enfuir au bout de trois ans.

— Une qu'a poignardé son mari, un qui s'est évadé d'prison, une qu'a pas voulu d'un mariage avec le plus gros parti de Nouvelle-France, un p'tit gars de France, une négresse, moi j'dis qu'on est en bonne compagnie ! vitupéra Grand Bringue.

— Tu oublies les porcs, mon gars ! » lança Suzanne.

Tous éclatèrent de rire, y compris Grand Bringue qui, après s'être demandé si les autres ne se payaient pas sa tête, fut à son tour emporté par les vagues d'hilarité.

La trappe s'ouvrit, libérant un flot de lumière rouille qui éblouit les clandestins. Le visage de celui des chauffeurs qui parlait français se découpa dans l'ouverture.

« On est arrivés dans le coin de Santa Fe. »

Ils sortirent l'un après l'autre du compartiment. Les jambes de Jean étaient si lourdes, si douloureuses, qu'il s'allongea aussitôt sur le sol poussiéreux pour les détendre. Clara vint le rejoindre. Ils savouraient la fraîcheur et la pureté de l'air. Le soleil plongeait derrière le versant de la chaîne montagneuse en semant une immense traîne sanguine. Quelques nuages enflammés paressaient au-dessus des pics. Aussi loin que portait le regard, on ne distinguait pas un seul véhicule sur la route qui sinuait à flanc de montagne, bordée de sapins et de grands séquoias.

Le chauffeur tendit le bras en direction de la montagne.

« La frontière se trouve quelque part par là. Je vous préviens que le gouvernement du Centre a fait poser un grillage le long des Rocheuses pour éviter que tout le monde ne fiche le camp en Arcanecout. Avec des miradors tous les deux cents mètres. Et les gardes ont ordre de tirer à vue sur tous ceux qui essaient de passer de l'autre côté.

— Y a pas de coins tranquilles par où se musser ? demanda Grand Bringue.

— Vous trouverez peut-être des guides. Des Rouges – des Navajos ou des Hopis. Eux ils connaissent le secteur comme leur poche et ils sortent de leurs réserves aussi facilement que nous de nos maisons.

— Ils parlent pas français, ces gars-là, j'suppose.

— Il suffit de leur montrer l'ouest. Ils savent que plein de gens tentent d'émigrer en Arcanecout. Tâchez de pas vous faire prendre : personne ne survit à un séjour dans les geôles du royaume du Centre. »

Le camion s'ébranla en soulevant un épais sillage de poussière et s'engagea dans les lacets qui redescendaient vers les plaines.

« Chacun pour soi, maintenant, déclara Grand Bringue. On s'rait trop faciles à repérer si on restait groupés.

— Je suis entièrement d'accord avec toi », dit Alban.

Les deux hommes s'éloignèrent aussitôt sur les pentes après avoir souhaité bonne chance aux autres.

Elmana se rapprocha de Jean et de Clara.

« Et nous ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— On est partis ensemble de La Nouvelle-Orléans, ce serait mieux de rester ensemble », répondit Jean.

Les cinq autres clandestins s'étaient lancés à leur tour dans l'ascension des Rocheuses. Les chants d'oiseaux et le murmure de la brise ne fissuraient pas le silence ensevelissant le massif. Le soleil couchant vêtait de pourpre les lointaines aiguilles recouvertes de neige.

Elmana fixa Jean et Clara avec une gravité inhabituelle.

« Je suis de ton avis. Quand je suis avec vous, c'est comme quand je suis avec Mizzipi, j'ai l'impression que rien de grave peut m'arriver. »

CHAPITRE 27

Ils s'étaient écartés de la route principale uniquement fréquentée par les camions militaires et engagés sur un sentier muletier qui grimpait à l'assaut des pentes parfois vertigineuses. En comparaison des grands froids qu'il avait affrontés dans le nord, Élan Gris trouvait le climat doux et agréable, même si la température tombait sans doute très bas au cours de la nuit. Le soleil avait disparu de l'autre côté des cimes et le vent se montrait déjà plus mordant. La nuit cernait la montagne en commençant par les creux, comme si elle sourdait de la terre.

Nadia serrait les dents pour suivre le rythme imposé par Élan Gris. Ils ne s'étaient pas vraiment reposés dans le camion de Brett le menuisier. Il l'avait réchauffée en se serrant contre elle, comme elle le lui avait demandé, mais ils n'avaient pas trouvé le sommeil pour autant, au contraire même, ils étaient restés suspendus, en attente, interloqués par les sensations de leurs deux corps entrelacés.

Brett les avait déposés quelques kilomètres après Santa Fe.

« Vous êtes pas loin de la frontière. À vous de trouver le bon passage. Moi, faut que j'aille livrer mes meubles à Albuquerque. »

Nadia l'avait remercié chaleureusement.

« Bah, après… enfin, après ce qui s'est passé à Blackstone, c'est la moindre des choses. »

Élan Gris avait cru entrevoir des lueurs de regret dans les yeux du menuisier. Sans doute rêvait-il lui aussi d'un autre monde, d'une autre vie ? Le fait d'être un Blanc dans un pays de Blancs ne garantissait pas le bonheur.

Le chemin de sa vision brillait avec une intensité sans cesse grandissante. Il était maintenant tout proche du pays du désert immaculé et de la cité au bord de l'eau turquoise. Les monstres s'agitaient dans les ténèbres comme s'ils avaient pris conscience qu'il était sur le point de leur échapper. Il devrait déployer toute sa vigilance de guerrier dans les heures à venir.

Un aigle à tête blanche traversa le ciel en glatissant. Comme les rapaces de son espèce ne se nourrissaient que de poisson, il y avait probablement un lac ou une rivière dans les environs. Élan Gris suivit des yeux son vol majestueux dans la grisaille diffuse du jour mourant : il se dirigeait vers l'ouest, il indiquait la voie, comme l'aigle doré de sa vision.

Ils gravirent les pentes de plus en plus escarpées jusqu'à la tombée de la

nuit.

« Arrêtons-nous, dit Élan Gris. Ça devient trop dangereux. »

Nadia acquiesça sans dire un mot, mais il lut un immense soulagement dans ses yeux verts.

Ils choisirent pour bivouaquer un rocher en forme de casquette dont la visière leur servirait de toit. Ils étalèrent deux des couvertures qu'ils avaient eu le réflexe de récupérer dans le camion de Brett, mangèrent et burent avant de s'allonger l'un près de l'autre, immobiles, paralysés par cette intimité soudaine et encombrante. Ce fut Nadia qui prit l'initiative en glissant sa main dans celle d'Élan Gris et en l'invitant à se rapprocher d'elle. Le velours sombre du ciel se mouchetait de lumières célestes. La nuit était paisible, et pourtant, Élan Gris percevait des mouvements, des ombres autour d'eux. Il ne relâcha pas son attention lorsque la chaleur de leurs deux corps commença à l'engourdir. Il tendit le bras pour s'assurer que son fusil était resté à portée de main. Des ululements et des couinements retentissaient çà et là. Les rapaces nocturnes piquaient sur les petits rongeurs imprudents.

Il entendit le grondement de l'ours au fond de lui.

Un avertissement.

Il se redressa brusquement, tous sens aux aguets, et se saisit du fusil.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nadia d'une voix ensommeillée. Reviens près de moi. J'ai froid. »

Il lui fit signe de garder le silence. Des vibrations de pas sur le sol. Des halètements de chiens. Un groupe s'approchait d'eux avec une furtivité qui révélait des intentions malveillantes. Les monstres de sa vision, peut-être.

Il arma le fusil et le braqua sur les ténèbres.

« Nadia, on ne doit pas rester là », dit-il sans quitter les environs des yeux.

Elle se redressa.

« Pourquoi ?

— Des gens viennent par ici.

— Ils ne nous veulent peut-être pas de mal.

— Ils se déplacent comme des fauves en chasse. Lève-toi et remets les couvertures dans le sac. »

Elle obtempéra sans discuter, confiante dans les perceptions d'Élan Gris. Il se leva à son tour et glissa la bretelle du sac sur son épaule. Un froid sec était descendu sur la montagne. Ils se mirent en chemin. On entendait maintenant avec netteté les grognements des chiens entre les sifflements du vent. Élan Gris estima l'écart entre eux et leurs poursuivants à moins d'un kilomètre et accéléra l'allure.

Lorsqu'il se retourna, il se rendit compte qu'il avait perdu Nadia de vue. Il revint sur ses pas. Il se retint de l'appeler pour ne pas donner l'alerte à ses poursuivants. Il eut beau explorer les environs, il ne la retrouva pas. Les grondements des chiens se rapprochaient. Il ne pouvait l'abandonner, elle emplissait tout son cœur, comme pourrait-il survivre en étant vide d'elle ? Il

s'étonna de la vitesse à laquelle elle avait disparu

Il se dit que les monstres de sa vision l'avaient enlevée, rejeta cette idée : ils n'avaient aucune raison de s'en prendre à elle, c'était lui qu'ils voulaient, et lui seul. Où était-elle passée ? Les ténèbres l'avaient escamotée. Il resta un moment à l'écoute des bruits avec une concentration qui lui vrillait les nerfs, espérant entendre la voix de Nadia entre les grondements des chiens et les sifflements du vent.

Ils seraient sur lui dans très peu de temps. Il ne se résolvait pas à s'enfuir. Pas sans elle. Il les aperçut en contrebas, un groupe de six hommes et deux chiens. Des gardes royaux, à en juger par leurs uniformes jaune et rouge. Équipés sans doute de fusils d'assaut. Avec son arme à deux coups, il n'aurait pas l'ombre d'une chance face à eux. Il ne tenait pas à mourir en brave tant qu'il ne saurait pas ce qu'était devenue Nadia. Il opta pour la fuite en se promettant de revenir sur les lieux dès que possible. Le rocher en forme de casquette serait son point de repère. Il s'élança en direction des cimes. Il lui fallait, pour semer les chiens, plonger dans le lac ou le cours d'eau survolé par l'aigle à tête blanche au crépuscule. Les hurlements des gardes en contrebas l'aiguillonnèrent. L'un d'eux tira une première rafale. Les balles miaulèrent sur les talons du fuyard ou s'écrasèrent sur les rochers environnants. Les chiens surexcités aboyaient maintenant à tue-tête. Il atteignit une forêt touffue de sapins et de séquoias dans laquelle il se jeta sans ralentir l'allure. Son cœur saignait d'être séparé de Nadia. Jamais il n'avait imaginé que le sort d'une jeune Blanche le préoccuperait ainsi, lui qui n'avait éprouvé pour les Blancs qu'un ressentiment voisin de la haine. Les Blancs n'étaient pas tous semblables. Pas plus que les Rouges ou les Noirs – les anciens prétendaient qu'il existait des êtres humains à la peau couleur du charbon. Il continua de courir en esquivant les branches basses qui surgissaient au dernier moment dans son champ de vision. Ses poursuivants comblaient peu à peu l'intervalle. Les aboiements des molosses se rapprochaient. Ils s'abattraient sur lui au moindre fléchissement de sa part. Ils ne le renverraient pas dans sa réserve originelle, ils le donneraient en pâture à leurs bêtes. Il refusait d'être dévoré par des chiens, une fin qui n'avait aucune grandeur.

Les arbres s'espaçaient peu à peu, supplantés par des pointes rocheuses. La pente et la fatigue des jours précédents se liguaient pour le vider de ses forces. Les gardes ne tarderaient pas à opérer la jonction. Il se demanda pourquoi ils ne lâchaient pas leurs chiens. Voulaient-ils jouir du spectacle de sa mise à mort ? Craignaient-ils que leurs animaux ne leur faussent compagnie après avoir expérimenté la sauvagerie, la liberté ? Il déboucha sur une crête balayée par un vent violent et mordant. Dévala la pente opposée en dérapant sur un lit de pierres lisses. Perdit l'équilibre. Roula sur une bonne trentaine de mètres. Se releva, à demi étourdi. Reprit sa course, talonné par les aboiements et les hurlements.

La pente donnait sur un trou noir. Un insondable puits de ténèbres. Il le longea sur un côté, puis il eut l'idée de jeter un caillou dans le gouffre. Il

entendit, une poignée de secondes plus tard, le bruit caractéristique d'un objet tombant dans l'eau.

Un lac.

Il était arrivé au bord du terrain de chasse de l'aigle à tête blanche. Il sentait presque le souffle brûlant de ses poursuivants sur sa nuque. Ils poussaient des exclamations de triomphe, sûrs de leur victoire. Ils n'utilisaient pas leurs armes, préférant sans doute le prendre vivant. Ainsi les Blancs concevaient-ils la chasse, enfin, certains Blancs, qui forçaient un animal et l'acculaient à l'immobilité pour l'offrir à leurs meutes ou l'égorger avec le sérieux dérisoire qu'ils déployaient en toutes circonstances. Enfant, il avait assisté à ce genre de scène tout près de la réserve, dont la grille électrifiée devenait un obstacle infranchissable pour le daim ou l'élan traqué.

Sauter.

Il n'avait pas d'autre choix. Il ne savait pas si l'eau était suffisamment profonde pour amortir sa chute. Ou s'il n'allait pas se fracasser les os sur des rochers en contrebas.

« Por aqui ! »

Les yeux des chiens brillaient à quelques mètres de lui, leur pelage grisâtre et les silhouettes des gardes émergeaient de l'obscurité.

Il s'élança vers le bord du gouffre et bondit aussi loin que possible.

Sa chute lui parut durer une éternité. Il eut tout à coup l'impression que la terre s'entrouvrait sous lui. Il s'enfonça profondément dans l'eau noire et glacée. Saisi, suffoquant, il eut besoin d'une dizaine de secondes pour songer à remuer les bras et les jambes. Il se rendit compte qu'il avait perdu son fusil et son sac dans le choc. Ses vêtements imprégnés d'eau l'alourdissaient et ralentissaient ses mouvements. Une trace claire fusa à quelques centimètres de ses yeux. Les gardes, là-haut, criblaient le lac de balles. Il aperçut d'autres sillages un peu plus loin. Il commençait à manquer d'air. Il se débattit, en proie à un début de panique. Puis il se dit que s'il arrivait de façon trop bruyante à la surface, les gardes le localiseraient et l'exécuteraient. Il pensa à Nadia. Elle l'attendait quelque part. Il devait à tout prix se maîtriser s'il voulait garder une petite chance de la revoir. Il recouvra son calme et s'appliqua à redonner de la cohérence, de la fluidité, à ses gestes. Les images et les sensations de la hutte de sudation lui revinrent en mémoire, les chants de Tonnerre Grondant qui versait sans cesse de l'eau sur les pierres brûlantes, la terrible impression d'inhaler du feu, le besoin irrésistible d'inspirer un air frais…

Il déboucha à la surface et put enfin reprendre sa respiration. Les aboiements des chiens, les voix des gardes et les détonations des fusils d'assaut résonnaient au-dessus de lui. Il avait émergé au pied de la falaise abrupte qui surplombait le lac. Il s'en rapprocha encore pour n'offrir aucun angle aux tireurs. Ses muscles s'engourdissaient. Il lui fallait sortir rapidement de l'eau s'il ne voulait pas être emporté par le froid. Des lueurs rageuses déchiraient l'obscurité. Les balles heurtaient et hérissaient l'eau en crépitant à

la façon d'une pluie de cailloux. Les gardes cessèrent le tir et discutèrent tranquillement. Élan Gris les supplia intérieurement de partir. Il ne sentait presque plus son corps et, bientôt, il n'aurait plus assez de forces pour se hisser sur la rive.

Ils s'éloignèrent enfin. Il attendit que leurs voix ne soient plus que des murmures lointains pour grimper sur un rocher. L'effort lui coupa le souffle. Il dut rester un long moment recroquevillé sur la pierre avant de pouvoir esquisser un autre mouvement. Trouver un abri maintenant, se mettre à l'abri du vent, se défaire de son manteau de peau, de ses bottes. Il se releva en s'agrippant à des saillies. Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à l'obscurité. Les échines rocheuses du pied de la paroi, serrées les unes contre les autres, formaient une sorte de rebord de la largeur d'un pas sur lequel il était possible de marcher.

Sa motricité lui fut peu à peu rendue. Il parcourut une trentaine de mètres en craignant sans cesse que le chemin ne s'interrompe avant d'entrevoir une faille dans la paroi. Il s'y introduisit malgré sa hâte de rebrousser chemin et de se lancer à la recherche de Nadia. L'obscurité et sa propre faiblesse rendaient l'escalade de la paroi trop dangereuse. Tonnerre Grondant disait que l'impatience est le pire des défauts, car elle est la grand-mère de presque tous les autres. L'anfractuosité n'était pas très profonde, mais assez large pour qu'il puisse s'y étendre. Il retira son manteau et ses bottes. Le froid s'empara de lui. Ses griffes étaient bien peu puissantes en comparaison de celles qui s'étaient refermées sur lui durant sa quête de vision. Il s'était écarté de son chemin et les monstres continuaient de s'agiter non loin de lui. Il s'allongea, les genoux repliés contre sa poitrine, les bras serrés sur ses jambes, et, oubliant les frissons et la dureté du sol, concentrant ses pensées sur le visage et les yeux de Nadia, il s'endormit.

Le rocher en forme de casquette se dressait à mi-pente. Le soleil se levait et soufflait les dernières étoiles. Les gardes royaux et leurs chiens n'avaient plus donné signe de vie. Avec l'avènement du jour, ses vêtements encore humides sécheraient rapidement. La paroi qui surplombait le lac offrait un grand nombre de prises et, pour quelqu'un d'aussi agile qu'Élan Gris, l'escalade n'avait présenté aucune difficulté.

Il se rendit au pied du rocher en forme de casquette et entreprit de refaire le chemin qu'ils avaient suivi la veille avec Nadia. Il se rappelait parfaitement l'endroit où il l'avait perdue de vue. La lumière du jour, en restituant ses reliefs et ses couleurs au paysage, lui donnait une autre dimension. Il explora les environs, vérifia chaque rocher, chaque souche d'arbre, chaque buisson. Ne repérant aucune trace, aucun indice, il se résolut à crier le nom de Nadia au risque d'alerter une patrouille de gardes royaux. L'écho transporta sa voix de creux en creux. Des cris d'animaux lui répondirent. Les monstres de sa vision s'agitaient tout près de lui, guettant le moindre de ses faux pas pour le déchiqueter.

« Nadia ! »

À nouveau il entrevit les silhouettes sur le chemin de sa vision, en mouvement, comme si elles s'avançaient dans sa direction. Un grondement puissant monta en lui pour lui annoncer l'imminence du danger.

« Nadia ! »

Il discerna un gémissement étouffé dans les mille bruits qui tissaient la rumeur de la montagne.

« Nadia ? »

Il avisa un trou dans la mousse tout près d'un rocher, s'en approcha, s'agenouilla près du bord, passa la tête dans le conduit.

« Nadia ?

— Élan Gris… »

Il l'aperçut au fond de la cavité et son cœur s'envola vers elle avec la rapidité de l'aigle à tête blanche. Malgré la souffrance et la fatigue qui lui creusaient les traits, elle trouva la force de lui sourire.

« Ils… ils ne t'ont donc pas pris, ces hommes et leurs chiens ?

— Hier n'était pas un beau jour pour mourir. Toi non plus, ils ne t'ont pas trouvée. Tu as su choisir ta cachette.

— Je suis tombée… Ma jambe… elle est cassée… je ne peux plus bouger.

— Je vais te sortir de là. Il faut simplement que je trouve… »

La sensation d'une présence l'entraîna à se retourner : les silhouettes de sa vision se dressaient à quelques mètres de lui.

CHAPITRE 28

Âgé de seize ou dix-sept ans, l'Indien les dévisageait avec une attention soutenue, particulièrement Elmana, qu'il observait avec la curiosité d'un explorateur contemplant un animal inconnu.

« Qu'est-ce qu'il fichait agenouillé au bord de ce trou ? demanda Elmana.

— Je crois qu'il y a quelqu'un là-dedans, répondit Clara.

— Peut-être que c'est un des Rouges dont le chauffeur nous a parlé. Peut-être qu'il peut nous guider jusqu'à la frontière. »

Jean s'avança d'un pas dans sa direction.

« Est-ce que vous comprenez notre langue ? »

L'Indien ne réagit pas. Jean tendit le bras en direction de l'ouest et, par gestes, tenta de lui expliquer qu'ils souhaitaient passer de l'autre côté des montagnes. Son vis-à-vis sourit, inclina la tête, puis il se figea soudain, comme s'il avait perçu un bruit.

« Qu'est-ce qui lui prend ? grommela Elmana. Ces gars-là ont de drôles de réactions ! »

L'Indien se releva avec vivacité et, tourné vers le bas de la pente, scruta attentivement les environs. Une voix de femme monta de l'orifice sur lequel il était penché quelques instants plus tôt. Elle parlait une langue qui ressemblait à de l'anglais.

« Qu'est-ce que tu regardes, mon gars ? cria Elmana à l'Indien. Y a personne par là ! »

À peine avait-elle prononcé ces mots que trois hommes surgirent des rochers et des buissons proches, vêtus de manteaux de cuir usés, armés de fusils automatiques. Ils ne portaient pas l'uniforme des gardes royaux. Leurs yeux lançaient des lueurs sardoniques sous les larges bords de leurs chapeaux.

« Pour le même prix, les gars, on aura un foutu Rouge, une négresse et une blonde ! lança le plus petit d'entre eux.

— Y a tout ce qu'il faut pour s'amuser dans le secteur, ricana un deuxième, un homme corpulent au ventre proéminent. C'est encore mieux qu'à New York, dans cette cambrousse ! »

Il pressa la détente de son arme. La balle souleva un petit nuage de poussière entre les pieds de l'Indien. Le troisième, un homme élégant en dépit de sa barbe de plusieurs jours et de la poussière maculant ses vêtements et ses

bottes, s'avança en direction de Jean.

« On peut dire que tu nous as fait cavaler, toi ! Mais, comme tu vois, on a fini par te remettre le grappin dessus.

— Vous êtes les pisteurs de Maxandeau ? demanda Elmana.

— Boucle ta grande gueule devant nous, la négresse, ou tu le regretteras ! On est les derniers vrais pisteurs d'Amérique. Les pisteurs de Maxandeau, ils valent pas tripette, ils ont perdu la magie, et puis ils sont après la future femme de Maxandeau, pas après ce gars-là.

— Ouais, ils sont même pas foutus de retrouver leur femme dans leur propre maison ! » gloussa le plus petit.

L'homme élégant examina Jean avec un sourire cruel.

« C'est Bernie l'Orléanais qui nous envoie. Tu te souviens de Bernie, pas vrai ? Il a pas aimé que tu partes sans prévenir et il nous a donné un paquet de fric pour qu'on te ramène à New York par la peau des fesses. Je crois bien qu'il veut te couler lui-même dans l'Hudson. T'aurais jamais dû lui confier tes cheveux. Nous autres, on a la magie avec nous pour remonter les pistes. »

Clara se tourna vers Jean, les yeux assombris par l'inquiétude.

« C'est quoi cette histoire ?

— Je n'ai pas eu le temps de t'expliquer…

— Tu l'auras jamais, mon gars, vu qu'on va repartir bientôt, parce qu'on en a plein les bottes, de fouiller ce foutu royaume.

— On va quand même prendre le temps de s'amuser avec les filles et l'Indien, pas vrai, Zac ? glapit l'homme corpulent.

— Sûr, ça nous fera une petite prime en plus. En attendant, Ti Richard, ligote-moi donc ces oiseaux-là. Et le premier qui résiste, je l'abats comme un chien ! »

Le plus petit des pisteurs extirpa plusieurs cordelettes des poches de son manteau et, poussant de petits rires hystériques, leur ficela les poignets et les chevilles en commençant par Clara. L'Indien se cabra lorsqu'il s'approcha de lui, mais le coup de feu qui souleva de nouveau une gerbe de poussière entre ses pieds le contraignit à rester tranquille.

« Ça nous fait une belle brochette ! s'exclama l'homme au ventre proéminent. On commence par qui ?

— Je propose… » commença Ti Richard, les yeux exorbités.

Un gémissement l'interrompit.

« Hé, on dirait qu'il y a quelqu'un là-dessous, fit le dénommé Zac en désignant l'orifice près du rocher.

— Ah, c'est donc ça qu'il cherchait le Rouge, tout à l'heure. J'croyais qu'il en avait après un fichu lièvre.

— Va donc voir, Gus. »

Le gros homme se pencha sur le bord du trou et le scruta un petit moment avant de se redresser avec un rictus.

« Décidément, ce coin paumé est plein de bonnes surprises !

— Dis-nous qui y a là-dessous au lieu de faire ton gros malin ! s'impatienta Ti Richard.

— Une fille.

— Une Rouge ?

— Penses-tu, une Blanche, comme toi et moi, et puis qu'a l'air plutôt jolie.

— Qu'est-ce qu'elle fiche dans c'trou ?

— Elle a dû tomber dedans, intervint Zac. C'est sans doute une clandestine qui cherchait à passer en Arcanecout et ce Rouge lui servait de guide.

— Qu'est-ce qu'on fait d'elle ? demanda Gus.

— On peut pas s'occuper de tout le monde. On en a déjà bien assez avec ceux-là. Elle est déjà dans sa tombe, y a qu'à la laisser crever dedans.

— Vous êtes des monstres ! » rugit Elmana.

Les regards des trois pisteurs se fichèrent en elle comme des serres de charognards.

« Si on commençait par cette grande gueule de négresse, suggéra Ti Richard en lâchant l'un de ces petits rires nerveux qui évoquaient les braiments d'un âne.

— Après, les femmes. Faut d'abord se dégourdir les jambes.

— Tu proposes quoi, Zac ?

— Commencer par le Rouge. On le relâche, on se place en triangle à environ cinquante mètres et on le canarde. C'est plus intéressant de tirer sur une cible mouvante, pas vrai ?

— Tu crains pas que les coups de feu attirent ces foutus gardes royaux ?

— On a des papiers en bonne et due forme. Ils seront bien contents qu'on fasse une partie du sale boulot à leur place. » Zac désigna d'un geste du bras les quatre prisonniers assis côte à côte. « Rouges et clandestins ne sont pas les bienvenus dans ce royaume.

— D'accord, grogna Ti Richard. Après, tu me laisses la négresse, hein ?

— Pourquoi t'es tant attiré par les négresses ? »

Ti Richard se rembrunit.

« Qu'est-ce que tu tentes de me dire, Zac ?

— Rien du tout, mon gars. Je constate, c'est tout. Chacun prend son plaisir là où il peut. »

Clara tira de toutes ses forces sur les cordelettes, mais elle ne parvint qu'à les enfoncer un peu plus dans la peau et les os de ses poignets. Ses doigts s'engourdissaient. Elle avait ressenti une joie indescriptible lorsque les effets des herbes s'étaient dissipés : Jean avait parcouru le long chemin entre Paris et La Nouvelle-Orléans sans papiers ni argent pour venir la chercher. Ces hommes à l'air cruel étaient les prolongements des épreuves terribles qu'il avait dû affronter au cours de son périple. Ses yeux cherchèrent ceux de Jean. Elle y lut un tel amour qu'elle faillit fondre en larmes. Leur route se brisait sans doute dans les contreforts de cette chaîne montagneuse, mais, à ses côtés,

elle partirait en paix. Elle regrettait seulement d'être attachée et de ne pas pouvoir se jeter une dernière fois dans ses bras. Il lui rendit son sourire. Même dans les situations les plus désespérées, la vie semblait plus forte que tout dans son regard éclairé par la lumière de l'aube.

L'homme blanc détacha le prisonnier, lui ordonna de ne pas bouger et, le canon de son fusil toujours braqué sur l'Indien, alla se placer à l'une des trois pointes du triangle qu'il formait avec les deux autres chasseurs.

Les créatures monstrueuses de sa vision faisaient maintenant face à Élan Gris. Il remua les bras et les jambes pour rétablir la circulation sanguine de ses pieds et de ses mains. Il ne comprenait pas le langage de ces hommes, mais il savait qu'ils avaient l'intention de jouer avec lui comme un félin avec sa proie. Ils n'avaient plus grand-chose d'humain. Ils étaient sous l'emprise d'entités maléfiques, d'esprits ténébreux, aurait dit Tonnerre Grondant, ceux-là mêmes qui, selon l'homme-médecine, provoquaient les maladies et les conflits. Il jeta un bref regard au jeune Blanc assis entre les deux filles, la Blanche et la Noire. Il ne décelait pas le moindre soupçon de mépris ou de méfiance dans ses yeux clairs. Ni d'ailleurs dans ceux de la fille aux cheveux couleur de soleil. Ni dans ceux de la fille dont la peau évoquait le bois brûlé. Les silhouettes de sa vision, aucun doute, les êtres humains avec lesquels il pourrait bâtir un monde nouveau de l'autre côté des Rocheuses, plus respectueux de la terre et des enfants qu'elle portait.

Les pisteurs se préparaient à ouvrir le feu. Il observa les environs. Le grand rocher en forme de casquette se trouvait en dehors du triangle. Les autres saillies étaient un peu trop basses pour servir d'abri. Et puis, où qu'il aille, il resterait à la portée de l'un ou de l'autre des trois tireurs. Ils feraient probablement durer le plaisir, comme le chasseur et son chien dans le désert glacé du Nord, puis ils le tueraient quand ils en auraient assez. Ils n'avaient pas l'intention d'abandonner de vivants sur leur piste, sauf, s'il avait bien compris, le jeune Blanc qu'ils projetaient d'emmener avec eux. Il songea à Nadia, à sa souffrance. Les chasseurs ne lui accorderaient même pas la grâce de la tuer, ils la laisseraient mourir à petit feu au fond de sa cavité. La colère monta en lui, pas une colère fille de l'impatience, une colère profonde, terrible, juste, une colère qui l'emplissait de feu.

L'un des chasseurs cracha une succession de mots qu'il ne comprit pas. Une balle siffla à quelques centimètres de son pied. La séance commença. Ils visèrent autour de lui pour l'inciter à bouger. Ils ne voulaient pas d'une cible immobile, ou le jeu n'aurait aucun intérêt. Ils accompagnaient les détonations de cris, de sifflets et de rires. Élan Gris resta immobile jusqu'à ce que les balles le frôlent. Ils risquaient de se lasser et de l'abattre par dépit.

La colère grondait au fond de lui, si puissante qu'elle couvrait sa peau de gouttes de sueur. D'autres silhouettes accouraient sur le chemin de sa vision ; il lui fallait gagner du temps pour leur permettre d'opérer la jonction. Donner aux tireurs le plaisir qu'ils attendaient. Il bondit sur un côté pour éviter d'être

touché au pied. Son mouvement déclencha une salve de rires. Les chasseurs s'accordèrent une pause pour recharger leurs fusils. Il en profita pour se tapir derrière une crête rocheuse. Elle ne le protégeait pas tout à fait de l'homme embusqué à mi-pente sur sa droite. Une balle ricocha sur la pierre près de sa tête. Des éclats rocheux lui cinglèrent le front. Il vit que le plus petit des trois se déplaçait de deux pas pour mieux le tenir dans sa ligne de mire. Il sauta sur ses jambes et courut en direction d'une autre saillie rocheuse. Les hurlements de joie des trois tireurs l'accompagnèrent dans sa course. Il n'y avait aucune ombre de peur en lui, il devait seulement leur en offrir l'illusion, exciter leur cruauté, prolonger le jeu.

Il courut d'un coin à l'autre du triangle en louvoyant, en plongeant derrière les rochers ou dans les creux. Les tirs se précisaient, les balles sifflaient à ses oreilles, miaulaient sur le sol ou sur les pierres. Une âcre odeur de poudre se diffusait dans l'air encore frais du matin. Les tireurs s'encourageaient, s'invectivaient, intensifiaient le feu. Lorsqu'il voyait l'un d'eux abaisser son arme pour la recharger, il se plaçait à l'abri des deux autres pour gagner un sursis de quelques secondes et reprendre son souffle. Il se ressentait des effets de son plongeon de la veille dans le lac glacé et de sa mauvaise nuit dans l'excavation de la paroi. Une balle lui érafla le mollet. Il ignora la douleur et continua à courir. Le visage de Nadia ne quittait pas ses pensées. Nadia dilatait son cœur et lui donnait le courage et la puissance de cent guerriers. La joie des chasseurs se transformait peu à peu en irritation. Ils cherchaient maintenant à descendre ce satané Rouge qui cavalait et sautait dans tous les sens comme un beau diable.

Une balle l'atteignit à l'épaule. Le choc l'arrêta dans sa course. Lui coupa la respiration. Le tireur lança un hurlement de triomphe, puis cria quelque chose à l'adresse des deux autres.

Les silhouettes grossissaient sur le chemin de la vision d'Élan Gris. Furieuses, dévastatrices. Il eut encore la force de se plaquer au sol pour éviter une nouvelle grêle de balles. Il était tombé au beau milieu d'une zone qui n'offrait aucun abri. Il roula sur lui-même en direction du creux le plus proche. Crut que son épaule déchiquetée par la balle s'arrachait de son corps.

Il lui fallait vivre, à tout prix, récupérer Nadia dans la cavité, la soigner, partir avec elle et ses trois compagnons en Arcanecout, devenir l'indispensable brin d'herbe dans la prairie.

Accomplir son destin selon les conseils d'Ours Brun, son père.

La colère se déversa soudain hors de lui. Aux exclamations et aux rires des chasseurs excités par le premier sang répondit un grondement jailli du plus profond de son ventre, jailli de la souffrance de son peuple, jailli des tréfonds de la terre.

« Seigneur, quelle boucherie ! » s'écria Elmana.

Le jeune Indien, touché par une balle, avait poussé un cri d'une puissance inouïe et les grizzlys avaient surgi tous les trois en même temps. Ils

s'étaient approchés avec une discrétion et une vivacité étonnantes pour des fauves de leur gabarit. Ils n'avaient pas laissé aux pisteurs, surpris, le temps de se servir de leurs armes. Leurs coups de pattes dévastateurs les avaient projetés violemment au sol ou sur les rochers, puis ils s'étaient abattus sur leurs proies disloquées pour les achever. Leurs grognements sourds emplissaient le silence du matin. Le hurlement d'agonie d'un pisteur s'acheva en borborygme. Les deux autres avaient été tués sans avoir eu le temps de pousser un ultime cri.

« Ils vont s'en prendre à nous, murmura Elmana, terrorisée.

— J'ai l'impression qu'ils obéissent à cet Indien, avança Clara.

— Il ne s'agit pas d'une simple impression, dit Jean. Les ours vivent seuls d'habitude. »

Il observa l'Indien avec inquiétude. Il crut, comme il ne bougeait plus, que la balle avait atteint un centre vital.

« Tu penses qu'il est mort ? demanda Clara.

— J'ai d'abord cru qu'il avait reçu une balle dans l'épaule, mais elle l'a peut-être touché au cœur. »

Comme dérangés par leurs voix, les grizzlys tournèrent leurs museaux marbrés de sang dans leur direction.

« Seigneur, gémit Elmana en se tortillant dans tous les sens. Ils vont nous tomber dessus et ces maudites cordes nous empêchent de nous sauver. »

Les ours frappèrent le sol de leurs griffes puissantes, puis, après une nouvelle série de grognements, ils se dressèrent sur leurs pattes arrière et tournèrent à plusieurs reprises sur eux-mêmes.

« On dirait qu'ils dansent ! » s'écria Clara.

À l'issue de leur étrange ballet, qui dura une bonne minute, ils retombèrent sur leurs quatre pattes et disparurent aussi discrètement qu'ils avaient surgi entre les rochers et les arbres environnants.

Elmana poussa un énorme soupir de soulagement.

« Personne ne me croirait si je racontais un truc pareil ! »

Le regard de Jean se posa tour à tour sur les corps immobiles. Il n'y avait plus rien à espérer pour les pisteurs mutilés par les grizzlys. Il vit en revanche le jeune Indien se relever, prendre appui sur ses genoux, se camper avec difficulté sur ses jambes. Une tache pourpre maculait sa tunique au niveau de l'épaule. Il se dirigea vers eux d'une démarche vacillante et, à l'aide d'une pierre à l'arête aiguisée, entreprit de trancher leurs liens. Son sourire ne s'effaçait pas de ses lèvres malgré sa blessure qui lui tirait de temps à autre une grimace.

« Merci Seigneur, ça fait drôlement du bien ! » souffla Elmana quand elle put enfin se dégourdir bras et jambes.

Le jeune Indien les entraîna vers la cavité et, par gestes, leur expliqua que la fille à l'intérieur avait la jambe cassée et qu'ils devaient la sortir de là. Jean hocha la tête, récupéra les cordelettes qui avaient servi de liens, les noua solidement les unes aux autres, en accrocha l'extrémité au tronc d'un buisson,

s'assura de sa solidité et entama la descente vers le fond de puits.

« Ça ira, Jean ? »

Il répondit à Clara d'un regard où se lisait une confiance inébranlable en la vie.

CHAPITRE 29

« Expliquez-moi donc comment on va passer de l'autre côté de ce satané grillage avec deux éclopés et nous trois qui valons à peine mieux ? » soupira Elmana.

La clôture rappelait à Élan Gris les barrières électrifiées qui ceinturaient la réserve. Il devinait que la fille noire se demandait comment la franchir, comment éviter les tirs des gardes postés sur les miradors. D'autant que, s'il pouvait à peu près marcher normalement, Nadia en était dans l'incapacité. Ils avaient posé une attelle de fortune sur sa jambe brisée et fabriqué un travois rudimentaire à l'aide de branches nouées entre elle par les cordelettes. Ils avaient pu la traîner sans difficulté dans les passages les plus dégagés, mais, tout en haut des pentes, là où le sentier s'effaçait devant les rochers et les parois abruptes, le jeune Blanc avait dû la porter.

Le franchissement des sommets leur avait pris du temps. Ayant du mal à respirer dans l'air froid et raréfié, ils s'étaient régulièrement arrêtés pour reprendre leur souffle et leurs forces. Ils avaient passé une nuit tout là-haut, abrités dans une anfractuosité de la roche, et mis une journée entière pour redescendre. Ils étaient arrivés sur le plateau au crépuscule et, de nouveau, avaient cherché un endroit pour dormir. Ses compagnons de vision avaient partagé avec Nadia et lui leurs maigres ressources.

Elle poussait de temps à autre un gémissement, mais elle supportait la douleur avec courage et Élan Gris, qui avait entendu les anciens parler des danses du soleil maintenant interdites par le grand-père blanc à la tête couronnée, la trouvait aussi méritante que les guerriers dansant autour d'un poteau suspendus à des griffes plantées dans leurs poitrines.

« Suffit de toucher cette clôture du bout des cheveux pour être transformé en un tas de charbon », poursuivit Elmana.

Elle parlait à voix basse, de peur d'attirer l'attention des gardes perchés sur le mirador le plus proche. Le grillage, d'une hauteur d'une dizaine de mètres, avait été érigé au milieu d'un plateau aux couleurs ocre et rouille. Il fallait traverser avant de l'atteindre un espace nu de deux cents mètres. On ne distinguait, de l'autre côté, rien d'autre qu'une lisière sombre.

L'Indien, qui s'appelait Grey Elk (Élan Gris, d'après Clara qui se souvenait des quelques cours d'anglais suivis dans son ancienne vie), attira l'attention de Jean en lui tapotant l'avant-bras. Il lui signifia par gestes que

leur seule chance de franchir la barrière était de passer par en dessous.

« On n'a pas le temps de creuser un tunnel ! répliqua Jean. On sera morts de faim et de soif avant… »

Il s'efforça de traduire en langage des signes les paroles qu'il venait de prononcer. Bien que crépusculaire, le soleil arrosait le plateau d'une chaleur sèche, presque caniculaire. Le contraste était saisissant entre la fraîcheur des sommets et la fournaise au pied de la chaîne montagneuse.

Élan Gris continua de s'expliquer à l'aide de ses bras et de ses mains avec une ténacité et une patience infinies. Jean finit par comprendre que les tunnels étaient déjà creusés et qu'il leur fallait seulement en trouver l'entrée. Il se demanda comment son interlocuteur, qui venait du royaume du Nord, pouvait connaître l'existence de tels passages. Mais plus grand-chose ne le surprenait depuis l'intervention miraculeuse des grizzlys.

« D'après lui, il y a des tunnels là-dessous, dit-il à l'adresse de Clara et d'Elmana.

— Mon homme, que le diable emporte ce bâtard, disait que les foutus Rouges se sauvaient de leurs réserves en creusant des tunnels comme les rats, acquiesça cette dernière.

— Nous ne sommes pas dans une réserve, objecta Clara.

— Le chauffeur nous a dit qu'on pourrait trouver des guides rouges dans le secteur. Ils ont très bien pu creuser en dessous de cette satanée grille.

— La frontière s'étend sur des centaines de kilomètres, observa Jean. Sans guide, il nous faudra des jours, voire des semaines, pour trouver l'entrée d'un de ces passages.

— Raison pour s'y mettre tout de suite. De toute façon, y a pas d'autre manière de continuer ! »

Ils commencèrent leur exploration en direction du sud. Ils longèrent la grande barrière en maintenant une distance suffisante pour ne pas être repérés par les gardes, inspectant chaque relief, chaque rocher, chaque creux. Des cactus en forme de candélabre tendaient leurs bras implorants vers le ciel. La chaleur monta rapidement. La lumière du soleil qui s'élevait au-dessus de la barrière montagneuse faisait miroiter le grillage et les miradors. À plusieurs reprises ils repérèrent un orifice creusé sous une roche, l'explorèrent, se rendirent compte qu'il s'agissait de galeries naturelles de seulement quelques dizaines de mètres de profondeur.

Élan Gris s'arrêtait parfois de marcher et restait quelques instants aux aguets, comme alerté par un bruit ou un mouvement. Bien que diminué, il insistait pour remplacer Jean et traîner le travois sur lequel était allongée Nadia. Elmana avait examiné sa blessure et entrevu la tache grise de la balle logée dans le creux de l'épaule.

« Faudrait la sortir rapidement de là et nettoyer tout ça, avait-elle déclaré. C'est déjà pas très joli à voir et ça risque de s'infecter. »

Elle avait jeté un coup d'œil à Nadia.

« On dirait qu'il en pince pour cette fille, avait-elle ajouté. Seigneur, un

Rouge et une Blanche, on aura tout vu ! »

La remarque suscita l'indignation de Clara.

« Tu ne vas tout de même pas leur reprocher la couleur de leur peau ! »

Elmana haussa les épaules.

« On me l'a bien reproché toute ma vie, à moi, et même ceux de ma race. L'homme qui se prétendait mon mari, ce bâtard, il me disait tout le temps que j'étais qu'une négrillonne plus noire qu'un chaudron et plus moche qu'un dindon.

— Je te trouve belle, moi.

— Mais toi, t'es pas un homme ! »

Clara tendit le bras vers la clôture qui, trois ou quatre cents mètres plus loin, scintillait de mille feux.

« De l'autre côté, il y a sûrement des hommes qui te trouveront à leur goût. »

Une moue déforma les lèvres d'Elmana.

« Tu crois vraiment que les hommes sont différents là-bas ? Tu crois vraiment qu'il suffit de changer de pays pour changer d'âme ?

— Peut-être pas. Mais ils sont tous attirés par un rêve commun.

— Quand les Blancs sont arrivés en Amérique, ils se disaient tous attirés par un rêve commun, ils se sont pressés d'exterminer les Rouges pour leur voler leurs terres et de capturer des nègres en Afrique pour les transformer en esclaves.

— Peut-être qu'en Arcanecout, ils ont tiré les leçons de leurs erreurs passées. Ça vaut le coup d'y aller voir, tu ne crois pas ?

— Ben, si je vous ai suivis, Jean et toi, c'est justement pour me rendre compte si l'air est vraiment meilleur là-bas.

— Je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi en tout cas. Sans toi, je n'aurais pas eu le courage de survivre.

— Ouais, au point que tu as voulu te pendre !

— Mon intention de mettre fin à mes jours était une révolte, donc un acte de vie, tu comprends ? »

Elmana acquiesça d'un sourire.

« Ben oui, je crois… »

Elle tira le cahier de dessous sa robe et le tendit à Clara.

« Ça t'appartient. Le moment est venu de te le rendre. »

Le crépuscule tirait un voile sanguin sur le plateau. Une multitude de nuances entre le pourpre et l'or se bousculaient dans le ciel.

Élan Gris observa les aiguilles rocheuses qui bordaient le plateau. Des hommes les suivaient depuis un bon moment sans qu'aucun bruit ne trahisse leur présence. Il les ressentait. Des ombres sur son chemin lumineux. Elles n'étaient pas les créatures maléfiques de sa vision : les ténèbres s'étaient reculées très loin depuis l'intervention de son animal guide contre les chasseurs. Nadia reposait sur le travois. Sa beauté ne cessait de l'étonner.

« Tu as vu quelque chose ? » demanda-t-elle.

Sa voix était faible, comme ébréchée par la souffrance. À l'endroit où elle était brisée, sa jambe avait pris une hideuse teinte violacée.

« Des hommes là-bas », répondit-il.

Sa propre blessure l'élançait. Quand la fille noire l'avait examiné, il avait lu de l'inquiétude dans ses grands yeux sombres.

« Amis ou ennemis ?

— Je ne sais pas. Ils nous ont suivis une grande partie de la journée. Ils sont aussi silencieux et légers que des fauves en chasse.

— C'est nous, le gibier ? »

Il ne répondit pas, il ne décelait pas leurs intentions.

« Élan Gris, tu ne te ménages pas assez, reprit Nadia. Ta blessure est grave.

— Pas autant que la tienne.

— Pour moi, ce ne sont que des os brisés, ils se remettront. Mais ta blessure risque de s'infecter. » Elle garda le silence quelques instants. « Je… je ne veux pas te perdre… »

Il la regarda avec un sourire.

« Comment pourrais-tu me perdre ? Wakan Tanka prend soin de tous ses enfants.

— Y compris ceux de ma communauté arrêtés par les gardes royaux ? Ils croupissent en prison maintenant.

— S'ils croient autant en leur Dieu qu'ils l'affirment, alors ils ne seront pas abandonnés. »

Il se mit en marche vers les aiguilles rocheuses dont les sommets laiteux contrastaient avec les fûts sanguins.

« Où vas-tu ? »

Il ne se retourna pas.

« À la rencontre de ceux qui nous suivent.

— Et si c'étaient des chasseurs aussi horribles que ceux qui ont voulu te tuer ?

— Les monstres ont disparu de mon chemin. »

Il franchit d'un pas tranquille la distance qui le séparait de la forêt d'aiguilles. Il ne tint pas compte des appels de ses compagnons de vision qui, comme Nadia sans doute, lui demandaient où il allait. Les ombres restaient parfaitement immobiles entre les roches élancées, minérales au cœur du minéral. Elles l'attendaient. Il ne décelait aucune agressivité de leur part, aucune intention malveillante. Il allait lui-même à leur rencontre le cœur en paix, empli de sérénité. Sa colère, cette colère qui l'avait poussé à parler durement à son père, cette colère qui l'avait maintenu dans un état de révolte permanent contre les Blancs, contre l'univers, contre le Grand Esprit lui-même, s'était envolée. Son cœur était en paix malgré la douleur qui lui irradiait son épaule.

Il pénétra dans la forêt d'aiguilles déjà envahie de pénombre. Il n'eut pas

à marcher longtemps. Les ombres se présentèrent tout à coup devant lui. Trois hommes aux visages tannés par le soleil. De larges bandeaux de tissu leur couvraient le front et enserraient leurs cheveux longs et noirs. Des guerriers d'un autre peuple. Le plus âgé avait une quarantaine d'années, le plus jeune sans doute moins de vingt ans. Leurs yeux brillaient sous les rideaux à demi baissés de leurs paupières. Il eut l'impression d'être scruté par des aigles.

Le plus âgé d'entre eux s'avança d'un pas et prononça quelques mots. Élan Gris leur montra qu'il ne comprenait pas leur langue. Alors ils utilisèrent le langage universel, le langage des signes. Il leur expliqua que ses compagnons et lui souhaitaient passer de l'autre côté de la grande barrière et qu'ils cherchaient un tunnel. Les guerriers lui répondirent qu'ils connaissaient l'existence d'une galerie souterraine et lui proposèrent de les guider, ses compagnons et lui, jusqu'à l'entrée. Le plus âgé désigna ensuite sa blessure et lui fit comprendre, avec une certaine véhémence, qu'il devait la soigner d'urgence. Ils l'invitèrent à les accompagner chez l'homme qui parle le langage des esprits et des plantes. Il leur expliqua qu'il y avait un autre blessé parmi ses compagnons. Ils consentirent à lui emboîter le pas lorsqu'il entreprit de rebrousser chemin.

« Seigneur, cet homme est comme le docteur Tibaudaux ! » s'exclama Elmana, les yeux rivés sur l'homme-médecine qui psalmodiait des chants envoûtants tout en versant un liquide odorant et brunâtre sur la blessure d'Élan Gris.

Il avait auparavant extrait la balle en se servant seulement de ses doigts aussi longs et secs que des pattes d'araignée. Ils avaient marché deux ou trois kilomètres avant d'atteindre son antre, une grotte creusée dans le flanc d'une paroi rocheuse. Des cheveux d'un blanc immaculé encadraient la face de l'homme-médecine hachée de rides profondes et, comme celles des guerriers, ceinte d'un bandeau bariolé. Jean avait pensé qu'il ne voyait plus lorsqu'il avait croisé son regard éteint, mais le guérisseur ne marquait aucune hésitation pour se déplacer dans la grotte, examiner les blessures et choisir les pots dans la multitude de récipients alignés au-dessus d'un renfoncement de la paroi. Il ne disposait pour s'éclairer que des flammes dansantes d'un foyer central. Les trois hommes qui avaient escorté le petit groupe se tenaient assis dans un recoin sombre. Ils vouaient visiblement au vieil homme un respect infini. Allongé torse nu sur un socle de pierre, Élan Gris n'avait pas poussé le moindre gémissement lorsque les doigts du guérisseur s'étaient enfoncés dans sa chair.

Après avoir versé le liquide dans la plaie, l'homme-médecine tourna autour de lui, chantant de plus belle et en promenant sur son corps un houssoir en plumes d'aigle.

Il s'était d'abord occupé de Nadia. Il avait retiré l'attelle, examiné sa jambe, étalé un onguent, un mélange de terre et d'herbes macérées, à l'endroit de la fracture et recouvert le tout d'un tissu maintenu serré avec de fines

lanières de cuir. Elle s'était endormie presque aussitôt sur son travois de fortune.

Tandis qu'Élan Gris sombrait à son tour dans le sommeil, le vieil homme les invita à partager son repas. Ils mangèrent, utilisant leurs doigts en guise de couverts, de délicieux morceaux de viande blanche servis dans des écuelles en bois, accompagnés d'une sauce à la saveur douce, presque sucrée, et de grains bleus et mauves – du maïs, selon Elmana.

Le guérisseur posa son écuelle à ses pieds, se frappa la poitrine et désigna les trois guerriers.

« *Diné… Diné… Navahos…*

— C'est le nom de son peuple, sûrement », dit Elmana.

Le vieil homme se frappa de nouveau la poitrine.

« Gini… »

Puis il mima un oiseau en vol et éclata de rire.

« Hosh, dit le plus âgé des trois guerriers.

— Hataalii, fit le deuxième.

— Tsidii, déclara le plus jeune.

— Je crois bien qu'il faudrait qu'on se présente… » Elmana se frappa la poitrine. « Elmana.

— Clara.

— Jean. »

L'homme-médecine reprit son écuelle et en retira un morceau de viande, il le tint levé devant sa bouche avant d'imiter le mouvement et le sifflement d'un reptile.

« Il est en train de nous raconter qu'on vient de manger du serpent ! » souffla Elmana d'un air horrifié.

Les éclats des rires espiègles des quatre Indiens restèrent un long moment suspendus sous la voûte de la grotte.

Ils passèrent la nuit, allongés à même le sol, dans l'odeur forte mais pas désagréable des herbes en train de macérer et des minéraux broyés.

Le lendemain, à l'aube, le guérisseur examina de nouveau les blessures de Nadia et d'Élan Gris, hocha la tête d'un air satisfait, refit cataplasmes et pansements, puis indiqua aux visiteurs que le temps était venu pour eux de partir. La journée s'annonçait aussi belle et chaude que la veille.

« Comment peut-on le remercier ? demanda Jean.

— Mettre la main sur son cœur peut-être, je les ai déjà vus faire ce geste », suggéra Clara.

Ils saluèrent l'homme-médecine et suivirent des trois guerriers qui traînaient tour à tour le travois de Nadia. Élan Gris marchait d'un pas plus assuré. Ils traversèrent une zone désertique où seuls poussaient des cactus nains et, au bout de trois heures de marche, arrivèrent en vue de la clôture électrique qui scintillait sous les feux du soleil. Les Navahos avançaient toujours au même rythme, avec une légèreté et une économie de mouvements

qui impressionnaient Jean. C’étaient des êtres du désert, des hommes adaptés à leur environnement qui ne gaspillaient pas une goutte d’eau, pas un souffle, pas un mot. Ils accomplirent le trajet jusqu’à l’entrée du tunnel sans s’arrêter, sans boire ni parler.

Ils dégagèrent l’orifice, de la hauteur d’un homme, du mur de pierres qui l’occultait.

« On aurait pu passer devant cent fois ! » Elmana épongea son front couvert de sueur avec le large col de sa robe. « On l’aurait jamais trouvé ! »

Le haut de la barrière et des miradors apparaissait au-dessus des lignes brisées des rochers. Le plus âgé des Navahos les invita à s’engager dans le tunnel. L’Arcanecout, le pays des rêves, les attendait à l’autre extrémité.

Avant de se saisir du travois de Nadia, Jean s’avança vers les trois guerriers, posa la main sur son cœur et s’inclina. Leurs visages restèrent impassibles, mais leurs yeux proclamaient leur fierté d’appartenir à l’espèce des êtres humains.

ÉPILOGUE

J'ai relu les quelques pages écrites durant ma captivité. Je me rends compte que je sous-estimais Jean, que je sous-estimais la force de son amour. Je ne le croyais pas capable d'accomplir tout ce qu'il a accompli. Il m'a raconté dans les grandes lignes les épreuves qu'il a dû traverser, dont l'épisode avec le gang de Bernie l'Orléanais. De mon côté, je ne lui ai pas encore donné à lire mon journal. Je ne suis pas tout à fait prête.

Nous sommes donc passés en Arcanecout, autrefois le royaume de l'Ouest. Les habitants d'ici nous ont expliqué qu'après la guerre de Reconquête, la fille aînée de l'empereur d'Allemagne avait été placée sur le trône. Mais, comme elle n'avait aucun goût pour le pouvoir, elle s'est rapidement entourée de conseillers et de conseillères qui l'ont peu à peu convertie aux idées de partage et de liberté. Elle a décidé de renommer son royaume l'Arcanecout, en combinant les deux premières lettres de chacun des États qui le composent : *Ar* pour Arizona (qui comprend également un petit bout du Nouveau-Mexique), *Ca* pour Californie, *Ne* pour Nevada, *Co* pour Colorado, et *Ut* pour Utah. Lorsque nous sommes sortis du tunnel, de l'autre côté de la grande clôture à environ un kilomètre, nous avons été accueillis par des gens dont le rôle est de souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants et de faciliter leur installation. Comme Élan Gris tenait absolument à se rendre dans la cité au bord des eaux bleues, nous avons pris le train pour San Francisco. Nous n'avons pas eu besoin d'acheter de billets : on nous a remis un laissez-passer valable pour trois mois, le temps que nous trouvions notre place dans notre nouveau monde.

Les paysages de l'Arcanecout sont grandioses, d'une beauté à couper le souffle. Nous avons vu le grand désert de sel de l'Utah, un endroit qui nous a émerveillés comme des enfants, et plus encore Élan Gris. Les habitants viennent de tous les coins de la terre, d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Océanie et des autres royaumes des deux Amériques. L'anglais est la langue la plus parlée et nous nous efforçons de la pratiquer, Elmana, Jean et moi.

Nous avons loué une maison sur les hauteurs de San Francisco, d'où nous avons une vue magnifique sur la baie (enfin, « louer », c'est une façon de parler, le propriétaire nous a dit que nous paierions le loyer quand nous en aurions les moyens – la monnaie locale est le *hope*). Jean et Élan Gris vont

bientôt partir travailler dans les champs d'orangers situés à une centaine de kilomètres au sud. Leur absence durera un mois.

Un mois loin de Jean est pour moi une éternité.

Nadia s'est bien remise de sa fracture. Elle occupe pour l'instant un emploi de repasseuse dans une blanchisserie. Elmana s'est prise d'amitié pour un homme originaire d'Amérique du Sud – elle me dit que c'est seulement de l'amitié, mais je vois bien dans ses yeux qu'il s'agit d'amour. Il lui a proposé de travailler avec lui dans le petit restaurant qu'il tient dans l'une des rues les plus fréquentées de la ville, et, même si elle a réservé sa réponse, je suis convaincue qu'elle acceptera très bientôt son offre. Quant à moi, j'ai été engagée dans l'une de ces organisations qui s'occupent des enfants dont les parents sont morts au cours de leur périple.

Notre rêve continue.

Bien sûr, les rumeurs de guerre sont de plus en plus pesantes, de plus en plus alarmantes. Les quatre autres royaumes se sont ligués contre l'Arcanecout et menacent à tout moment de l'envahir. Les écrans du réseau R2I (ici, toutes les demeures en sont équipées) nous montrent des images de troupes et de matériel militaire amassés aux frontières du nord, de l'est et du sud. Les vrombissements assourdissants des avions de combat résonnent régulièrement au-dessus de nos têtes.

Les gens se rassemblent dans les rues, dans les cafés, sur les places. Ils se demandent s'il faut répondre à la force par la force, ou bien si les soldats d'en face prendront conscience au dernier moment qu'ils ne peuvent pas détruire par les armes le rêve de millions d'êtres humains.

Élan Gris affirme que, quand le temps de la guerre est venu, les hommes doivent se comporter en guerriers. Jean pense qu'il y a sans doute d'autres solutions, mais, quand nous le pressons de nous dire lesquelles, il n'a pas de réponse. Le gouvernement démocratique mis en place après l'abdication de la dernière reine d'Arcanecout en 1946 hésite à lever sa propre armée. Pourtant de nombreux hommes se déclarent prêts à se battre pour défendre leurs libertés. Ils n'ont sans doute que très peu de chances face aux armées coalisées des quatre royaumes, mais je ne peux que les approuver : n'ai-je pas moi-même résolu de mettre fin à mes jours plutôt que de supporter le joug d'une vie sans espoir, sans lumière ?

Jean part demain pour les champs d'orangers du sud. Nous avons encore une nuit à nous. Quelques heures magiques sous le ciel étoilé. J'ai enfin décidé de lui faire lire mon journal, pour qu'il sache ce que j'ai vécu, pour qu'il sache quel amour je lui porte. Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir, mais, comme lui, je m'efforce de garder confiance dans la vie. Comme mon existence d'avant me paraît loin ! S'ils savaient, ceux de mon ancienne classe, le temps qu'ils perdent à se consacrer au pouvoir, aux ors, aux honneurs, aux bonnes manières, aux intrigues de cour, ils reviendraient bien vite à la matière humaine, notre seule véritable richesse.

Elmana est venue me voir ce matin en compagnie de son ami Diego. Elle sourit de toutes ses dents à la vie. Élan Gris poursuit un but connu de lui seul sur son chemin de vision. Il dit qu'il accomplira son destin, et si c'est de mourir à la guerre, eh bien, ce sera un beau jour pour mourir. Il nous répète souvent que nous sommes ses compagnons de vision, les brins d'herbe de la même prairie, et que Wakan Tanka prend soin de tous ses enfants. Nadia et lui disparaissent parfois pendant plusieurs jours. Nul ne s'avise de leur demander où ils vont, ni ce qu'ils font.

Jean va bientôt entrer dans cette pièce, s'asseoir sur le lit et m'envelopper de son merveilleux sourire. Je m'immergerai tout entière dans ses yeux et, l'espace d'une nuit, j'oublierai qui je suis pour n'être plus qu'une partie de lui-même.

Flammarion